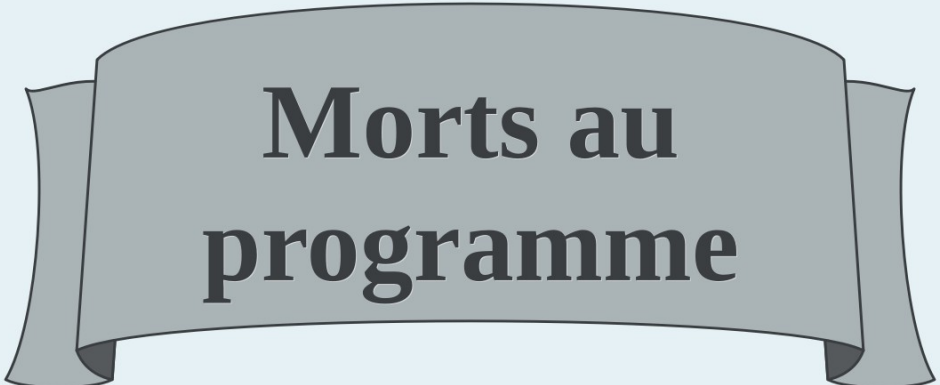




Morts au programme

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

87

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Morts au programme

Morts au programme

Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

MORTS

AU PROGRAMME

SERIE L'IMPLACABLE

- | | |
|-----------------------------------|--|
| 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE | 45 SAINTE APOCALYPSE |
| 2 SAVOIR C'EST MOURIR | 46 BAIN DE SANG |
| 3 PUZZLE CHINOIS | 47 MENACE COSMIQUE |
| 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA | 48 PÉTRO-MASSACRE |
| 5 DOCTEUR SÉISME | 49 PLUS JAMAIS |
| 6 CONDITIONNÉ À MORT | 50 TOXICO-JOUVENCE |
| 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS | 51 FUREUR AVEUGLE |
| 8 CONFÉRENCE DE LA MORT | 52 L'OR DES MAUDITS |
| 9 LES FOUS DE LA JUSTICE | 53 MORTEL SACRILÈGE |
| 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE | 54 CITIZEN CAME |
| 11 MARCHÉ OU CRÈVE | 55 ALERTE ROUGE |
| 12 SAFARI HUMAIN | 56 VISITE SPATIALE |
| 13 ROCK'N'ROQUE | 57 CADRAU MORTEL |
| 14 JEUNE CADRE DYNAMITE | 58 ADO CONNECTION |
| 15 CRIMES CLINIQUES | 59 JEU DE VILAIN |
| 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS | 60 TRANS-MORT AIRLINES |
| 17 TOTEM ATOMIQUE | 61 MÉCAMOUCHE |
| 18 DIPTONS BIDONS | 62 LA SEPTIÈME PIERRE |
| 19 DIVINE BÉATITUDE | 63 TERRE BRÛLÉE |
| 20 FATALE FINALE | 64 LE DERNIER ALCHEMISTE |
| 21 MAUVAISES GRAINES | 65 LES AVOCATS DU DIABLE |
| 22 CERVELLE TRAFIC | 66 LES ASSASSINS DU TEMPS |
| 23 COMPTINE CRUELLE | 67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ? |
| 24 CŒURS DE PIERRE | 68 RAGE DE GUERRE |
| 25 RÊVE MÉCANIQUE | 69 LES LIENS DU SANG |
| 26 BLOODY BORTSCH | 70 LA ONZIÈME HEURE |
| 27 DERNIER HOLOCAUSTE | 71 RETOUR DE FLAMMES |
| 28 CROISIÈRE DE LA MORT | 72 EXTERMINATION INVISIBLE |
| 29 CUITE SANGLANT | 73 L'USURPATEUR |
| 30 COLÈRE NOIRE | 74 RÉVEIL EN ENFER |
| 31 SECOURS MORTEL | 75 CYNIQUE RAILWAY |
| 32 CHROMOSOMES CANNIBALES | 76 GOLFE PERSHING |
| 33 VAUDOU MACHINE | 77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU |
| 34 RACE BLANCHE | 78 SOVIET BLUE-DJINN |
| 35 TOVARITCH COW BOY | 79 SILENCE, ON TUE |
| 36 PORNO-DOLLARS | 80 IMPLACABLEMENT MORT |
| 37 PEUR JAUNE | 81 AMÉRIQUE À VENDRE |
| 38 MAFIA-CITY | 82 AZTÈQUE TARTARE |
| 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE | 83 CASSE-TÊTE MONGOL |
| 40 JEUX DANGEREUX | 84 PÉRIL VERT |
| 41 TORCHES VIVANTES | 85 KALI, L'IMPLACABLE ÉPOUSE |
| 42 DOUCE ÉNERGIE | 86 LES PORCS DE L'ANGOISSE |
| 43 NOIR LINCEUL | |
| 44 BYE BYE L'ESPION | |

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

MORTS AU PROGRAMME

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN



Titre original :
MOB PSYCHOLOGY

Illustration de la couverture : Loris

© By Warren Murphy, 1992
© UGE Poche Vaugirard/GECEP, 1993
pour la traduction française ISBN 2-285-01026-5
Édition originale :
ISBN 0-451-17114-4
Nal PENGUIN INC.
New York-N.Y. 10014

CHAPITRE I

Lorsque les deux hommes le plaquèrent dans la terre détrempée et qu'un troisième lui enfonça sa tête dans l'eau du marais, au milieu des canneberges⁽¹⁾, Wally Boyajian arriva à la conclusion que tout cela avait été trop beau pour être vrai...

Ça doit être une sorte de bizutage, se mit à délirer Wally tout en retenant son souffle, serrant désespérément les lèvres pour ne pas avaler l'eau saumâtre du marécage qui, déjà, obstruait ses narines. C'était la seule explication. Mais il n'y croyait pas vraiment.

De bon matin, à huit heures pétantes, il s'était présenté à l'entretien d'embauche. Wally n'avait pas sitôt franchi la porte de l'accueil qu'un vigile en blazer bleu prévenait déjà le vice-président par l'interphone.

— Votre rendez-vous de huit heures est ici, monsieur Tollini, déclara-t-il d'un ton crispé.

— Faites-le entrer, vite.

— Monsieur Tollini va vous recevoir, avait dit le vigile, désignant le hall à la moquette luxueuse. Aile sud. Dernière porte au bout du couloir.

— Merci, répondit Wally, qui passait son premier entretien d'embauche, son diplôme de l'Institut Informatique Darrigo en poche.

Il resserra sa cravate et ses Hush Puppies grises se chargèrent d'électricité statique à travers la moquette.

Au bout de l'aile sud, on pouvait lire sur la porte :

« Antony Tollini, Vice-Président. Responsable du Développement des Systèmes. »

Wally hésita. Il était ingénieur en informatique. Pourquoi un responsable du développement s'occupait-il de la sélection des candidats pour le Service Après-Vente ?

Mais il s'agissait d'International Data Corporation, le monstre de Mamaroneck, la société qui plaçait ses PC dans tous les bureaux du monde. Ils ne se trompaient jamais.

S'armant de courage, Wally saisit la poignée de la porte.

— Aïe ! gémit-il en retirant la main sous l'effet de l'électricité statique.

La porte s'ouvrit à la volée et la face de fouine d'Antony Tollini l'accueillit.

— Monsieur Boysenberry. Entrez donc. Tellement ravi de vous rencontrer, déclarait Tollini en secouant la main cuisante de Wally

avec les deux siennes. La poignée de main de l'homme évoquait un steak de thon froid, se dit Wally tandis qu'on l'introduisait dans un bureau informatisé du sol au plafond.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, disait Tollini.

Sa moustache clairsemée se hérissa par saccades alors qu'il rejoignait son siège. Il arborait du gris Brooks Brothers des pieds à la tête. Chez IDC, tout le monde était en gris Brooks Brothers. Même les secrétaires.

Wally s'assit. Il s'éclaircit la voix.

— Je tiens à vous dire, monsieur Tollini, que je suis très flatté qu'IDC ait accepté de me rencontrer pour ce poste de cadre technique supérieur. Après tout, je viens à peine de décrocher mon diplôme. Et je sais combien le marché de l'emploi est déprimé en ce moment.

— Vous êtes engagé, répliqua aussitôt Tollini.

Les yeux de Wally jaillirent de leurs orbites. Ses sourcils montèrent à l'assaut de son front comme pour chercher l'abri de ses cheveux hirsutes.

— Vraiment ? déclara-t-il d'une voix blanche.

— Pouvez-vous commencer aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ? lâcha Wally, qui avait peine à suivre la conversation. Eh bien, oui, je pense...

— Fantastique, dit Antony Tollini en bondissant de derrière son bureau.

Il hissa quasiment Wally Boyajian hors de son siège en le prenant amicalement par l'épaule et le guida dans le couloir.

— Vous commencez tout de suite.

— Tout de suite ? s'étrangla Wally.

La main paternelle retomba aussitôt, la température sembla baisser de plusieurs degrés.

— Bien sûr, si vous ne pouvez pas... il y a d'autres postulants.

— Non, non. Maintenant, c'est parfait. Je pensais juste être reconvoqué pour un entretien complémentaire, avant de...

— Chez IDC, nous nous flattons de reconnaître le talent dès que nous le rencontrons, dit Tollini, le bras tentaculaire réintégrant sa place autour des épaules de Wally.

— Je suppose que... commença Wally alors qu'ils franchissaient une porte entrebâillée, sur laquelle était inscrit « Service Après-Vente ».

— Ohé, tout le monde ! s'écria Tollini, venez dire bonjour à Wally Boysenberry.

— Boyajian. C'est Arménien.

— Wally est notre nouveau cadre technique du Service Après-Vente, expliquait Tollini.

Tout autour de la pièce, des techniciens au visage sévère et vêtus

de blouses blanches s'animèrent. Leurs visages de pierre s'animèrent comme sous les coups de burin d'un sculpteur. Il y eut quelques applaudissements polis.

Wally Boyajian esquissa un maigre sourire. On ne l'avait jamais applaudi pour ses connaissances techniques.

— Et vous commencez quand, Wally ? s'enquit une rouquine à la voix chaude.

— Wally commence tout de suite, pas vrai, fils ? répondit Tollini en flanquant à Wally une claque dans le dos, tellement forte que ses lunettes à monture d'écaille manquèrent dégringoler de son nez étroit.

— C'est exact, s'étrangla Wally en suivant le mouvement.

Suivre le mouvement était très important chez IDC, où l'on disait que lorsqu'on débarquait un président, on assistait à des promotions en cascade et commençait alors la recherche de l'employé parfait pour chaque poste.

Cette fois-ci, tout le monde se leva. Les applaudissements crépitèrent de toutes parts. Ils se ruèrent vers lui, comme des groupies vers une rock star. Aussitôt Wally se retrouva assiégé de blouses blanches.

— Oh, c'est merveilleux, Wally.

— Vous allez adorer IDC, Wally.

— Voici votre documentation LANSII, Wally.

Battant des paupières, Wally prit le lourd calepin bleu à feuilles mobiles, frappé du logo IDC.

— LANSII ? demanda-t-il. C'est un langage dont je n'ai jamais entendu parler.

— C'est nouveau, disait Antony Tollini. Un programme pilote. Il vous servira à debugger le système de notre client de Boston.

— Boston... mais...

Soudain, les figures de pierre réapparurent. Des regards blessés scrutaient son visage perplexe comme pour y déceler des raisons d'espérer.

La rouquine s'approcha de lui, régaland Wally Boyajian d'une bouffée de parfum capiteux au-delà de toute description. Wally était allergique aux parfums. Il éternua.

— Mais, s'enquit-elle d'un air soucieux, vous allez bien à Boston, n'est-ce pas, Wally ?

Wally éternua encore.

— Oh, non ! se lamenta un technicien. Il est malade !

Le technicien pâlit encore de trois tons, au moins.

— Il ne va pas pouvoir y aller.

Les regards soucieux cédèrent la place à la panique.

— Bien sûr qu'il va y aller ! brailla Antony Tollini, extirpant de sa veste une enveloppe rouge d'agence de voyages pour la fourrer dans la

poche de l'unique costume de Wally. Nous lui avons réservé une place sur le vol de dix heures.

— Boston ? éternua Wally dans le mouchoir qu'il venait d'extraire à la hâte.

— En première classe.

— Vous allez adorer Boston, Wally, gazouilla une voix.

— Oui, Boston est si... historique.

— Je... bredouilla Wally.

Antony Tollini reprit la parole :

— Vous serez logé en hôtel quatre étoiles. Une limousine vous attendra à l'aéroport. Et comme vous n'avez pas le temps de rentrer préparer vos bagages, nous vous avons ouvert un crédit dans les meilleures boutiques pour hommes de la ville. Sans oublier les trois cents dollars par jour d'indemnités.

— Ça me convient tout à fait, déclara-t-il en rangeant son mouchoir.

Sa réponse déclencha un tonnerre d'applaudissements chez les blouses blanches. Wally songea combien il serait agréable de travailler ici, une fois sa mission à Boston accomplie. Ils avaient l'air de former une super équipe, même si leurs sautes d'humeur le déroutaient un peu.

— Il est temps de partir à l'aéroport, fit Tollini.

Les bras de pieuvre le forcèrent à faire volte-face et à franchir la porte. En quittant la pièce, les encouragements de ses nouveaux collègues résonnaient à ses oreilles.

— Au revoir, Wally !

— Ravi de vous avoir rencontré, Wally !

— Bonne chance à Boston, Wally !

— Il nous tarde de savoir comment ça s'est passé, Wally !

Ils se souciaient vraiment de lui, songea Wally Boyajian, vingt-deux ans, natif de Philadelphie, Pennsylvanie, qui n'atteindrait jamais sa vingt-troisième année et qui ne reverrait jamais Philadelphie.

Tandis que la voiture de la société l'emportait loin du siège social international d'IDC, à Mamaroneck, État de New York, Wally songea, le souffle coupé par l'émotion, que tout cela était presque trop beau pour être vrai. Les techniciens comme lui rêvaient d'entrer chez IDC, comme ces gamins qui rêvent de jouer dans le Superbowl.

Avec beaucoup de passion mais un minimum d'espoir.

Le vol fut bref mais extrêmement agréable. Jusqu'ici, Wally n'avait jamais volé en première. Comme il ne buvait jamais, il évita les boissons alcoolisées offertes par la compagnie et s'en tint à une eau minérale au goût amer.

Lorsqu'elle le servit, l'hôtesse se montra d'une politesse sans faille mais réservée. Jusqu'à ce qu'il lui confie qu'il venait tout juste d'entrer

chez IDC.

Elle passa pratiquement le reste du voyage assise sur ses genoux.

Wally Boyajian se dit que décidément il allait beaucoup, mais alors vraiment beaucoup se plaire chez IDC.

À l'aéroport Logan, un chauffeur dont l'honnêteté se lisait sur le visage l'attendait. Il ne portait pas de livrée, simplement un impeccable costume sombre en peau d'ange et une casquette. Bâti comme une armoire à glace, il avoisinait les deux mètres, et il ressemblait encore plus à un chauffeur que s'il avait porté un véritable uniforme.

— C'est vous, le gars de chez IDC ? lui avait demandé le chauffeur.

— Oui, monsieur, avait répondu Wally, ne sachant trop comment s'adresser à un individu aussi imposant.

Depuis la guerre du Golfe, il était très respectueux de tout ce qui portait quelque chose qui ressemblait à un uniforme.

— Alors, venez. Nous allons faire un tour.

La limousine n'était pas un porte-avion, seulement une longue Cadillac noire aux vitres teintées. Le véhicule s'extirpa en douceur des voies congestionnées qui desservaient l'aéroport pour s'engouffrer dans la paralysie fluo et carrelée du Sumner Tunnel.

— T'es déjà venu à Boston ? s'enquit le chauffeur.

— Non, mais j'ai lu une brochure dans l'avion. Il semble que les canneberges poussent comme du chiendent par ici.

— Ouais, y a un tas d'marais dans la cambrousse.

— J'aurai peut-être le temps d'y faire un tour. Les canneberges me rappellent les vacances. Ce sera la première fois que je passe l'été loin de mes parents. Ils me manquent.

— Écoute, mon pote, reprit le chauffeur bourru, si t'arrives à réparer l'ordinateur d'mon patron, je promets de t'emmener patauger dans tous les marais du coin.

— Marché conclu, déclara Wally Boyajian avec l'enthousiasme sans complexe du jeune homme à qui l'existence sourit de toutes ses dents.

Après vingt minutes de trajet quasiment pare-choc contre pare-choc, Wally remarqua qu'ils n'avaient toujours pas quitté le tunnel au carrelage blanc.

— On roule toujours aussi mal à Boston ? s'enquit-il au bout d'un certain temps.

— Les bons jours, seulement.

Pensant qu'il s'agissait d'une boutade locale, Wally hasarda un rire timide. Mais il l'étouffa en voyant que le chauffeur ne se joignait pas à lui.

Ils débouchèrent enfin dans un enchevêtrement de petites rues sombres où des immeubles de briques se serraient dans une étouffante proximité.

— Au fait, fit soudain Wally, la société où vous me conduisez... elle s'appelle comment ?

— BLTT IMPORT, fit le chauffeur d'une voix lasse.

— Ces lettres, ça signifie quoi ?

— Baises-les et tire-toi, répondit le chauffeur.

Cette fois, il éclata de rire. Wally ne l'imita pas. Il n'appréciait pas la vulgarité ni ceux qui y avaient recours.

— Je n'en ai jamais entendu parler, avoua-t-il.

— C'est une filli... une filleule.

— Une filiale, vous voulez dire ?

— Ouais, c'est ça. Une filiale de LCN.

— Je ne pense pas les connaître. Ils font quoi ?

— Du fric, grogna le chauffeur. Des tonnes de fric.

Avant que Wally ait eu le temps d'ajouter quelque chose, la voiture s'arrêta.

— Nous y sommes ? demanda-t-il, l'air interdit, en regardant autour de lui.

Ils venaient de se garer dans un minuscule parking, derrière un bâtiment en briques crasseuses.

— On y est, annonça le chauffeur.

Wally attendit qu'on lui ouvre la portière avant de sortir. Une porte verte dépourvue d'inscription se dressa presque aussitôt devant lui. L'air était chargé d'odeurs de nourriture, épicées et agréables. Wally supposa qu'elles provenaient de la cafétéria de l'entreprise, tandis que ce malabar de chauffeur le faisait entrer. Dans la pénombre, Wally entrevit des murs lambrissés, puis traversa ensuite l'alcôve menant à une salle quasiment nue où trois costauds en complet veston entouraient une table poisseuse en Formica, sur laquelle trônait un simple micro-ordinateur de marque IDC, tel un oracle aveugle.

— Un simple PC ? s'étonna Wally. Je m'attendais à une unité plus importante.

Les trois costauds en complet veston se crispèrent.

— Mais vous pouvez le réparer, hein ?

— Probablement, dit Wally en posant sa trousse en cuir du SAV et en testant les branchements à l'arrière du PC. Qu'est-ce qui cloche, au juste ?

— Le comment-ça-s'appelle... le disque en dur a foiré.

— Le disque dur, rectifia Wally. Vous ne vous y connaissiez pas un peu, vous autres ?

— Ils sont d'la sécurité, expliqua le chauffeur dans son dos.

La pièce étant petite, Wally ajouta :

— Il me faudrait un peu de place. Pourquoi n'iriez-vous pas faire une pause-café ?

— On reste, décréta l'un des costauds.

Wally haussa les épaules.

— OK, dit-il, peu contrariant. Voyons un peu à quoi nous avons affaire.

Wally s'attela à la tâche. Il tenta de lancer le système mais celui-ci refusa de démarrer. Il inséra ensuite une disquette de démarrage comprenant un programme de diagnostic. Il put entrer dans le système mais le disque dur restait inaccessible. Pour son premier jour, il n'allait pas chômer, songea-t-il. Mais il était heureux. Il avait un job. Chez IDC. La vie était belle.

Aux alentours de midi, son ventre commença à gargouiller. Pas étonnant. Avec ces senteurs fortes d'ail et de sauce tomate. Il continua à travailler jusqu'à une heure, pensant qu'on lui ferait signe lorsque viendrait l'heure du déjeuner. Wally ne voulait pas donner l'impression à un gros client d'IDC qu'il était plus préoccupé par son estomac que par leur panne.

À 13 h 15, il finit par se lever, s'étira, déplia son dos douloureux et déclara :

— Je crois que je mangerai bien un morceau.

— C'est réparé ? s'enquit le chauffeur.

— C'est loin de l'être, répondit Wally.

— Alors tu cass'ras la croûte quand l'engin sera OK.

Wally pensa à ses trois cents dollars d'indemnités journalières et au succulent dîner qu'il s'offrirait.

— Entendu, dit-il.

Peut-être qu'il s'agissait d'une sorte de mise à l'épreuve, songea-t-il. Entrer chez IDC, ce n'était pas rien. Se retrouver ingénieur en chef du SAV dès le premier jour, c'était trop bien pour risquer de tout gâcher.

Il était largement huit heures du soir lorsque Wally, d'un air las, acheva son dernier test de diagnostic. Il n'avait rien fait d'autre que d'activer chaque message d'erreur dans le système.

Fronçant les sourcils, il essuya ses lunettes et les reposa sur son visage mince. Il leva la tête vers le chauffeur malabar et déclara :

— Les données sont irrécupérables.

— En langage clair, ça veut dire quoi ? grommela l'autre.

— Je ne peux pas le réparer. Navré. J'ai essayé.

Le chauffeur opina du chef et gagna la porte. Il l'entrouvrit et appela dans la pièce voisine :

— Il dit qu'il a essayé.

— Ils disent tous ça, ces enfoirés !

— Il dit qu'il est désolé.

— Dis-lui qu'il va l'être encore plus.

Wally sentit une boule dans sa gorge. À en croire les regards noirs lancés par les trois malabars, il était sûr que son échec à dépanner le disque dur lui vaudrait sa place chez IDC.

Silence. Les costauds lorgnèrent Wally comme s'il venait de lâcher un pet. C'est alors que le chauffeur demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

Depuis l'autre pièce, la voix répondit :

— Tu l'liquides.

— Tout à l'heure, il a dit qu'il voulait voir les marais à canneberges, confia le chauffeur.

— Fais-lui faire un putain de tour du propriétaire, rétorqua la voix dans l'autre pièce.

— Cela peut attendre, j'ai juste besoin d'un bon repas et d'être conduit à mon hôtel, dit Wally lorsque le chauffeur revint vers lui.

Une main le saisit par le cou. C'était une grosse main, les doigts et le pouce se refermèrent carrément sur sa pomme d'Adam, l'empêchant du même coup de déglutir.

Les trois costauds de la sécurité de BLTT expulsèrent Wally par une porte dérobée, avant de rejoindre la limousine qui attendait.

Comme à l'aller le chauffeur lui ouvrit. Mais cette fois-ci c'était le coffre. Wally aurait volontiers protesté, mais l'énorme main lui serrait la gorge avec une vigueur soutenue, l'empêchant d'émettre le moindre son.

Puis la main le lâcha, il reçut la trousse à outils dans la figure et le couvercle se referma en claquant.

Wally fut réveillé par le doux vrombissement du moteur qui évoquait le ronronnement d'un lion.

— En voilà des façons de traiter un employé de chez IDC, s'insurgea-t-il en pensée, avec l'orgueil bafoué d'un tout nouvel ingénieur du SAV.

Il fit part de son point de vue aux vigiles de BLTT, une fois la limousine arrêtée et le coffre ouvert.

— Écoutez, avait dit Wally d'une voix agitée, tandis qu'on l'extirpait manu militari de son inconfortable position. Il se trouve que je suis un responsable de chez International Data Corporation et lorsque je vais raconter à M^r Tollini que vous... moooooumfff !

— Goûte-moi ça ! dit le chauffeur en enfournant une poignée d'airelles dans la bouche ouverte de Wally Boyajian qui se lamentait.

Wally ne put que mordre. Les aînelles étaient aussi dures que des glands. En s'écrasant les baies laissèrent échapper un jus amer et acide. Le goût n'était pas doux. Mais alors pas du tout, se désolait Wally, tandis qu'ils l'entraînaient de force, vers un authentique marais à canneberges du Massachusetts, baigné d'un rayon de lune.

Cela ressemblait à un marécage où l'on aurait déversé une tonne de céréales *Trix* de couleur brun rougeâtre.

Rien de tout cela, se dit Wally, ne lui rappelait ses vacances. En réalité, ça ne présageait rien de bon.

Tout en pleurant, il se mit à cracher les canneberges au goût infect. Wally avait presque vidé sa bouche, lorsqu'ils le forcèrent à s'agenouiller au bord du marais.

— T'étais censé l'réparer, fit une voix sévère.

— J'ai essayé ! Je vous le jure ! avait protesté Wally. Il vous faut un spécialiste des anti-virus. Je ne suis qu'un ingénieur en chef, mon job c'était la technique.

— On t'a jamais dit que le client a toujours raison ?

— Si.

— Alors t'aurais dû réparer l'truc sans discuter.

C'est alors qu'ils lui plongèrent la tête dans l'eau saumâtre et froide. Ce fut la main qui lui serrait la gorge auparavant qui s'en chargea. Wally reconnut les mêmes doigts qui pressaient impitoyablement sa pomme d'Adam.

Il fit ce que tout être humain, confronté à une situation aussi difficile, aurait fait. Il retint sa respiration. Et, tandis qu'il tentait de conserver le précieux oxygène dans ses poumons, les autres le saisirent aux chevilles et aux poignets et l'étalèrent, jambes écartées, au bord du marécage dont les eaux glacées s'infiltraient dans ses narines.

Wally priait de toutes ses forces pour que ce ne soit qu'un bizutage. Mais non, ça ne ressemblait vraiment pas à un bizutage. Ça avait l'air sérieux, et si la pensée ne lui avait pas semblé aussi délirante il aurait presque pu croire qu'on était en train de le noyer simplement parce qu'il n'avait su réparer un putain d'ordinateur.

Il retint son souffle, car il ne pouvait rien faire d'autre. Ses membres impuissants étaient comme cloués au sol, Wally attendait qu'ils le libèrent. Il attendait que ce stupide bizutage de chez IDC s'achève.

Mais cela ne se passa pas comme ça.

Quand Wally Boyajian comprit qu'il ne s'en sortirait jamais, il goûtait déjà l'eau saumâtre et sableuse du marais. Elle s'insinuait dans son nez, se déversant dans ses sinus et dans sa bouche. Puis elle remplit ses poumons. Sous le choc de l'eau froide il s'évanouit.

La terreur de se noyer le fit presque aussitôt revenir à lui. Ç'avait été trop beau pour être vrai, sanglota Wally en pensée. Même maintenant il avait du mal à réaliser pleinement la situation. On était tout bonnement en train de l'assassiner de sang-froid.

Lorsqu'il lâcha son dernier gargouillis, ils abandonnèrent le corps inerte de Wally Boyajian au marais, où ses restes en décomposition serviraient d'engrais aux canneberges en train de mûrir et donneraient du parfum aux vacances que d'autres vivraient !

CHAPITRE II

Remo s'était inquiété lorsque la communication avec Harold W. Smith, le chef de CURE, avait été interrompue, brusquement.

Il avait violé les règles de sécurité en venant en taxi, même s'il s'était littéralement évaporé lorsque la voiture l'avait déposé à quelques distances du sanatorium de Folcroft.

Maintenant il se dirigeait vers le bâtiment de briques, cherchant de ses yeux noirs la fenêtre du bureau de Smith. Il fronça les sourcils en la reconnaissant. La fenêtre était facile à reconnaître, elle était totalement opaque, comme un miroir. Pour raison de sécurité elle était constituée de verre réfléchissant, on ne pouvait voir au travers que depuis l'intérieur, et Remo ne pouvait distinguer ce qui se passait dans le bureau.

— Ce satané Smith et sa foutue sécurité, grommela Remo.

La façade de brique était aisée à escalader et Remo grimpa comme une araignée ; de toute manière, si elle avait été en béton il n'aurait guère eu plus de difficultés.

Accroché à la paroi, près de la glace sans tain, il écouta.

Des voix lui parvenaient de l'intérieur, basses mais chargées d'émotion.

— Sous aucun prétexte je n'admettrais ceci.

C'était la voix grinçante de Chiun.

— Je dois insister.

La voix de Smith était douce comme du jus de citron vert.

— La décision appartient à Remo, Maître Chiun. Nous pouvons en discuter jusqu'à la fin des temps. Il faut laisser Remo décider.

— Vous autres Blancs vous n'avez aucun respect pour l'âge et la sagesse, qualités que je possède au-delà de toute mesure. Vous devez m'écouter.

Remo entendit le petit rire sec de Smith. S'ils se disputaient ainsi c'est qu'il n'y avait aucun danger. Il détacha son oreille du verre et frappa deux fois pour attirer leur attention. La réponse fut immédiate.

— Aaiiee. C'était Chiun.

— Mon Dieu, Remo ! et ça, c'était Smith bien sûr.

La vitre était opaque pour lui, mais il savait qu'ils le voyaient parfaitement, il savait qu'il n'aurait pas à attendre longtemps une réaction.

Un bruit acide, comme celui d'un diamant sur une vitre s'éleva, et une fine ligne argentée apparut sur le verre, dessinant la silhouette de

Remo.

— C'est ouvert, dit Chiun.

Remo appuya la paume de sa main et le morceau de vitrage se détacha d'un seul coup et il entra dans la pièce aussi naturellement que s'il avait emprunté la porte.

— Salut Smitty.

Le susnommé était assis sur son éternel fauteuil tournant, à moins d'un mètre de Remo. Il bondit sur ses pieds.

— Remo, pouvez-vous m'expliquer cela ?

Derrière les verres non cerclés de ses lunettes, ses yeux exprimaient la stupéfaction. Sa peau avait une couleur de poisson pas très frais. C'était normal, Smith avait toujours ce teint cendré et malsain.

Haut d'un mètre cinquante à peine, une version coréenne de Mathusalem, Chiun était debout auprès du bureau de Smith, tenant de ses mains d'apparence frêle la plaque de verre blindé, comme s'il s'était agi d'un morceau de cellophane. Il portait un kimono couleur émeraude. Et il avait l'air en colère.

— Pourquoi ne me le donnez-vous pas, plutôt ? interrogea Remo avec douceur tout en se dirigeant vers le lourd panneau de verre.

Chiun recula de trois petits pas, ses yeux pâles couleur de noisette braqués sur Remo.

— Pourquoi ? répondit-il, hermétique.

— Parce que c'est très lourd et que je ne veux pas que vous vous blessiez.

— Je suis le Maître de Sinanju, tonna Chiun.

— Chut, Smith tentait de les faire taire.

— Je ne suis pas un vieillard que l'on cajole et que l'on protège des dures réalités de la vie, continua Chiun.

— Je n'ai jamais... commença Remo.

Il fut interrompu par Smith :

— Je vous en prie, on peut nous entendre de l'extérieur.

Il fut ignoré.

— Je sais ce que tu penses, Remo William, tu penses que je suis un vieil homme. Allez, admetts-le, sois sincère ?

Remo croisa les bras.

— OK, si vous le voulez vraiment. Vous avez cent ans tout de même.

— Je n'ai pas encore atteint les cent hivers. Je n'ai célébré aucun anniversaire depuis mes quatre-vingts ans. J'ai donc toujours quatre-vingts ans. J'aurais toujours quatre-vingts ans.

— C'est comme vous voulez.

— Et n'emploie pas ce ton avec moi, espèce de pâle oreille de cochon, rétorqua Chiun. Quatre-vingts ans c'est un bel âge. Digne de respect. Un siècle c'est un achèvement digne de vénération. Cela

m'aurait plu, mais à cause de toi je n'ai pas pu célébrer mon Kohi.

Remo écarta les bras. Il ne voulait pas entamer de débat, c'était trop compliqué.

— OK je regrette, je serai éternellement désolé.

Maintenant vous voulez bien me donner cette vitre avant de la casser, s'il vous plaît ?

Remo se retourna vers Smith.

— Où dois-je la poser ?

Les yeux de Smith étaient exorbités.

— Mon Dieu, d'abord le téléphone, et maintenant la fenêtre. Qu'avez-vous contre la sécurité.

Remo fixa Chiun.

— Petit père, qu'avez-vous fait au téléphone de Smith. Il fixait le téléphone bleu sur le bureau. Le coaxial qui reliait le combiné au poste était tranché avec netteté, comme d'un trait de cutter. Remo reconnaissait le travail des longs ongles de Chiun. Les mêmes « outils » qui avaient découpé la vitre.

— C'était un accident. Dans mon angoisse concernant notre futur j'ai malencontreusement tranché ce câble.

— Ne vous payez pas ma tête, répondit Remo, vous m'avez délibérément affolé en tranchant ce câble, et je suis venu ici en courant comme un dingue.

— Ta façon de courir ne dépend que de toi, renifla Chiun. L'Empereur Smith m'a placé devant un choix terrible. Un choix que je n'étais pas prêt à assumer. Non que je sois trop vieux pour cela, mais c'est parce qu'il dépend aussi de toi. Chiun braqua son regard sur Smith. Empereur, il faut tout dire à Remo.

— Si c'est ce que je crois, la réponse est non, comme la dernière fois, dit fermement Remo.

Les traits parcheminés de Chiun s'adoucirent. Ses yeux pleins de jeunesse s'éclairèrent d'une lueur amusée.

— C'est exactement ce que j'ai dit à Smith, mais il voulait régler cette sordide question avant que nous ne nous soyons revus...

— Pas question Smitty, dit Remo, et je suis choqué que vous ayez essayé de me contourner comme cela.

Smith pointa son doigt vers lui. Remo désigna la vitre.

— Où voulez-vous que je la mette ?

— Quelque part où je n'aurais rien à expliquer, répondit Smith l'air fatigué.

Haussant les épaules, Remo marche jusqu'au Maître de Sinanju qui lui remit bien volontiers la vitre. Calmement Remo la posa près de la fenêtre béante et traça rapidement dessus deux traits croisés d'un de ses ongles durcis par un régime alimentaire approprié. Il cassa ensuite la vitre en quatre parts égales et lança les morceaux par la fenêtre,

dans la brise qui pénétrait dans la pièce. Les morceaux de vitre touchèrent les eaux de la Sound à près d'un mile et finirent leur trajectoire en ricochets avant de disparaître sans trace.

— Voilà qui est fait. Remo continua gaiement. Où en étions-nous déjà. Ah oui. Smith, au risque de me répéter, la réponse est toujours non.

— Je suis d'accord avec Remo, ajouta rapidement Chiun.

— Non, répéta Remo, la chirurgie esthétique est hors de question.

— Chirurgie s'écria Chiun, qu'est-ce que cette histoire, nous n'avons jamais parlé de cela.

— Comment, vous ne parliez pas de cela il y a un instant ?

Remo était pensif.

— Non, dit Chiun.

— Non, renchérit Smith.

— Non ? répondit Remo sentant brusquement qu'il se trouvait en terrain mouvant.

— J'évoquais avec Chiun le besoin urgent pour vous deux de changer de lieu, après votre participation... active... dans la crise du Golfe.

— Vendre ma maison, vous voulez dire ? fit Remo.

— *Notre maison*, rectifia Chiun.

— Elle est à *mon* nom, observa Remo.

— Nos avocats trancheront, décréta le Maître de Sinanju.

— Pas question de déménager, reprit Remo, catégorique, à l'adresse de Smith.

— Mais il le faut, Remo : durant la guerre du Golfe, votre visage est apparu sur tous les écrans de télévision du monde. On vous a identifié comme étant l'assassin personnel du Président.

— En quoi cela est-il répréhensible ? s'enquit Chiun. Votre président est davantage en sécurité si les tyrans de par le monde savent que la Maison de Sinanju le protège.

Smith insista :

— Nous devons prendre des mesures immédiates afin de détruire toute trace de l'existence de Remo. Ce qui implique un déménagement de Rye et un changement de visage.

Croisant les bras d'un air décidé, Remo déclara :

— Hors de question. Pas vrai, Petit Père ?

Comme le Maître de Sinanju ne bronchait pas, Remo lui glissa à mi-voix :

— J'ai dit : « Pas vrai, Petit Père ? » À vous de parler.

— Empereur Smith, prononça Chiun lentement, lorsque vous faites référence au changement éventuel du visage de Remo, faites-vous allusion à une opération radicale, comme cela fut maintes fois le cas dans le passé, compte tenu de l'impardonnable insouciance de mon

élève ?

Smith hocha la tête.

— Oui. J'espère seulement qu'une fois de plus suffira. Au cas où il... s'exposerait de nouveau par mégarde.

Le front lisse de Chiun se plissa en harmonie avec le réseau arachnéen des rides de son visage. Il s'approcha de Remo et l'observa attentivement. Au bout d'un long moment, il finit par demander :

— Pouvez-vous faire quelque chose avec son nez ?

— Quoi, par exemple ?

— Le rendre normal. Comme le mien.

— Pas question d'avoir un pois chiche ! s'écria Remo, devinant l'orientation que prenait la conversation.

— On peut le lui réduire, reprit Smith, imperturbable.

— Smith, ne vous mêlez pas de ça ! brailla Remo.

Il soutint le curieux regard du Maître de Sinanju de ses yeux froids et pénétrants.

— Vous deux, écoutez-moi, poursuivit-il. C'est mon visage – ou du moins ce qui se rapproche le plus du mien, après toutes ces opérations. Et à deux ou trois bornes d'ici, il y a ma maison. Elle n'a peut-être pas une clôture blanche, ni une femme amoureuse et des enfants à l'intérieur, mais c'est ce qui ressemble le plus à la maison que j'ai espéré posséder. Et je la garde. Est-ce bien clair ?

Remo lança un regard furieux à Chiun, qui le gratifia d'une mine lugubre. Et Smith regarda le plafond.

Comme personne ne parlait depuis trente secondes, Remo prit l'avantage.

— Je n'ai pas demandé à vivre comme ça, déclara-t-il d'une voix métallique. J'étais heureux comme agent de police. Un jour ou l'autre, je serais devenu sergent. Probablement. Je n'ai pas demandé à être recruté par l'organisation. Je n'ai pas demandé à être initié au Sinanju. On m'y a contraint. OK, ça s'est plutôt bien passé. Maintenant, je suis Sinanju. Je l'accepte. Remo Williams est peut-être mort pour le reste du monde mais pour moi, je suis toujours lui. Je veux dire, il est toujours moi.

Remo battit des paupières. Les lèvres sèches de Chiun s'ourlèrent de plaisir.

— Je veux dire... je suis toujours Remo Williams, s'énerva Remo. Et je garde ce visage et je garde la maison. J'emmerde la sécurité. Un million de soldats US ont montré leur tronche à la télé. Personne ne va se rappeler la mienne.

Remo fit une pause et reprit son souffle.

— Très bien, déclara Smith, l'air pincé.

D'après le ton de sa voix, Remo devina qu'il bouillait intérieurement. Le directeur de CURE avait l'habitude qu'on lui

obéisse sans discuter. Après vingt ans de collaboration avec Remo, il aurait dû comprendre que ce n'était pas si simple. Mais, non. Chiun reprit la parole :

— Empereur, et ses yeux, qu'en faisons-nous ?

— La question demande réflexion, hasarda Smith.

— Pouvez-vous lui en offrir des corrects ? Comme les miens, fit Chiun en plissa ses orbites noisette en deux fentes, pour que ces deux Blancs aux prunelles ternes se pénétrèrent de leur indiscutable magnificence.

— Pas question de me trimbaler avec une tête de Coréen ! vociféra Remo.

— Je suis insulté, répliqua Chiun d'un ton froissé en brandissant un poing minuscule.

— Vous rêvez, rétorqua Remo.

— Pourriez-vous tous les deux modérer vos propos ? fit Smith d'une voix lasse.

— Je me calmerai s'il se calme, décréta Remo.

— Entendu, grimaça Chiun. Mais seulement si Remo commence le premier.

— C'est déjà fait. À votre tour.

Chiun pinça ses lèvres parcheminées. Ses mains aux ongles acérés se joignirent et disparurent sous les amples planches de son kimono émeraude et or.

— Laissez-moi vous proposer un compromis, suggéra Smith, tandis que le silence se faisait épais et glacial.

— Je vous écoute, répondit Remo, sans quitter des yeux Chiun, qui l'avait initié à l'ancestrale et légendaire discipline appelée Sinanju.

Il l'avait formé jusqu'à ce qu'il puisse accomplir toute une série d'exploits irréalisables par la machine biologique humaine normale.

— Seriez-vous au moins d'accord, Remo, pour prendre des vacances prolongées ? implora Smith. Jusqu'à ce que les souvenirs s'effacent ?

— Je vais y réfléchir.

— Moi aussi, concéda Chiun. Si l'on peut arranger son visage selon mes directives précises, ajouta-t-il.

— Je ne changerai pas – je répète, jamais ! – ce visage ! réitéra Remo avec feu. Il me convient parfaitement. J'y suis à l'aise comme dans une vieille paire de souliers.

— Ha ! coassa Chiun. À présent, il admet sa laideur.

— Oh, j'abandonne ! grogna Remo en levant les bras.

— J'accepte ta reddition peu élégante, rétorqua Chiun. Empereur Smith, faites convoquer les puissants chirurgiens du plastique. Je vais esquisser pour eux la nouvelle et fabuleuse expression du visage de Remo.

Smith s'éclaircit la voix. Il était resté debout tout le long de la discussion animée. À présent, il s'installa dans le fauteuil de cuir craquelé, qu'il avait patiné depuis que CURE avait démarré, trente longues années auparavant ; siège qu'il espérait occuper jusqu'à sa mort. Il n'y aurait pas de retraite pour le directeur de CURE.

Smith réajusta son gilet gris, assorti à son complet, ses cheveux et son teint blême, d'une façon qui semblait calculée mais qui ne l'était pas. Ses lunettes sans montures avaient glissé sur son nez de patricien. Il les releva d'un doigt, prenant soin de ne pas salir les verres.

— Si nous sommes d'accord, j'aimerais que vous trouviez tous deux un logement à Mamaroneck.

— Excellente suggestion, dit Chiun. Nul ne nous reconnaîtra en un lieu si reculé et j'ai toujours rêvé de séjourner parmi les Mamaroneckiens, malgré leurs manières primitives.

— Mamaroneck, expliqua patiemment Smith, se trouve au sud de la région.

— Pourquoi Mamaroneck ? s'enquit Remo en couvrant le bafouillis inarticulé de Chiun.

— Parce que c'est là que se trouve le siège social d'IDC.

— Oh, non, pas encore eux, se plaignit Remo.

— CURE n'a rien à voir avec les problèmes que connaît International Data Corporation, s'empessa de poursuivre Smith. Voici la situation en quelques mots : plusieurs employés de chez IDC ont disparu. Tous sont des techniciens du Service Après-Vente. Presque tous ont disparu dès le premier jour d'embauche. La société affirme n'avoir aucune connaissance de ces disparitions, mais la façon dont elles se déroulent est hautement suspecte.

— Vous voulez que j'aille là-bas comme un gars du FBI ? demanda Remo.

— Non, je veux que vous postuliez pour un emploi de technicien du SAV.

— Je ne connais rien aux ordinateurs.

— Le dernier homme embauché avant de disparaître n'y connaissait rien non plus. Du moins selon les critères d'IDC. C'est déjà suffisant pour rendre sa disparition suspecte. En général, IDC recrute les meilleurs. Mais leurs derniers candidats semblaient particulièrement sous-qualifiés. Ils les embauchent, les envoient sur le terrain. Et ils disparaissent. À vous de découvrir pourquoi.

— Est-ce que ce n'est pas tout simplement un boulot de détective ?

— IDC est non seulement le leader mondial de l'informatique mais c'est sans doute la première compagnie américaine. L'an dernier, la bourse a été déprimée simplement parce que leurs résultats trimestriels étaient un peu ternes. Si IDC éternue c'est tous les milieux financiers américains qui s'enrhument.

— Je vois, dit Remo.

— Moi non, intervint Chiun. Ne s'agit-il pas de cette clique de vauriens qui autrefois vous ont détrôné, Empereur ?

— C'était il y a bien des années, répondit Smith, tressaillant au souvenir qu'évoquait Chiun. Et il ne s'agissait que d'un seul cadre de chez IDC. Un renégat.

Chiun caressa son duvet de barbe, l'air songeur.

— Peut-être que cette fois, nous éliminerons toute la tribu des traîtres.

Smith leva la main en signe de mise en garde.

— Ne soyez à l'origine d'aucune violence. C'est une affaire délicate. Je veux des réponses, pas des cadavres.

— On s'en occupe, Smitty. Même si ça ne ressemble pas à une vraie mission.

— La dernière fois que vous avez dit cela, lui rappela Smith, nous avions failli perdre Chiun.

CHAPITRE III

Antony Tollini était entré chez International Data Corporation en 1971, en qualité de représentant. On l'avait promu chef des ventes en 1973, à la mort du PDG d'IDC, T.L. Broon. Lorsque Blake Corbish, son successeur, décéda peu de temps après, Tollini s'était retrouvé directeur du marketing.

Comme s'il voyageait dans un ascenseur s'arrêtant à chaque étage. Durant les années soixante-dix et quatre-vingt, il était resté au point mort : un vice-président dans un océan de vice-présidents tous en complet gris, tous ravis d'œuvrer pour la plus performante société du monde.

Mais au début des années quatre-vingt-dix, alors que le marché devenait aussi mou qu'une motte de beurre sortie du frigo en plein mois de juillet, les gros systèmes étaient dépassés. N'importe quelle petite entreprise se révélait compétitive dans la nouvelle ère du compatible et du réseau informatique. IDC, la firme au logo bleu, bouffie d'orgueil et pétrie d'arrogance, s'était retrouvée à deux doigts de devenir un dinosaure.

En ces temps de crise, Antony Tollini souhaitait presque travailler pour un de leurs concurrents. En application du principe de Peter il s'était retrouvé bombardé responsable du marketing un solide marchepied pour accéder au Saint des Saints d'IDC, et il n'y avait plus de marché. Cette seule perspective suffisait à tirer les larmes du moindre adulte de sexe masculin. Mais Antony Tollini refusa de pleurnicher. C'était un battant. Il serra les dents et se lança dans la tâche héroïque consistant à déceler de nouveaux marchés, dans le marasme de l'industrie informatique.

Il était brillant. Il était franc. Il possédait toutes les qualités requises d'un employé d'IDC. Mais l'économie s'était désintégrée plus vite qu'il n'avait innové.

C'est alors qu'il eut une vision. Une vision qui donnerait à IDC une toute nouvelle clientèle, une clientèle à laquelle les petites sociétés ne pourraient pas toucher.

Il n'aurait qu'à développer deux ou trois légers bogues dans les programmes. Tandis qu'il quittait son domicile de White Plains, au volant de sa Miata rouge, bercé par la douce musique New Age s'échappant de son lecteur laser, Tollini se dit qu'il allait exposer son projet au conseil d'administration. L'heure était venue. Il en était certain.

Oui, songea Tollini en garant sa Miata dans le parking de l'aile sud d'IDC, à l'ombre du « Grand Bleu » – comme on surnommait affectueusement la société –, il n'allait pas y aller par quatre chemins. Il défendrait sa cause et serait un homme dans la plus pure tradition d'IDC. Plus de faux-fuyant. Plus d'échappatoire. IDC devait échapper à ce gros nuage sombre qui planait au-dessus d'elle.

Eh bien, quoi, c'était IDC ! Les Présidents écoutaient lorsque des hommes d'IDC parlaient. Des ex-membres de cabinets ministériels se retrouvaient souvent au conseil d'administration – et ils devaient y faire leurs preuves, sous peine d'être virés comme de vulgaires magasiniers.

Quels seraient ces nouveaux clients qui exigeraient un maximum d'international Data Corporation ?

Redressant ses épaules Brooks Brothers, Antony Tollini passa devant sa secrétaire particulière et lui demanda :

— Des messages ?

— Juste... les clients de Boston.

Tollini sentit son cœur se serrer dans sa poitrine, comme une éponge. Sa détermination fondit comme neige au soleil.

— Qu'est-ce... qu'ils... disent ? s'enquit-il, le visage virant au gris cendreaux.

— Ils voulaient savoir où se trouvait le nouveau technicien. Ils avaient l'air impatients.

— Ont-ils dit ce qui est arrivé à l'ancien ?

— En gros. Un truc en rapport avec un marais à canneberges.

Tony sentit la peur lui nouer l'estomac.

— Est-ce qu'ils avaient l'air en colère ?

— Comme toujours. Cette fois, ils semblaient impatients.

— Je voooois... prononça Antony Tollini avec lenteur, ses yeux devenant vitreux. On a reçu de nouveaux C.V. ?

La secrétaire sortit de son tiroir un gros tas de curriculum vitae, à peine moins épais que l'annuaire de Manhattan. Lorsque IDC passait des annonces, des millionnaires postulaient, rien que pour le plaisir de confier à leurs amis qu'on leur avait accordé un entretien.

Courbant sous le poids de la dernière fournée de postulants, Antony Tollini s'engouffra dans son bureau et s'affala derrière sa table de travail en acajou vernis. Ses yeux, si c'était possible, étaient encore plus vitreux.

Il allait lui falloir des heures pour éplucher toutes ces candidatures. Puis viendrait le dur – non, insoutenable ! – processus de sélection. Dans le temps, c'était facile de recruter. Il suffisait de sélectionner les perles rares.

Pour l'emploi de chef technicien du SAV récemment créé pour traiter la dernière crise sévissant chez IDC, Tollini avait d'abord

cherché les meilleurs. Lorsque ces derniers ne revinrent pas, Tollini comprit que c'était sans espoir.

Alors il commença à lancer des canards boiteux dans la nature. C'était ce qu'il y avait de plus sensé à faire. La société pouvait ainsi gagner du temps et, curieusement, ce système qui sacrifiait quelques incompetents sans importance permettait la survie des mieux adaptés.

Mais ça ne pouvait pas durer *ad vitam aeternam* et Tollini le savait.

— Encore un, juste un, murmura-t-il à part lui. Encore un dernier agneau sacrifié et nous aurons trouvé une solution.

Il rejeta les postulants mariés. Il ne souhaitait pas augmenter les statistiques du veuvage. Les diplômés de Princeton – son alma mater – furent épargnés de la même manière, dans un élan sentimental. Les cas désespérés sans qualification furent également écartés. Les temps difficiles obligeaient des gens à postuler à des emplois qu'ils n'auraient jamais songé occuper et Tollini savait qu'il s'agissait d'épreuves douloureuses.

Il cherchait un moyen terme. Quelqu'un pouvant faire preuve d'un effort honorable. Après tout, peut-être que si suffisamment de techniciens disaient la même chose au client de Boston, ce dernier finirait par comprendre que c'était sans espoir et cesserait de le harceler.

Parmi la bonne trentaine de candidatures, Antony Tollini tomba sur un nom qui attira son attention.

Remo Mercurio.

— Remo, prononça-t-il à haute voix. Remo. Ça sonne bien. Remo.

Il parcourut rapidement le curriculum vitae. Il était terne. Il y avait même quelques fautes d'orthographe. Mais, au bas de la page, inscrit au feutre rouge, un post-scriptum attira son attention :

JE SUIS LA RÉPONSE À VOS PROBLÈMES.

CHAPITRE IV

— Ils m'ont sélectionné, dit Remo en raccrochant le téléphone, dans la chambre de l'hôtel de Mamaroneck où ils logeaient.

— Ils *nous* ont sélectionnés, rectifia Chiun.

— Désolé, Petit Père. C'est un entretien professionnel. Pas besoin de parasites. Ça ne ferait pas sérieux.

— Tu me trouves trop vieux pour t'accompagner ? dit son mentor, d'une voix aigre, sans détacher son regard de la TV posée sur le tapis.

Chiun était assis par terre, en posture de lotus, à moins d'un mètre de l'écran. Les voix provenant de la TV accusaient un fort accent britannique.

— Non, je n'ai pas dit ça, s'empressa de répondre Remo en se regardant dans la glace.

Il avait toujours cette bosse sur le front. Mais elle n'avait pas grossi, depuis l'autre jour.

— Ha ! Alors tu admetts que tu me trouves âgé !

— Non, bien sûr que vous n'êtes pas âgé.

Chiun pressa le bouton « pause » du magnétoscope et tourna son visage glacial en direction de Remo.

— Alors comment suis-je, si je ne suis pas vieux ? À tes yeux ronds et aveugles de Blanc ?

— Jeune ?

Chiun fronça les sourcils.

— Tu m'insultes.

— Expérimenté ?

— Dans ma contrée natale, les personnes âgées sont vénérées. L'âge de sagesse s'accompagne du respect.

— OK, OK. Vous êtes aussi vieux que les collines de Sinanju et deux fois plus respecté. Ça vous va ?

Chiun gonfla ses joues. C'était, en gros, le même type d'avertissement qu'un cobra qui déploie son capuchon, aussi Remo se mit-il à réfléchir à toute vitesse.

— On doit vous garder en réserve, dit-il aussitôt. Au cas où je rate l'entretien.

Les joues vénérables se dégonflèrent lentement, à mesure que le Maître de Sinanju relâchait l'air, au lieu d'exploser.

Aux yeux de Chiun, les risques de ratage de l'entretien étaient pratiquement évidents. Et Remo le savait.

— Très bien, déclara le vieux Coréen en hochant la tête d'un air

sérieux. J'accepte cela.

Et il rappuya sur la touche « lecture » du magnétoscope.

— Parfait, dit Remo en gagnant la porte. Restez près du téléphone. Dès que je décroche le job, je vous fais savoir de quoi il retourne.

Chiun pencha la tête de côté, à la manière d'un chiot :

— Tu me le promets ?

— Parole de scout, promet Remo.

En pénétrant dans le hall d'entrée d'international Data Corporation, qui évoquait une cathédrale de granit et d'inox, Remo provoqua une mini-révolution.

Un vigile aussi large que haut le lorgna des pieds à la tête et lui rétorqua :

— Vous ne vous êtes pas trompé d'adresse ?

— Je suis bien chez IDC ? fit Remo en imprimant un mouvement de rotation à ses poignets anormalement épais.

— Tout à fait, monsieur.

— J'ai rendez-vous pour un entretien d'embauche.

— Nous faisons appel à des entreprises de l'extérieur pour le personnel d'entretien, répondit le vigile avec une politesse glacée. Vous devez vous tromper.

Remo réalisa alors qu'il arborait son habituel tee-shirt blanc sur un pantalon de toile noire. Il avait oublié de s'habiller en conséquence.

Trop tard, maintenant, songea-t-il, lugubre. Il décida de tenter le tout pour le tout.

— J'ai rendez-vous avec M^r Tollini dans environ cinq minutes.

— Votre nom ?

— Remo Mercurio.

L'agent de sécurité vérifia dans son agenda, trouva le nom et se pencha par-dessus le comptoir.

— Un petit conseil, ça vous intéresse ?

— Si ça me permet de décrocher le job, dit Remo, sincère.

— Laissez tomber. La société a un code vestimentaire assez strict. Je ne peux pas vous autoriser à entrer sans costume-cravate.

— Pourquoi ne pas demander à M^r Tollini ? suggéra Remo en se penchant à son tour vers le vigile. Peut-être qu'il me prendra tel que je suis.

— La règle est sans exception.

Remo fronça les sourcils. Alors qu'ils se trouvaient nez à nez, il lui demanda :

— En costume, vous faites quelle taille ?

Comme l'homme hésitait, Remo tendit la main et saisit son cou musclé de ses doigts fins. Il y pressa un nerf et l'agent de sécurité lui souffla son haleine en pleine figure avant de s'effondrer lentement.

Remo sauta par-dessus le bureau et s'appropriâ le blazer bleu du vigile. On ne pouvait pas dire qu'il lui allait comme un gant mais la cravate noire s'harmonisait avec ses yeux.

C'était suffisant pour qu'il puisse prendre l'ascenseur sans attirer l'attention. En arrivant à l'étage de Tollini, Remo jeta le blazer par la trappe de la cabine, jugeant qu'il aurait l'air encore plus idiot dans une veste trois fois trop grande pour lui.

Il trouva le bureau au bout d'un couloir austère. Ce qui lui rappela ses années d'orphelinat, lorsqu'il était convoqué chez Sœur Mary Margaret, la mère supérieure, dont le bureau se trouvait aussi à l'extrémité d'un long corridor.

Remo franchit la porte en verre indiquant « Vice-Président Responsable du Développement des Systèmes ». Une secrétaire un peu trop glaciale lui décocha un regard réprobateur qui n'était pas sans évoquer celui du vigile inconscient.

— Vous êtes... euh... ?

— Remo Mercurio.

— Le rendez-vous de dix heures de M^r Tollini ?

— Lui-même.

L'air indécis, la secrétaire hésita, passa une langue rose et coquine sur le rouge à lèvres estompé de sa bouche, puis finit par appeler Antony Tollini à l'interphone.

— Monsieur Tollini. Monsieur Mercurio vient d'arriver.

— Faites-le entrer, répondit une voix éclatante.

Remo lui sourit d'un air confiant. En passant devant elle, il ajouta :

— Ne vous dérangez pas, je me débrouillerais tout seul.

En pénétrant dans le bureau, Remo se dit qu'il devrait expliquer l'absence de costume. Peut-être même utiliser la force. Il espérait que ses fausses références et son passé professionnel bidon – le tout concocté par Harold Smith – l'aideraient à franchir le cap.

Antony Tollini releva la tête de ses dossiers. Ses yeux marrons exprimèrent une profonde affliction, lorsqu'ils se posèrent sur les bras nus de Remo et son tee-shirt immaculé.

« Et voilà, c'est foutu », songea Remo.

L'expression du regard de Tollini ne dura que quelques fractions de seconde, sa bouche se tordit, ses narines palpitèrent. Puis un lent sourire ravi étira sa moustache, tel un minuscule accordéon, découvrant une rangée de dents blanches qui évoquaient l'alignement des pierres tombales d'un cimetière miniature.

— Mais, vous êtes parfait ! prononça Tollini dans une sorte d'admiration effrayée.

Remo battit des paupières. À l'évidence, quelque chose clochait.

— Vraiment ?

— Asseyez-vous, asseyez-vous, reprit Tollini en lui indiquant un

confortable fauteuil de cuir noir.

Une fois Remo installé, Tollini enchaîna :

— Je lis ici que vous avez grandi à Détroit.

— Puisque c'est inscrit, répondit Remo, qui ne s'embarrassait pas avec les détails.

— Dans un bon entourage *familial*, n'est-ce pas ?

— Autant que je me souviene, oui, acquiesça Remo, qui avait grandi à Newark, New Jersey, orphelin et pupille de la nation.

— Excellent. Ma famille vient de la mère patrie. Je suis de la seconde génération. Du côté maternel.

— Je suis irlandais, moi aussi, mentit Remo, qui trouvait que ça se déroulait plutôt mieux que prévu.

Jusqu'ici, aucune question difficile. Le temps que sa lettre de candidature soit traitée, il avait potassé la terminologie informatique, en espérant que ça l'aiderait.

— Irlandais ? Avec un prénom comme Remo ?

— À moitié irlandais, se hâta de préciser Remo, réalisant que l'autre ne faisait pas allusion à la même mère patrie.

— Parfait, parfait, disait Tollini.

Il parcourut encore le curriculum vitae. Sa tête se releva et croisa le regard de Remo avec un éclat qui confinait à l'adoration.

— Vous êtes engagé.

— Vraiment ? fit Remo, les sourcils en accent circonflexe.

— Pouvez-vous commencer tout de suite ?

— Bien sûr.

— Bien. Vous prendrez le prochain vol pour Boston. La voiture vous attend.

— Boston ? Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Nos plus gros clients. Leur système est HS.

— Pardon ?

— Hors Service, dit Tollini. Vous ne savez pas ce que ça signifie ?

Remo se rappela soudain du terme qu'il avait appris dans sa liste de vocabulaire informatique.

— Chez moi, en disait plutôt « à plat ».

— À plat ?

— Oui « À plat », comme pour un pneu. À Détroit, c'est comme ça qu'on parle informatique.

— Maintenant vous êtes chez IDC, répliqua Tollini en se levant de son bureau, et vous direz « HS », vous pouvez dire « HS » ?

— HS, répéta Remo, remarquant soudain le bras de Tollini autour de ses épaules.

Il se laissa entraîner dans le couloir. Ça se passait tout de même extraordinairement vite, songea-t-il.

— Bien. Je sens que vous avez beaucoup d'avenir dans notre

société, monsieur Mercurio.

Une fois au secrétariat, Tollini félicita Remo d'une double poignée de main frénétique, tout en indiquant à la secrétaire de lui fournir la documentation adéquate.

Elle était sous le bras de Remo alors qu'il se trouvait propulsé dans la voiture de la société qui l'attendait. Avant de démarrer, ils durent attendre que des infirmiers achèvent de charger une civière à l'arrière d'une ambulance.

— Quelqu'un de blessé ? demanda Remo au chauffeur.

— Un vigile du hall d'entrée. Tombé dans les pommes. Ils l'ont retrouvé en caleçon. Pas de fringues à l'horizon. Le pauvre diable va être muté en Sibérie.

— IDC a une succursale russe ?

— Chez IDC, expliqua le chauffeur en démarrant, la Sibérie signifie n'importe quel endroit du monde en dehors de Mamaroneck.

— Et Boston, ça devient quoi ? s'interrogea Remo à voix haute.

— Vous allez à Boston ? s'enquit le chauffeur d'un ton acerbe, en regardant dans le rétroviseur.

— Suffit de regarder mon billet d'avion.

— J'ai conduit beaucoup de nouveaux employés au terminal à l'aéroport, ils allaient tous à Boston, déclara le chauffeur, songeur. Je ne me rappelle pas en avoir récupéré au retour.

— Je suis l'exception qui confirme la règle, répliqua Remo d'un ton suffisant.

— Ça ne m'étonne pas. Ça fait vingt ans que je suis chez IDC, et je n'ai jamais vu un nouveau venu habillé comme vous.

— Vous n'êtes pas au parfum ? Ils ont assoupli leur code vestimentaire. Maintenant, tout ce qu'ils exigent, ce sont des sous-vêtements propres.

À l'aéroport, Remo dénicha un taxiphone. Il appela l'hôtel et la ligne sonna occupé.

— Merde ! jura-t-il en raccrochant.

Il s'avança vers la salle d'embarquement avec impatience et retenta sa chance. La ligne était toujours occupée. Il ne comprenait pas. Chiun détestait le téléphone.

La sonnerie « occupé » retentissait encore lorsque l'hôtesse lança le dernier appel pour embarquer.

Mais que fabriquait Chiun au téléphone pendant tout ce temps ? se demanda Remo en s'asseyant dans l'avion.

C'est alors qu'il se souvint. Durant les mois où l'on croyait le Maître de Sinanju cliniquement mort, Harold Smith avait cessé d'enregistrer la dernière marotte télévisuelle du vieux Coréen, les feuillets britanniques. Depuis, Chiun n'avait cessé de harceler le directeur de CURE jusqu'à ce qu'il lui promette de se procurer tous les épisodes en

retard.

Nul doute qu'une nouvelle livraison de cassettes venait d'arriver et Chiun rattrapait le temps perdu. D'ordinaire, il décrochait le téléphone pour visionner tranquillement ses feuilletons. Quand il n'arrachait pas la prise !

— J'espère que cette série est bonne, marmonna Remo tandis que l'avion décollait, sinon, à mon retour, Chiun va me tracter.

CHAPITRE V

Au terminal de l'aéroport Logan de Boston, Remo se mit en quête d'un taxiphone. Il venait d'en repérer un lorsqu'une armoire à glace en complet veston se planta devant lui :

— C'est vous, l'gars d'IDC ?

— Comment avez-vous deviné ? s'enquit Remo.

— Vous avez l'manuel bleu. Ils débarquent tous avec ce truc-là sous le bras. Les bouquins bleus commencent à s'entasser chez nous et on n'a toujours pas trouvé la panne.

— Oui, répondit Remo en jetant un regard distrait à la ronde. Mais je dois d'abord passer un petit coup de fil.

— Ça peut attendre, répliqua l'autre en flanquant sa grosse paluche sur l'épaule de Remo.

— Non, ça ne peut pas, insista Remo en se dirigeant vers le taxiphone.

Le chauffeur se montrait têtu. Il refusa de lâcher Remo. Aussi se retrouva-t-il entraîné de force vers la cabine, affichant une expression où la surprise le disputait au respect.

Remo glissa une pièce dans la fente de l'appareil et composa le numéro. Tout en attendant, il balaya d'un air absent la main qui pesait sur lui.

Remo obtint encore une sonnerie « occupé ». Il raccrocha.

— OK, conduisez-moi à la voiture.

— Vous savez, déclara le chauffeur, lorgnant sa main engourdie d'un air vaguement incrédule, vous n'ressemblez pas aux empotés qu'ils nous ont envoyés jusqu'ici.

— L'offre d'emploi stipulait « Pas d'empoté ».

Les traits épais du chauffeur s'illuminèrent :

— Vous m'faites plutôt bonne impression. C'est comment vot'nom, déjà ?

— Remo.

Le chauffeur afficha un sourire jusqu'aux oreilles :

— Sans blague ? Remo. Moi, c'est Bruno. Viens, Remo. Si ça s'trouve, t'es le remède qu'on attendait.

— C'est ce qu'a dit Tollini.

— Ce Tollini d'mes deux ! En voilà un d'empoté. Il nous a envoyé qu'des nullards, même qu'on lui a dit qu'on en a marre.

— Je crois qu'il a pigé le message, fit Remo.

— Mouais, on dirait.

La Cadillac noire était garée à l'emplacement des taxis. Ce qui ne semblait pas déranger les chauffeurs.

— Dis donc, Remo, fit le conducteur, une fois qu'ils se faufilent dans la circulation.

— Ouais ?

— J'veis t'faire une fleur.

— Ah bon, laquelle ?

— Si t'arrive pas à réparer la machine du patron, ne le dis pas tout de suite. Tu m'suis ?

— Non.

— Ne baisse pas les bras trop vite. Dans not'boîte, on n'aime pas trop les lâcheurs.

— Qu'est-ce que je risque, si j'arrive pas à la réparer ? s'enquit Remo.

— Ne dis jamais jamais. C'est tout.

Une fois chez BLTT, Remo jeta un regard sur l'ordinateur posé sur la table en Formica, dans la pièce sombre, entouré des costauds en complet veston. Sans préambule, il annonça la nouvelle :

— C'est sans espoir.

— C'est un rigolo, vous voyez ? s'écria le chauffeur en s'interposant entre Remo et les trois vigiles.

Il se tourna vers Remo et ajouta, à mi-voix :

— Dis-leur que t'es un rigolo, Remo. Il s'appelle Remo, vous voyez ? lança-t-il par-dessus son épaule.

— Je ne plaisante pas, rétorqua Remo avec fermeté. Je suis un professionnel. Au premier coup d'œil, je peux affirmer que cet ordinateur est foutu.

— Aucun des autres gars a dit ça.

— Aucun n'avait mon expérience. Je suis un génie patenté. J'ai inventé le premier clavier coréen du monde.

— Coréen ? Quel rapport avec notre affaire ?

— Les Coréens utilisant un million de caractères. Oubliez nos bonnes vieilles vingt-six lettres de l'alphabet. Un clavier coréen, même le plus petit, mesure sept mètres de long et comporte six rangées de touches. Pour opérer, il faut des patins à roulettes et une mémoire photographique.

— Il rigole, déclara le chauffeur qui commençait à tourner de l'œil. Dis-leur que tu rigoles.

— Je ne plaisante pas, s'obstina Remo en croisant les bras.

Tournant le dos aux vigiles, le chauffeur articula silencieusement un simple mot : « Essaye », auquel il ajouta : « S'il te plaît. »

Comme il commençait à se lasser d'attendre que quelque chose se passe, Remo haussa les épaules et répondit :

— OK, j'imagine qu'un petit coup d'œil ne fera de mal à personne.

Qui sait ? Il se pourrait que j'aie de la chance.

— Qu'est-ce que j'veous disais ? grimaça le chauffeur nerveusement en se retournant vers l'équipe de surveillance. C'était juste une blague, histoire de détendre l'atmosphère. Vas-y, Remo. Montre-nous c'que tu sais faire.

Remo souleva le terminal à deux mains, examina un moment son propre reflet dans l'écran, puis le porta à son oreille. Il se mit à secouer le PC énergiquement.

— Hé, aucun des autres gars n'a fait ça, observa l'un des vigiles.

— Il s'agit d'une technique avancée, lui expliqua Remo. On secoue jusqu'à ce qu'on entende quelque chose qui remue à l'intérieur. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de fois où on découvre un trombone coincé dans une fente.

Ce qui parut tout à fait cohérent aux employés de BLTT. Tous tendirent religieusement l'oreille.

Bientôt, quelque chose cliqueta dans l'appareil.

— Hé, j'l'ai entendu ! s'écria le chauffeur. Vous voyez ? Remo a découvert c'qui déconnait. Vas-y, fiston !

— Chut, fit Remo. Toujours en train de secouer l'engin.

Un autre élément se mit à cliqueter. Puis un troisième. Aussitôt après, sous les secousses incessantes, le PC commença à faire un bruit de ferraille.

Remo s'arrêta.

— Quel est le verdict ? s'enquit le chauffeur.

Tout en maintenant le PC en équilibre sur une main, Remo fronça les sourcils. Puis il le balança par-dessus leurs têtes, sous leurs regards hypnotisés.

— Hé ! hurla l'un d'entre eux.

Les quatre hommes se ruèrent sur le micro-ordinateur volant, tels des défenseurs voulant éviter un but. Trop tard : le PC s'écrasa dans une corbeille posée dans un coin et son tube cathodique vola en éclats.

Le quatuor s'immobilisa sur place, lorgnant l'épave d'un air incrédule.

— Qu'est-ce que je vous disais ? fit Remo froidement. Impossible à réparer.

Lentement, les quatre hommes se retournèrent. Leurs visages étaient pâles comme des linceuls. Leurs yeux brillaient d'une lueur insoutenable. Leurs poings se refermèrent avec détermination.

Tels des automates, trois des hommes entourèrent Remo. Le quatrième – le chauffeur – tituba jusqu'à une porte.

— L'engin est foutu, cria-t-il en l'ouvrant.

Une voix rugueuse répondit :

— Je *sais* qu'il est foutu.

— Maintenant, il est vraiment cassé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Le gars l'a bousillé.

— *Ben...* bousillez-le.

— C'est un gars du pays.

— J'm'en fous, même si c'était c't'enfoiré d'Frank Sinatra ! Débarrassez-vous de lui. Et appelez-moi ce Tollini de malheur. Qu'il m'envoie un Jap. J'ai entendu dire qu'les Japs étaient des as de l'informaterie. Je veux un Jap.

— C'est comme si c'était fait, patron.

Le chauffeur revint et déclara, mal à l'aise :

— Le patron a dit qu'tu d'vais t'en aller.

Remo haussa les épaules d'un air peu concerné :

— Bon, eh bien j'y vais.

Et ils s'en allèrent. Remo n'attendit pas qu'ils réagissent. Il ouvrit lui-même la portière arrière de la limousine. Les autres hésitèrent. Deux d'entre eux s'installèrent à ses côtés, en le prenant en sandwich, le duo restant s'asseyant à l'avant. Et la voiture démarra.

— Vous savez, fit Remo, ce coin me rappelle Little Italy, là-bas à New York.

— Pas étonnant, répliqua l'un des vigiles.

— Dommage pour cet ordinateur, reprit Remo, l'air compatissant. Mais quand c'est foutu, c'est foutu.

— Ouais, grommela un autre vigile. J'suis pas près d'oublier c'que tu viens de dire.

Ils ne le reconduirent pas à l'aéroport. Non pas que Remo s'y attendît. Mais peu importe l'endroit où ils l'emmenaient, pourvu qu'il soit isolé.

Sur l'autoroute, le panneau de sortie indiquait : Boston Est. Le bruit des avions au décollage envahissait l'atmosphère Remo en déduisit qu'ils se trouvaient près des pistes d'envol.

La Cadillac s'arrêta à l'arrière d'un hôtel *Ramada Inn*.

— On est où ? questionna innocemment Remo.

— Chez toi, répondit l'individu assis à sa droite.

Les deux malabars éclatèrent d'un rire machinal, qui évoquait le bruit de ferraille des jouets mécaniques.

— Je m'attendais à quelque chose de plus sélect, remarqua Remo. Après tout, je suis un employé chéri de chez IDC.

— Reste ici, reprit l'homme assis à sa droite, on va s'assurer que l'hébergement est satisfaisant.

Tous les gorilles sortirent du véhicule. Bruno le chauffeur se retourna sur son siège, en affichant un regard triste. Avisant la contraction des muscles de son épaule droite sous sa veste trop étroite, Remo comprit que la main de l'individu tenait un revolver.

Remo n'avait pas l'intention de s'échapper. Le *Ramada Inn* lui

conviendrait parfaitement. Il attendit.

— Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça, Remo ? lui demanda Bruno, l'air désolé.

— Faire quoi ? répliqua Remo, le visage candide.

La porte s'ouvrit et un des malabars leur fit signe.

— Ma chambre doit être prête, commenta Remo en se glissant hors du véhicule.

Celui qui leur avait fait signe se posta derrière Remo dès qu'il s'approcha de la porte entrebâillée. Ce dernier se mit à siffloter. Ce qui l'attendait était si évident que cela frisait le ridicule. La seule question qui trottait dans sa tête, c'était de savoir s'ils allaient l'abattre d'un coup de feu, d'un coup de couteau ou d'un coup de matraque.

Ils n'employèrent aucun de ces procédés.

Au moment où Remo franchissait le seuil, le troisième homme l'immobilisa en lui entourant le torse de ses bras puissants. Remo en déduisit qu'ils lui réserveraient l'abominable truc italien de la corde.

Tout à fait confiant, il s'avança.

La corde reposait dans les mains de l'individu posté à gauche de la porte ouverte. Il forma une boucle autour du cou de Remo, qui eut la sensation d'un python rêche sur la peau.

L'autre extrémité était tenue par l'homme posté derrière la porte. Il la referma d'un coup de pied, tout en tirant le bout de corde, comme un marin qui amarre un bateau.

L'autre homme l'imita.

Tandis que le nœud coulassait autour du cou de Remo, il contracta les muscles de sa gorge. Il ne cherchait pas à se battre mais se bornait à retenir son souffle.

— Aaarggh ! fit Remo en faisant bruyamment mine de s'étrangler.

— Resserre, souffla une voix. Qu'il n'ait plus d'air.

La corde se resserra. Elle était solide, mais l'entraînement de Remo l'était davantage encore.

— Aaarggh ! répéta-t-il, refoulant son sang dans son artère carotide, afin que son visage vire au rouge adéquat.

— Serre encore ! Putain, c'est pas du gâteau !

Remo fit « Uuurggh ! », cette fois-ci, histoire de varier les plaisirs.

— Merde alors, on a affaire à un coriace ! souffla le troisième homme à l'oreille de Remo, tout en enfonçant le menton dans l'épaule de ce dernier.

Son haleine parfumée à l'ail aurait pu tuer un enrhumé au nez bouché. L'homme placé à gauche commença à haleter. Son visage virait au violet, Remo en vint à se demander qui étrangeait qui, au juste.

L'individu posté en face s'acharnait sur son bout de corde, mais n'arrêtait pas de lâcher prise.

— Cette putain de corde est en train de me brûler les doigts, prononça-t-il en serrant les dents.

— Qu'est-ce que ça donne, Frank ?

Le dénommé Frank leva le menton et répondit :

— Sa figure devint rouge. Je crois qu'il est foutu.

Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit.

— Je réponds, fit Remo d'une voix claire comme de l'eau de roche.

Il traversa la pièce à grandes enjambées, entraînant les trois autres vers la table de nuit. L'un d'eux lâcha prise et proféra un juron en agitant douloureusement ses mains aux paumes roussies par la friction.

Comme Remo décrochait le combiné, l'air désinvolte, le dénommé Frank fut bien obligé de relâcher son étreinte.

— Allô ? fit Remo. Oui, tout va très bien. Merci.

Et il raccrocha.

— Le gars de la chambre d'à côté se plaint du bruit, expliqua-t-il à l'unique étrangleur qui se cramponnait encore à son bout de corde et au peu de sang-froid qui lui restait. Il a dit qu'il avait l'impression qu'on étranglait quelqu'un. Les gens inventent n'importe quoi !

À ces mots, les revolvers sortirent de leurs étuis. La corde tomba par terre. Frank ceintura de nouveau Remo. Ce dernier sembla balancer son pied dans tous les sens. Tournant sur lui même comme un tire-bouchon, il décolla du sol, entraînant Frank avec lui. Celui-là était têtu.

Le reste se déroula si vite qu'on eût dit que rien ne s'était produit. L'espace d'une seconde, Remo essayait les tirs croisés de deux revolvers et la suivante, les armes se plantaient dans le plâtre du plafond, comme des poignées de porte placées au mauvais endroit.

Les deux étrangleurs regardèrent, ébahis, leurs mains cuisantes, papillonnant des paupières : visiblement quelque chose ne tournait pas rond.

Whoof ! Frank atterrit sur le lit et ne se releva pas immédiatement, sa tête coincée entre l'oreiller et la taie.

Remo l'abandonna à son triste sort et rejoignit le sol freinant sa descente en vrille.

Il saisit les deux autres malabars à la gorge et ses doigts s'y enfoncèrent comme les forêts d'une perceuse.

— Voyons si le rouge vous va bien, fit Remo, désinvolte.

Et il pressa de plus belle.

La couleur rouge envahit leurs visages comme le mercure d'un thermomètre en plein mois d'août.

— Un joli teint qui respire la santé, commenta-t-il en changeant de prise. Voyons ce que ça donne en violet ?

L'homme qu'il maintenait de sa main droite ne parvint qu'à un pâle

lavande fumée. Mais celui de gauche réussit à produire un violet profond.

Parodiant un célèbre animateur TV, il poursuivit :

— Et maintenant, essayez de dire « Aaarggh », pour voir ?

Visiblement, ni l'un ni l'autre n'y réussit. L'un des deux laissa échapper un filet de bave, ce que Remo jugea inacceptable.

Il brisa le cou de l'individu d'une vive rotation sur la gauche. Finalement c'était plus facile qu'il n'y paraissait, dès lors qu'on connaissait l'endroit exact où il fallait exercer une pression qui ferait exploser les deux vertèbres adjacentes.

Remo lâcha prise lorsqu'il sentit que le courant électrique ne passait plus dans la moelle épinière sectionnée de l'individu.

— Maintenant à toi, annonça-t-il en tournant son visage vers l'autre. Tu travailles pour le compte de qui ?

Il lui octroya une minuscule bouffée d'air.

— Ne... fais... pas ça, répondit l'homme.

C'était un avertissement, non une supplication.

— J'ai posé une question, reprit Remo, serrant à deux mains.

Il décolla l'homme du tapis, même s'il faisait quinze bons centimètres de plus que lui. Simplement pour se faire comprendre.

— Tu... fais... une erreur, ahana l'individu.

— Donne-moi un nom.

— Demande... au patron. Il tirera... tout ça... au clair.

— Qui est le patron ?

— Adresse-toi à... l'Enfoiré, haleta l'homme.

— Qui est l'Enfoiré ? s'enquit Remo, le laissant un peu respirer.

— Tu débarques, Ducon ? L'Enfoiré c'est l'Enfoiré.

Comme une réponse incompréhensible se révélait aussi inutile que pas de réponse du tout, Remo relâcha l'individu. Ce dernier amorça sa descente. Avant qu'il ne se rapproche de treize millimètres du tapis, *clac !* les mains de Remo frappèrent d'un coup sec.

Lorsque les pieds du vigile frôlèrent le sol, le haut de son crâne heurta le plafond. Comme la distance entre les deux atteignait deux mètres quarante et que l'homme mesurait un mètre quatre-vingt-treize, il restait environ quarante-sept centimètres de vide.

Lorsque sa tête heurta le tapis, elle rebondit deux fois, mais son mouvement fut stoppé net par une sorte de matière élastique de soixante centimètres de long, qui ressemblait à du chewing-gum... son cou étiré par le choc des mains de Remo. Ce dernier aida le dénommé Frank à se remettre debout.

Bien qu'il pesât quarante kilos de plus que Remo, Frank se laissa faire, car il avait assisté à la fin de ses collègues, après avoir extirpé sa tête de la taie d'oreiller.

— Qu'est-ce que t'as fait à Guido ? s'enquit-il en désignant la masse

rose, dont l'aspect évoquait du caramel, qui reliait le tronc et la tête du mort.

— La même chose que je vais faire à tes balloches si tu ne réponds pas à ma question, prévint Remo.

— Écoute, je sais pas qui t'es ni c'que tu veux, mais tu tiens vraiment... vraiment à rencontrer l'Enfoiré, hein ?

— Qui est l'Enfoiré ?

— Le patron. Mon patron. Le patron des types que tu viens juste de liquider.

— Décidément, on n'en sort pas.

— C'est là où tu fais une grosse erreur, dit l'étrangleur d'une voix agitée. Il faut que tu l'saches.

— Quels sont vos liens avec IDC ?

— Aucun.

— Je te crois. Bon, maintenant, qu'est-ce qui est arrivé aux techniciens d'IDC qui sont venus réparer l'ordinateur ?

— Je peux avoir un joker ?

— Tu as des testicules en béton ?

— Non.

— Dois-je répéter la question où tu veux la preuve des extraordinaires possibilités de la biologie ?

— On les a liquidés parce qu'ils ont pas trouvé la panne.

— Qu'est-ce qu'il a de si important, cet ordinateur ?

— Demande à l'Enfoiré. J'suis au courant de rien.

— C'est la meilleure réponse que tu puisses me fournir ?

— C'est la seule que j'aie.

— Elle n'est pas assez bonne, rétorqua Remo en faisant mine de le saisir par le cou.

L'homme se cramponna la gorge à deux mains, afin de se protéger des doigts implacables de Remo. Ce dernier le saisit à la tête et enfonça ses pouces dans ses orbites. Le bruit évoqua celui de deux grains de raisin que l'on écrase. L'homme retomba sur le lit, les yeux repoussés jusqu'à l'arrière du crâne et deux tunnels spongieux traversant son cerveau.

Remo ramassa la corde qu'il fit coulisser dans la fixation du plafonnier et passer autour du cou des trois étrangleurs morts. Cette mise en scène macabre allait susciter les plus vives interrogations chez l'inspecteur de la criminelle qui découvrirait les trois pseudo-pendus, avant que son rapport n'entre dans la légende des homicides de Boston.

Remo quitta subrepticement l'hôtel. Le chauffeur était toujours au volant, tentant de masquer sa peur.

Remo se dit que l'homme en savait moins que ses trois camarades refroidis, aussi le laissa-t-il tranquille tandis qu'il partait à la recherche

d'une cabine téléphonique.

CHAPITRE VI

Dès sa plus tendre enfance Carlo Imbroglia dit l'Enfoiré n'avait eu qu'une seule ambition dévorante dans la vie : devenir un seigneur du crime.

— Un de ces quatre, se vantait-il, je d'viendrai un caïd.

En trente ans à peine, Carlo avait fait du chemin, du simple pique-assiette de ses débuts au fier soldat œuvrant pour le compte de la famille Scubisci de Brooklyn. Aucun crime n'était trop abominable. Aucune infraction indigne de son attention. Pour lui, le chapardage sur les docks était un aussi bon filon que le vol des salaires d'une entreprise.

Tout au long de cette période grisante des coups montés et autres casses, Carlo Imbroglia ne fit pas un seul jour de prison. Sa première escarmouche avec la justice remontait à l'été 1953, lorsqu'on l'arrêta pour complicité dans l'agression d'un vendeur de journaux.

Carlo et deux gamins de Brooklyn s'étaient chargés du vol. Carlo avait fait mine de s'intéresser à un exemplaire de *Playboy* que le commerçant gardait sous le comptoir. Il refusa de le vendre à Carlo qui, malgré son allure de gorille aux sourcils broussailleux, n'était pas encore majeur.

— Allez, m'sieur, soyez sympa, fit Carlo d'une voix enjôleuse, tandis que Frasca le Dingue et Angelo le Cradingue se faufilaient derrière le vendeur en colère.

— Fous-moi l'camp, sale gamin ! répliqua ce dernier.

Frasca le Dingue exhiba son cran d'arrêt et trancha la lourde ceinture-portefeuille en toile où le commerçant rangeait sa monnaie. Le Cradingue se chargea de la récupérer.

Ils filèrent, coudes au corps, comme des bandits de grand chemin. Carlo tenta de courir. Il y serait parvenu s'il n'avait commis l'erreur de vouloir piquer le *Playboy* dans la foulée. Le vendeur l'attrapa par la peau du cou et appela un flic.

— J'en r'viens pas de m'être fait piquer pour mon premier hold-up, marmonna Carlo dans la cellule qu'il partageait avec un Irlandais couvert de taches de rousseur dénommé O'Leary.

— Qu'est-ce t'as fait ? s'enquit ce dernier.

— J'ai rien fait d'mal, aboya Carlo. Ils croient qu'j'ai volé. Et toi ?

— J'ai pas ouvert une bouche d'incendie alors j'ai pas pu prendre une douche, répondit O'Leary.

— Ils t'ont chopé pour ça ? s'étonna Carlo, qui s'imaginait que

l'Irlandais était une tête brûlée.

— Affirmatif.

— Qu'est-ce tu risques, au juste ?

— La liberté surveillée.

— J'm'attends à trois ans à Elmira, répliqua Carlo, morose.

— Si tu veux pas faire ton temps, faut pas faire le con, psalmodia

O'Leary en se retournant sur son lit de camp.

Lorsqu'on vint chercher l'Irlandais, il dormait comme un loir.

— Hé, O'Leary ! brailla le fonctionnaire du tribunal. Tu plies bagage. On y va.

— Chut ! souffla Carlo. Vous allez réveiller Carlo.

— C'est toi, O'Leary ? demanda le fonctionnaire, l'air soupçonneux.

— Vous m'trouvez pas assez irlandais, m'sieur ?

— Non, j'dis que tu m'as l'air plutôt crade pour une gosse qui s'est fait piquer en train de se doucher sous une bouche d'incendie.

— C'est l'été, m'sieur. En c'moment je sue facilement. C'est d'la vieille crasse qui doit m'sortir par les pores ou un truc comme ça.

L'autre haussa les épaules et ouvrit la cellule.

— Alors suis-moi, dit-il.

Debout, affichant un air contrit, Aloysius X. O'Leary né⁽³⁾ Carlo Imbroglio tenta de s'expliquer devant le juge Terrance Doyle.

— On m'a enduit d'erreur. Je d'mande à voir l'agent d'prohibition, m'sieur.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? fit le juge d'une voix lasse.

— Ben, les deux aut'gars, ils m'ont enduit d'erreur, j'voulais pas l'faire, mais ils m'ont entraîné.

— Ils t'on induit en erreur, c'est ça ? Quant à l'agent de probation, nous verrons cela, si je t'accorde la liberté surveillée.

— Ouais, si vous préférez, vot'honneur.

— Et qui t'a enduit... euh... induit en erreur ?

— Les deux autres qu'étaient avec moi, m'sieur, Frasca le Dingue et mon aut'pote, le Cradingue.

— Le Cradingue ?

— Ouais, son vrai nom, c'est Angelo Cradoni. Mais comme il aime pas, on l'appelle le Cradingue, il préfère, répondit Carlo en souriant de guingois.

— Hum, je vois, fit le juge en fronçant les sourcils pour éviter d'éclater de rire.

Il cogna une fois son marteau et annonça qu'Aloysius X. O'Leary était libre. Il ordonna l'arrestation de ces deux vauriens notoires italiens, Frasca et Cradoni.

Le lendemain, Aloysius X. O'Leary, affirmant haut et fort qu'il ne s'appelait pas Carlo Imbroglio, se vit octroyer la peine maximum.

— Six mois pour vol, prononça le juge avec gravité. Et deux autres

pour s'être fait passer pour un Irlandais.

Dès lors, Carlo Imbroglia devint une légende dans le quartier de Brownsville, à Brooklyn. Peu de temps après une série de vol de voitures et de cambriolages, il ne tarda pas à être convoqué par Don Pietro Scubisci en personne.

Non sans trembler, Carlo s'était retrouvé en l'auguste présence du vieil homme. La scène se déroulait à l'arrière du bâtiment abritant l'Association pour le Développement du Quartier, à Little Italy, Manhattan. C'était une sombre alcôve, lambrissée de noyer noir et dont les murs étaient recouverts de photographies dans les tons sépia représentant d'obscurs saints de l'Église catholique.

Don Pietro mangeait des poivrons frits dans un sac de papier brun, tellement maculé de taches de graisse qu'il évoquait une peau de léopard délavée.

— C'est un honneur de vous rencontrer, déclara Carlo avec sincérité.

— Tu répands le crime sur mon territoire, répliqua don Pietro.

— Vous avez entendu parler d'moi ? lâcha Carlo, ravi.

Don Pietro lui décocha un regard noir.

— J'ai entendu dire que tu me devais de l'argent.

— Moi ?

— Tu voles à Brooklyn, tu me donnes trente pour cent.

— Mais... c'est... c'est du vol ! avait bafouillé Carlo.

— Tu voles les autres. Je te vole. Les loups se mangent entre eux, ainsi va le monde.

— Tout c'que j'ai, c'est cinq cents dollars à mon nom, protesta Carlo. Si j'vous les donne, y m'reste plus rien.

— Et alors ? Tu t'remets à voler. Et en avant la musique, mais il y a toujours trente pour cent qui arrivent ici, précisa don Pietro, flanquant une main graisseuse sur la table en noyer noir.

L'empreinte qu'il laissa pouvait être frite et servie telle quelle.

N'ayant pas le choix, Carlo fit ce qu'on lui ordonnait. Plus il rapportait à don Pietro, plus don Pietro se montrait exigeant. Le pourcentage grimpa à trente-cinq puis à quarante.

— Avec c't'enfoiré, c'est pire que l'inflation, se plaignit-il un jour à son épouse Camilla.

— Alors, trouve-toi du boulot.

— Comment j'veis dev'nir un enfoiré *d'amico nostro* si je décroche maintenant ? avait demandé Carlo, terrifié par la perspective d'un travail physique.

Un jour, comme il déposait une liasse de billets et de la monnaie sur la table sombre et graisseuse de l'arrière-salle, don Pietro prit la parole, la main enfouie dans son sempiternel sachet huileux de poivrons verts.

— J’vais faire de toi un affranchi, Carlo, entonna-t-il.

— Va encore falloir payer ? s’enquit l’autre, suspicieux.

Don Pietro avala un poivron frit et, l’air de rien, désigna l’argent sur la table :

— Tu viens juste de régler la dernière traite.

Carlo se sentit tout ragaillardi.

— Ça veut dire que j’vous verserai plus jamais un pourcentage.

— Non, rétorqua don Pietro. Ça veut dire qu’à partir de maintenant, toi, Carlo Imbrogio, tu voles quand moi j’té dis de voler et qui tu dois voler. Et tu m’donnes toute la camelote que t’as volée. Moi, en retour, je te verse un pourcentage.

Dans la pénombre de l’alcôve, Carlo se mit à loucher :

— Combien ?

— Vingt pour cent.

— C’est un marché d’enfoiré ! explosa Carlo Imbrogio, qui fut aussitôt encerclé par une clique en costumes rayés.

— Je peux aussi t’envoyer direct au boulevard des Allongés, répliqua don Pietro, désinvolte. À toi de choisir.

— Vingt pour cent, ça me paraît honnête, marmonna Carlo.

Le lendemain, dans une maison de Flatbush, où l’on avait tiré les rideaux pour créer une espèce d’atmosphère lugubre, Carlo Imbrogio entra officiellement dans la Mafia.

L’intrônisation se déroula en sicilien, langue que Carlo ne comprenait pas. Pour ce qu’il en savait, c’était comme s’il s’engageait dans la marine portugaise.

Lorsqu’ils percèrent son index – celui qui presse la gâchette –, il pleura à la vue de son propre sang. Tout en riant, les autres, tenant fermement sa main, collèrent son doigt ensanglanté à celui de don Pietro, lui aussi percé, et leurs sangs se mêlèrent.

Lorsque ce fut terminé, don Pietro lui demanda :

— Quel est ton nom de guerre ?

Comme Carlo n’en avait pas, il en inventa un.

— Cadillac. Carlo Cadillac Imbrogio, répondit-il fièrement.

Don Pietro réfléchit quelques instants.

— Non... non, ça ne va pas.

— Qu’est-ce qui colle pas avec c’t’enfoiré d’nom ? C’t’une enfoirée d’belle voiture.

— J’en possède une, expliqua don Pietro en tapotant ses poches d’un air absent. Comment faire si j’té d’mande et qu’on m’amène la voiture. Ou vice versa. Non, ça n’ marchera pas. Tu dois avoir un nom qui t’colle mieux à la peau.

— Pourquoi n’pas changer c’t’enfoirée d’bagnole, alors ?

— L’Enfoiré, fit don Pietro, songeur. Ça sonne bien. Dorénavant, on t’appellera l’Enfoiré.

— Pas question de porter c't'enfoiré d'nom d'Enfoiré. Pour un enfoiré d'gars du milieu, ça déclasse.

— Soit tu acceptes ce nom d'guerre, soit tu ne reçois que dix pour cent, rétorqua don Pietro, en cherchant autour de lui son habituel sachet de poivrons grasseyés.

Il le dénicha dans la poche intérieure de sa veste, qui demeurait étrangement immaculée, tout juste froissée.

— L'Enfoiré ça s'écrit avec un putain d'E majuscule, fit Carlo, amer. Que tous les enfoirés s'en souviennent.

— Parfait, l'Enfoiré, déclara don Pietro. Maintenant, ta première mission de soldat du crime, ce sera de m'apporter quelques crevettes en hors-d'œuvre.

— Vous m'prenez pour un larbin ou quoi ? explosa Carlo.

— Non, répondit don Pietro d'une voix monocorde, mais pour un homme qui respecte son *capo*.

Carlo ravala sa salive et demanda :

— Combien vous en voulez ?

— Un camion plein. Je me suis laissé dire qu'il y en avait un qui quittait Baltimore pour le marché aux poissons de Fulton, cet après-midi.

— Fallait l'dire plus tôt. J'm'en charge.

La tâche ne s'avéra pas facile. Le camion comptait seize roues et la Coccinelle poussive de Carlo n'était pas de taille à bloquer l'engin sur le bas-côté de l'Interstate 95.

Carlo exécuta la seule manœuvre possible. Ouvrant la portière côté chauffeur, il coupa la route au camion, écrasa le frein et s'éjecta sur l'accotement.

Dans une cacophonie de tôle froissée, la Coccinelle disparut sous la calandre et le pare-choc avant du camion. Le seize-roues stoppa en travers de la chaussée, dans la fumée du caoutchouc brûlé.

— OK, haut les mains ! lança Carlo au chauffeur.

Le routier se montra fort obligeant. Il descendit de la cabine et se tint debout, visage blême, tandis que Carlo grimpait au volant. Il démarra et appuya sur l'accélérateur.

Le camion fit une embardée et s'arrêta dans un grincement de métal.

— Qu'est-ce qui déconne avec c't'enfoiré d'tas d'tôle ?

— Le tas de tôle sous la cabine, répondit le chauffeur.

Carlo se souvint de sa Volkswagen, il comptait la changer avec sa part de l'opération crevettes. Sans celles-ci, pas de remplacement. Et sans voiture, sa carrière de soldat du crime était finie.

Son sauveur arriva sous la forme d'une dépanneuse.

Brandissant son flingue, Carlo fit se poster l'infortuné routier sur le trajet de la dépanneuse, laquelle freina dans un crissement de pneus.

Carlo bondit sur le conducteur :

— Toi ! lança-t-il. Tu accroches ta dépanneuse à ce camion.

— Vous délirez ? répliqua l'autre. J'veais casser mon câble.

— Tu fais c'que j'te dis, espèce d'enfoiré ou j'te plombe ta citrouille d'enfoiré.

Le dépanneur ne comprit pas tout mais l'histoire de la citrouille lui parut assez limpide. Il souleva la cabine du camion et, tandis que les voitures passaient sans s'arrêter, Carlo obligea les deux chauffeurs à déplacer l'épave de la Coccinelle pour faire place nette.

Il força ensuite le dépanneur à ligoter le camionneur, Carlo se chargeant de le ligoter ensuite.

Il les abandonna ensuite sur le bas-côté en disant :

— J'espère que vous allez moisir sur place, 'spèces d'enfoirés.

Une fois qu'il eut relaté toute l'histoire à don Pietro Scubisci, ce dernier extirpa un cure-dents de sa bouche et, désinvolte, examina un morceau de crevette empalé dessus.

— Tu as laissé le dépanneur ? demanda-t-il, peu impressionné.

— Qu'est-ce j'étais censé faire ? Vous vouliez des crevettes. Vous les avez. Quand est-ce que je reçois ma part ?

Don Pietro fit claquer ses doigts. Des soldats du crime apportèrent des caisses de crevettes en bocaux et les posèrent à côté de Carlo.

— Qu'est-ce qu'c'est qu'ça ? demanda-t-il.

— Ton pourcentage, répondit don Pietro.

— J'm'attendais à d'l'argent !

— T'es un gars futé, Carlo. Je te laisse vendre ta part de crevettes au prix que tu juges convenable. C'est réglo, puisque j'veais devoir écouler mon stock à très faible marge.

— Vous êtes très bon, don Pietro, déclara Carlo avec sincérité, touché par la considération de son capo.

Ce fut un Carlo heureux qui transporta les crevettes en métro, une caisse après l'autre, jusqu'à Brownsville.

— On va faire fortune, dit-il à sa femme. Les enfoirés d'restaurateurs vont tomber su'l'cul pour des crevettes de c'te qualité.

— Au moins t'as du boulot, 'spèce de minable, avait répondu Camilla.

Il eut tôt fait de déchanter, le lendemain soir, lorsqu'il rentra chez lui avec la caisse pleine de crevettes qu'il avait emportée le matin même. Les autres étaient stockées au frigo ou dans la fraîcheur de sa cave.

— Aucun preneur, se plaignit-il à son épouse.

— Comment ça, aucun preneur ?

— J'ai été court-circuité par un enfoiré qui était passé avant moi fourguer sa came dans chaque enfoiré d'resto. Sauf le dernier, qui lui aussi n'a pas voulu m'en acheter.

— Pourquoi donc ?

— Les enfoirés d'crevettes avaient tourné d'œil entre temps, expliqua Carlo en déposant la caisse sur le lino de la cuisine, avant d'y flanquer des coups de pied.

Carlo et Camilla vécurent douloureusement le mois suivant mais, comme l'expliqua Carlo à son épouse, un matin :

— Au moins, on crève pas d'faim. On mange mieux qu'la plupart d'ces enfoirés d'voisins.

— Si t'appelles ça manger, des crevettes froides à chaque repas, trois fois par jour. Et tu m'enlèvr'ras pas d'l'idée qu'c'est c'pourri de don Pietro qui t'a coupé l'herbe sous l'pied quand tu t'es pointé dans les restos.

— Don Pietro ne m'frait jamais ça ! J'suis un affranchi, maint'nant. Un flingueur. On est comme ça, lui et moi, ajouta Carlo en joignant deux doigts recouverts de sauce cocktail.

— Il t'a pendu par les couilles, c'est ça, la vérité !

— Quand j'pourrais enfin travailler pour mon propr'compte, t'auras intérêt à te t'nir à carreau ! lança Carlo Imbroglio dit l'Enfoiré.

Les années passèrent. Carlo travailla d'arrache-pied à téléphoner, rendre service, servir de chauffeur, de livreur et, chaque fois que don Pietro avait une petite envie de fruits de mer, il sifflait l'Enfoiré.

Un jour, à l'apogée de la guerre des gangs Scubisci-Pubescio, don Pietro et don Fiavorante Pubescio de Californie se disputant le titre de *capo da tutti capi* patron des patrons, le premier convoqua Carlo à sa table en noyer.

Il remarqua une longue estafilade sur le plateau, trace d'une balle de calibre 38 qui ne s'y trouvait pas la semaine précédente.

— L'Enfoiré, commença don Pietro. J'ai besoin de toi.

— Tout c'que vous voulez. Suffit d'nommer l'maquereau de la famille Scubisci que vous voulez que j'descende.

— Oublie les maquereaux. J'veux d'la morue.

— Dites-moi où s'trouve c't'enfoiré de camion.

— Il s'agit d'un bateau. Je veux que tu voles toute sa cargaison de morue. Ce smack en est rempli à ras bord.

— J'y connais rien en détournement d'bateau.

— T'apprendras, fiston.

En réalité, Carlo découvrit que c'était un jeu d'enfant. Il partit dans le bras de mer en ramant à bord d'un canot volé. Carlo se demandait pourquoi on appelait le bateau qui transportait le poisson un smack. Peut-être qu'il charriait de la drogue^{4}.

— Ça va s'faire les doigts dans l'nez, gloussa-t-il en ramant, encore plus facile qu'avec ces enfoirées d'crevettes.

Il y eut juste un léger problème, lorsqu'il brandit son revolver en brillant : « haut les mains ! », le smack en question fonça sur lui, tel

un monstre écumant.

— Ses enfoirés d'freins ont dû lâcher ! paniqua Carlo en ramant comme un malade, laissant tomber son arme dans la barque.

Le gros bateau vira de bord.

— Vous voulez un coup d'main ? lança le capitaine en ciré jaune.

— J'suis perdu, répondit Carlo en posant le pied sur le revolver, afin que l'autre ne l'aperçoive pas.

— Montez à bord.

Ce qui signifiait que Carlo devait ramer jusqu'au smack. On lui lança une corde imprégnée de saumure. Carlo n'arrêtait pas de glisser. Il finit par l'attacher autour de sa taille et hurla :

— Hissez-moi avec c't'enfoirée d'corde, OK ?

L'équipage du smack s'exécuta. Une fois sur le pont, Carlos sortit le revolver de sa chemise et le flanqua sous le nez du capitaine pour le moins surpris.

— C'est un hold-up, amiral !

— Je suis capitaine, répondit le marin au visage buriné par les embruns.

— Parfait. Je me nomme donc amiral de c't'enfoiré d'rafiot. Tout l'monde fait comme Popeye et saute dans c't'enfoiré d'canot. C'est moi l'chef, maint'nant !

Comme les pêcheurs n'ont pas pour habitude de porter des armes, l'équipage obéit aux ordres de Carlo. Il les laissa flotter dans son sillage et fit tourner le lourd gouvernail en direction de la terre, souriant jusqu'aux oreilles.

Son sourire s'évanouit lorsqu'il aperçut le grand huit de Far Rockaway et que son pied ne put trouver la pédale de frein.

« *Mannagia la cornata !* » hurla-t-il, en se souvenant du dicton favori de son père. La signification exacte en demeurait assez floue mais semblait appropriée à la situation.

Le smack heurta un dock de plein fouet et le tout vola en éclats. Carlo sauta à l'eau en espérant qu'il flotterait. Comme ce n'était pas le cas, il agita les bras et les jambes jusqu'à ce que ses pieds touchent le fond glacial et plein de vase. Il n'y avait qu'un mètre de profondeur.

— Enfoirés d'marins, z'auraient pu laisser la pédale de frein.

Restait le problème de la cargaison. Cela prit tout le reste de la journée et la moitié de la nuit. Mais Carlo put récupérer quasiment toute la morue et la ramener chez lui dans une camionnette. Il entreposa le poisson dans sa cave sur des centaines de feuilles de papier paraffiné, en prenant soin, cette fois, de couper la chaudière.

Le lendemain matin, il nettoya tout cela au jet d'eau et choisit les meilleurs spécimens qu'il s'empressa d'aller vendre aux restaurants du coin. Ce qui lui rapporta sept cents dollars sans trop se fatiguer. Ensuite seulement, il transporta le reste chez don Pietro.

— C'est tout ? s'enquit ce dernier en scrutant l'arrière de la camionnette.

— J'ai d'jà pris ma part, expliqua Carlo. Pour pas qu'ça se gâte, comme l'aut'jour.

— Ne me refais plus jamais ce coup-là, prévint don Pietro.

— La prochaine fois, j'espère tomber sur un bateau bien entret'nu. Figurez-vous qu'c't'enfoiré n'avait pas d'freins.

Ce jour-là, Carlo Imbrogio fila chez lui, le cœur joyeux. Il n'avait pas perdu sa journée. Du coup, il alla jusqu'à gaspiller dix cents pour acheter le *Post* du soir.

La manchette lui donna la nausée : « VAGUE D'INTOXICATION ALIMENTAIRE DANS LES RESTAURANTS DE LA REGION. Du Poisson Avarié En Serait la Cause. »

Les yeux exorbités, Carlo lut l'article. Puis il vomit dans l'exemplaire du *Post* roulé en boule. Il n'acheva jamais sa lecture. Ni ne rentra à son domicile.

Carlo changea de métro à la hâte et fit demi-tour. Lorsqu'il parvint dans Mott Street, pantelant et ruisselant de sueur, des infirmiers sortaient don Pietro de chez lui sur une civière.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, planqué derrière deux petites vieilles en fichu noir, aux abords de l'attroupement qui se formait.

— Le pauvre don Pietro. Ils disent que c'est une intoxication alimentaire.

— J'suis mort, coassa Carlo, le visage blême.

Une des deux femmes gloussa, l'air compatissant :

— Vous en avez mangé vous aussi, de ce poisson avarié ?

— J'suis en train d'y réfléchir.

Don Pietro fut transporté d'urgence à l'hôpital du Mont Sinai. Les semaines s'écoulèrent. Puis des mois. Le capo demeura en coma profond. Carlo s'était planqué à Tampa, puisque la Floride était territoire neutre. Il survivait en jouant aux courses.

Au bout d'un an environ, il gaspilla un jeton pour appeler sa femme d'une cabine publique de Hialeah.

— J'suis toujours sur la sellette ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Le don a dit que tu pouvais rev'nir. Tout est pardonné, répondit-elle.

— Ils t'ont filé combien pour m'mentir, Camilla ?

— Rien. J't'ai déclaré mort et j'ai empoché l'assurance. J'ai plus b'soin d'toi ni d'ton fric.

— S'faire truander par sa propre femme. J'en r'viens pas.

— C'est ton problème. Don Pietro est toujours dans l'coma. C'est don Fiavorante qu'a r'pris la r'lève, maint'nant. Il dit qu'il te doit un max.

— C'est la vérité ?

— La vérité vraie, Carlo. Que Dieu m'foudroie sur place.

— Tiens-moi l'lit au chaud, baby, s'enthousiasma Carlo. Papa r'vient à la maison.

— T'à qu'à réchauffer ton lit tout seul, mon vieux. Si t'as l'malheur de rev'nir, j'me casse. Et j'prends les gosses avec moi.

— Si tu fais ça, tu peux toujours compter sur une enfoirée d'pension alimentaire, menaça Carlo.

— C'est pas un problème.

Carlo marqua une pause.

— Ils t'ont r'filé combien, les enfoirés d'assurance ? s'enquit-il, suspicieux.

— Cent quarante mille. Et après quinze ans d'mariage avec toi, j'ai mérité jusqu'au dernier cent.

— La vache ! J'veux ma part !

— Tu peux toujours courir ! Salut !

Et Camilla lui raccrocha au nez. Il entendit alors la clameur du public, tandis que s'achevait la cinquième course. Il interpella un parieur qui passait devant lui.

— Bronze Savage, elle a fait combien ?

— 's'est cassée la patte.

— J'espère que cette salope va y rester, marmonna Carlo.

— C'est pas des façons d'parler d'une jument qu'a pas eu d'chance.

— J'faisais allusion à mon enfoirée d'bonne femme, grommela Carlo Imbroglio. C'est tout c'que j'mérite pour avoir épousé une poule du New Jersey. J'aurais dû écouter ma sainte mère, que son âme repose en paix.

— Amen.

Little Italy avait changé depuis le départ précipité de Carlo. Le quartier s'était rétréci, Chinatown l'ayant pratiquement grignoté en totalité. Cependant, les rues sentaient toujours le pain frais, les sauces et les pâtisseries du pays. Toutes ses odeurs l'enveloppèrent comme pour lui souhaiter la bienvenue.

— Salut, vous allez bien ? lança Carlo en avisant deux inconnus postés devant le bâtiment de l'Association pour le Développement du Quartier.

— Qui es-tu ? grogna l'un des deux.

— Vous ne me r'mettez pas, les gars ? J'suis Cadillac.

— Cadillac ? répétèrent-ils de concert, un doigt glissé sous la bosse de la veste, à l'emplacement du holster.

— Carlo Imbroglio.

L'un des deux gorilles s'écria par-dessus son épaule :

— Hé, patron ! L'Enfoiré est d'retour !

Un sourire forcé se dessina sur le visage de brute de Carlo, tandis

que la silhouette ronde et brune de don Fiavorante Pubescio sortait de l'alcôve familière en noyer sombre. Il arborait une chemise blanche largement ouverte sur son torse bronzé, étincelant de chaînes en or.

— L'Enfoiré ! s'écria-t-il. Ça fait du bien de te r'voir !

Carlo s'abandonna à l'étreinte paternelle de son nouveau capo.

— Viens, viens t'asseoir auprès d'moi. Alors, la Floride, comment c'était ?

— Chaud.

— Pas si chaud qu'à Bronwsville, pas vrai ? J'ai cru comprendre que c't'à toi que j'dois ma bonne fortune.

Tandis qu'ils s'asseyaient, on leur servit une espèce de thé au parfum suave. Carlo Imbroglia ne put s'empêcher de plisser le nez devant tout ce cérémonial. Don Fiavorante ressemblait à un producteur véreux de Hollywood.

— Bois, fiston, déclara-t-il. Recommandé par mon toubib, il insiste pour que je boive du thé. C'est du ginseng.

— Du thé chinetoque ?

— Ginseng, corrigea poliment Don Fiavorante.

C'était un homme poli. Son onctuosité sourdait de chacun des pores de sa peau bronzée, telle une lotion solaire.

— Tu as dû te poser des questions sur don Pietro, non ?

— Parfois, reconnut Carlo.

En vérité, il en faisait des cauchemars, où il succombait à une indigestion de morue et se noyait en haute mer.

— Don Pietro réside au Mont Sinaï, entre la vie et la mort. C'est... comment vous dites... ?

— Un légume, grogna un garde du corps.

— Ce mot est d'une crudité, commenta Don Fiavorante. Je dirais plutôt un *melone*. Un melon. Je ne sais pas trop de quelle sorte, ajouta-t-il dans un sourire pâlichon qui illumina cependant son visage resplendissant de santé. Il est nourri par un tuyau et il boit à travers ce même tuyau. Il défèque dans un autre. Bref, il a plus de tubes qui lui entrent et sortent de partout que le monstre de Frankenstein. Et tout ça à cause de quoi ? D'un petit morceau de poisson.

Don Fiavorante sourit, tel un bouddha aux dents d'ivoire. Il se pencha en avant, ses yeux sombres étincelaient.

— Si jamais tu m'apportes un morceau de poisson, mon ami, c'est moi qui te donne à manger aux poissons. *Capisce* ?

— Jamais d'la vie, don Fiavorante, promit Carlo d'une voix solennelle, la main sur le cœur.

— À partir d'aujourd'hui, tu travailles pour moi. Je te protège et tu deviens mon *sottocapo*.

— *Sottocapo* ? bredouilla Carlo Imbroglia. Moi ?

— Dès maintenant. Pendant ton absence, nous avons eu pas mal

d'ennuis. Ici, à New York. À Chicago, Providence et Boston. C'est Rico par ci, Rico par là.

— Ces enfoirés d'Portoricains ! ragea Carlo. Je savais qu'un d'ces jours, ils prendraient trop d'envergure et finiraient par faire éclater leurs caleçons.

Don Fiavorante rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore, les dents aussi immaculées que des touches de piano. Lorsqu'il se ressaisit, il reprit la parole :

— Là-haut, en Nouvelle-Angleterre, nous avons des problèmes. Nous n'avons personne de confiance pour remettre de l'ordre. Je te nomme donc mon adjoint dans cette région. Tu vas remettre tout ça d'aplomb et ça va rouler à Boston, comme avant.

— Boston ? J viens juste de rentrer dans c't'enfoiré d'Brooklyn ! J'sais même pas où ça s'perche ?

— Dans le Massachusetts.

— C'est pas là-bas qu'il y a eu ce Grec qui s'est présenté comme Président ?

— Exact.

— Celui qu'arrêtait pas d'parler du Miracle du Massachusetts ?

Don Fiavorante hocha patiemment la tête.

— C'est un honneur, dit Carlo, qui avait voté pour le gouverneur grec ayant promis de faire profiter le pays entier de la prospérité qu'il avait créée dans son propre État.

— C'est un vrai travail. J'espère que tu ne rechignes pas à la tâche.

Don Carlo Imbroglio, alias l'Enfoiré, prit les mains de don Fiavorante et les baisa en signe de gratitude.

— C'est trop beau pour être vrai, prononça-t-il, les larmes aux yeux.

Il allait devenir un caïd. Et il ferait fortune dans ce fabuleux État prospère du Massachusetts.

CHAPITRE VII

— Vous rappelez-vous l'intitulé du programme décrit dans ce manuel ? s'enquit Harold W. Smith au téléphone.

— Ça commençait par un L et ça se finissait par deux I, répondit Remo. À moins que ce soit 2 en chiffres romains.

— Deux I, comme dans ASCII.

— Épelez.

— A-S-C-I-I.

— Ouais, sauf que ça commençait par un L.

— Ça ne rime à rien. ASCII est une norme de représentation des alphanumériques simplifiant l'échange de fichiers entre différents ordinateurs ou logiciels.

Dans le combiné, Remo perçut le bruit caractéristique du clavier sur lequel Smith pianotait.

— Selon ma base de données, reprit le directeur de CURE, la Mafia de Boston se trouve en pleine confusion. Je ne trouve même pas la trace d'un capo actuellement en poste.

— Il s'appelle l'Enfoiré, répliqua Remo d'un ton sec.

— Épelez...

— Comme ça se prononce.

Encore des touches de clavier que l'on enfonce. Puis Smith poursuivit :

— Aucun nom qui s'en rapproche dans mes fiches. C'est inconcevable que la Mafia autorise un inconnu à prendre la direction de leur filiale de Nouvelle-Angleterre. Quoi qu'il en soit, pouvez-vous retrouver votre chemin ?

— Je pense que oui. C'est pas loin de l'aéroport.

— Essayez de remettre la main sur l'ordinateur dès ce soir. Alerte-moi lorsque vous en aurez pris possession. Et surtout, ne laissez pas de trace de votre passage.

— Entendu. D'autre part, essayez de calmer Chiun. Impossible de le joindre. Encore ses feuillets, j'imagine.

— En fait, lui et moi étions en train de converser.

— Vraiment ? Et de quoi parliez-vous ?

— Vous serez au courant, une fois votre mission achevée.

— Trop aimable. Dites-lui que j'ai tenté de l'appeler.

— Ce sera fait.

— Espérons qu'il daigne encore m'adresser la parole à mon retour, conclut Remo en raccrochant.

Il héla ensuite un taxi.

— Quelle direction, mon pote ? s'enquit le chauffeur.

— Comment s'appelle le quartier italien ? répondit Remo.

— Le North End.

— Alors, emmenez-moi là-bas.

Et Remo se retrouva dans la circulation la plus dense qu'il ait jamais connue. Les voitures déboîtaient de toutes parts, comme sur le circuit de Daytona Beach. Ils roulèrent au pas en entrant dans un long tunnel dont les carrelages étaient devenus gris sous l'effet des gaz d'échappement.

— Comment vous appelez ce truc ? demanda Remo.

— Vous avez le choix. En principe, « Sumner Tunnel ». Mais « Putain d'tunnel ! » vient en seconde position.

— J'opte pour celle-là, railla Remo. Quelles sont nos chances de survie ? ajouta-t-il en sentant son cerveau ralentir sous l'effet des vapeurs de monoxyde de carbone.

— Très faibles.

— J'aime les gens honnêtes. Je double votre pourboire.

Le véhicule finit par émerger au soleil et à l'air pur. Il s'échappa de la circulation, telle une boule de flipper qui carambole hors de la machine. Peu de temps après, ils débouchèrent dans le North End. Cela ressemblait à une portion de l'ancienne Italie, avec des logements en briques festonnés, d'escaliers de secours en fer forgé, du linge, étendu aux fenêtres, surplombait les ruelles étroites.

Difficile de se frayer un chemin dans les transversales, le stationnement en double file semblant être la règle d'or.

— Vous avez un endroit en particulier ? s'enquit le chauffeur.

Remo avisa un restaurant chinois :

— Là, dit-il.

Dès qu'il eut réglé sa course, Remo fit mine de pénétrer dans l'établissement puis il s'éclipsa à l'angle de la rue.

Il tenta de s'orienter dans le dédale des ruelles. Impossible de se rappeler le nom de celle où était situé le bâtiment qu'il cherchait. Autant éviter d'interroger les passants et d'attirer l'attention.

Salem Street, en retrait de l'artère principale, Hanover, parut vaguement prometteuse. Il s'agissait d'une ruelle sombre bordée d'immeubles de briques sales qui semblaient se trouver là depuis toujours. Les réverbères étaient de style tarabiscoté. Tout cela évoquait le Vieux Continent.

Remo s'y aventura. Il comprit alors qu'il avait retrouvé le bâtiment, il poursuivit son chemin. C'était une devanture de magasin dont l'enseigne miteuse en verre indiquait : « Amicale De Salem Street. »

De l'autre côté de la rue, un solide gaillard trônait sur une chaise en bois au dossier raide, les manches retroussées, un paquet de

Marlboro glissé dans celle de gauche. Un guetteur.

Remo continua comme s'il était un touriste égaré et tourna à l'angle de rue suivant. Il découvrit la boutique d'un barbier, tellement ancienne qu'elle lui rappelait sa première coupe de cheveux, un million d'années auparavant, à Newark. Les religieuses de l'orphelinat Sainte Thérèse avaient amené toute la classe chez le coiffeur, un samedi. Remo sentait encore l'odeur épicée de la lotion capillaire, comme si la scène s'était déroulée la veille.

Toute une vie s'était écoulée depuis...

Remo fit demi-tour vers Hanover Street et le restaurant chinois, où il commanda un bol de riz et un verre d'eau. C'était savoureux, mais il s'agissait d'une marque locale. Quant à l'eau, on aurait dit qu'elle provenait directement du port de Boston, transportée dans un seau rouillé.

Il l'ignora et dégusta son riz, mâchant chaque bouchée jusqu'à l'obtention d'une sorte de masse liquide amidonnée avant d'avaler, tout en attendant que le soir tombe.

Lorsqu'il sortit dans la rue, Hanover Street étincelait de mille et un néons et les trottoirs étroits regorgeaient d'échantillons d'humanité allant du prêtre à la prostituée.

Au hasard de sa balade, Remo dénicha un mur assez élevé, qu'il escalada. Les briques étaient irrégulières et son ascension fut aussi aisée que s'il avait gravi un escabeau. Le clocher de l'Old North Church s'élevait à quelque distance. Il aperçut Salem Street en contrebas. Le bâtiment abritant l'association était situé, trois pâtés de maisons au sud. Le guetteur se balançait toujours sur sa chaise en bois qui grinçait. Aucune lumière en provenance de la devanture.

Se penchant au bord du toit sur lequel il était juché, Remo propulsa une goutte de salive sur l'épaisse chevelure sombre du gardien. Ce dernier réagit aussitôt : il brandit le poing vers le ciel et jura en italien.

— Putains d'pigeons ! râla-t-il en tirant sa chaise vers l'intérieur de la maison.

Une porte claqua. Au-dessus, Remo sourit à belles dents. Il remonta la rue en cheminant par les toits. Ils étaient si rapprochés les uns des autres qu'il n'avait pas besoin de sauter. Dès qu'il parvint en face de la devanture, il prit son élan en reculant de quelques pas et s'élança. Ses mocassins ne firent quasiment aucun bruit lorsqu'ils entrèrent en contact avec le bâtiment qu'il visait.

En regardant à la ronde, Remo découvrit une trappe. Il y posa les deux mains à plat et ferma les paupières. Le faible courant électrique d'une alarme antivol picota le bout de ses doigts hyper-sensibles. Il se releva et changea de tactique.

Remo avança le long du garde-fou, à la recherche de l'inévitable

escalier de secours. Il n'avait jamais vu de bâtiment de ce type n'en être pas pourvu.

Celui-ci s'accrochait à l'arrière du bâtiment, comme des nervures de fer. Les yeux perçants de Remo détectèrent, grâce à un infime rayon de lune, les fils électriques enveloppés dans du ruban adhésif noir. Sans doute un œil électronique ou quelque dispositif antivol.

Remo décida de ne pas jouer avec le feu. Il contourna l'endroit et passa par-dessus le garde-fou, trouvant des prises pour les mains et les pieds qui l'entraînèrent jusqu'à une fenêtre fermée.

C'était assez loin au-dessus de la ruelle en contrebas et assez éloigné du toit pour n'être pas électrifié. Comme deux précautions valent mieux qu'une, Remo examina les moulures du châssis, cherchant des traces de câblage. Ne trouvant rien, il s'attaqua à la vitre crasseuse par-dessus le loquet, à l'aide de son ongle. Il traça un demi-cercle sur le verre, et tapota sur la ligne. Le verre se brisa, mais resta retenu par le mastic. Remo tendit deux doigts et extirpa le morceau de verre, comme s'il extrayait une molaire récalcitrante.

Il empocha le bout de vitre puis actionna le levier. Le plus difficile restait à accomplir. La fenêtre avait été peinte fermée. C'était plus efficace que n'importe quelle fermeture ou alarme. Du moins face à un cambrioleur ordinaire.

Remo exerça une pression contrôlée sur les bords du châssis inférieur. Un faible grincement lui indiqua, le moment où il pouvait poursuivre. Cela prit un certain temps, mais il parvint finalement à décoller le panneau pour l'actionner.

Il fallait le soulever lentement, sinon le bois sec allait gémir. Il exerça une pression vers le haut. S'arrêta dès que l'ouverture fut suffisante pour qu'il pût s'y couler. Remo se faufila avec la souplesse d'un python qui se love dans la cavité d'un tronc d'arbre.

Une fois à l'intérieur, Remo renifla une odeur de renfermé et de saleté. Marchant à pas de loup, il découvrit une porte et l'ouvrit doucement. Ses oreilles perçurent des bruits. Le chuintement d'un radiateur. Le vrombissement sourd d'une chaudière à la cave.

Une souris ou un rat déguerpit en agitant des papiers sur le plancher. Aucun signe de présence humaine. Pas de battements de cœur ensommeillés, pas de respiration, de gargouillis intestinaux.

Remo descendit deux étages à pas feutrés jusqu'à ce qu'il parvint au premier. Les odeurs de cuisine y étaient très fortes. L'ail prédominait. Il ressentit une légère nausée. Il ne mangeait plus de viande – son tube digestif ne la tolérait plus, son métabolisme avait été profondément modifié par le Sinanju – et ces odeurs l'écœuraient.

Remo s'orienta en fonction de la ruelle, et identifia rapidement la porte qu'il cherchait. Il descendit la dernière marche et glissa vers le panneau de bois. Aucun de ses cinq sens aiguisés ne le mirent en

garde. Mais, soudain, une alarme se mit à retentir. Remo ne perdit pas une seconde. Il frappa la porte du plat de la main, la poussant hors de ses gonds. Il la rattrapa avant qu'elle ne s'écrase au sol et la posa contre un mur.

Ses yeux fouillaient l'obscurité.

Merde alors, où est-il passé ? marmonna-t-il.

La corbeille à papier gisait dans un coin. Vide !

Il fit volte-face. L'alarme continuait de sonner. Une autre s'était jointe à la première. La seconde devait se trouver dans cette pièce. Remo ignorait ce qui avait pu la déclencher mais il n'avait pas le temps de s'en soucier.

Il balaya la pièce du regard. La table à jouer en Formica était vide. Il décida de jeter un œil dans les poubelles, à l'extérieur. D'un coup de pied, il fit sauter le cadenas de la porte de sortie.

Remo les entendit remonter la ruelle en courant. Il se glissa dans l'ombre d'un mur et les laissa venir. Ils étaient deux, et leur rythme cardiaque était élevé.

— T'as vu quelque chose ? demanda l'un d'eux dans un souffle.

— Non. Rien qu'la porte.

— À toi l'honneur.

— Fais chier ! Toi d'abord.

— OK, on y va ensemble. Va d'l'aut'côté d'la porte.

Une ombre traversa le rayon de lune. Remo entrevit l'homme qui se posta près de la porte, son revolver tenu à deux mains, dressé devant son visage. L'autre apparut, levant le pouce, puis l'index. Remo se dit qu'au troisième doigt levé, ce serait le signal.

Il n'avait pas tort.

Braillant comme des veaux, ils s'engouffrèrent dans la pièce. L'un des deux alluma une torche électrique. Et, tandis qu'ils papillonnaient des paupières en scrutant l'obscurité, Remo rebroussait chemin en s'esquivant silencieusement par la porte, derrière eux, et remontait le mur de briques, comme une larme qui bat en retraite sous une paupière. Une fois sur le gravier du toit, il s'allongea à plat ventre, en attendant qu'ils s'éloignent.

C'était un bon plan. Mais d'autres hommes arrivèrent. Une Cadillac noire tourna dans la ruelle. Remo attendit que l'agitation cesse. Lorsque quelqu'un se mit à pousser la trappe, il se redressa en roulant sur lui-même et se glissa vers le garde-fou. Il bondit de l'autre côté de Salem Street, atterrit en roulé-boulé et s'aplatit sur le toit d'en face, à l'écoute des bruits nocturnes de Boston.

La trappe s'ouvrit avec fracas. Remo entrevit le faisceau d'une lampe électrique. Une voix lança :

— Rien à signaler.

— OK, tu peux r'descendre, répondit une autre voix de l'intérieur

de la maison.

Au bout de quelques minutes, Remo sut que la voie était libre. Il s'en alla par les toits et descendit au bout de la rue sombre puis, avec une fugacité à donner le frisson, quitta le North End sans que personne ne le voie.

CHAPITRE VIII

— Ces alarmes sont très répandues, déclara Smith au téléphone. Elles peuvent détecter une mouche en plein vol.

— La Mafia s'est drôlement modernisée, répondit Remo en fronçant les sourcils. Sauf en ce qui concerne l'immobilier.

Il avait trouvé un taxiphone, en retrait de Faneuil Hall qui empestait comme une poissonnerie industrielle. On entendait le bruit des voitures sur l'artère centrale voisine.

— Et si j'y retournais ce soir ?

— Non. Ils vous attendront. Rentrez plutôt faire votre rapport. Nous sommes face à un problème sérieux, Remo. Si la Mafia cherche à infiltrer IDC, les conséquences seront catastrophiques pour les milieux financiers américains.

— Eh bien je fais une descente chez eux et j'écrabouille un crâne ou deux, histoire de les mettre en garde.

— Non. Ceci demande un travail de chirurgie en finesse.

— À propos, cette bosse sur mon front commence à m'inquiéter. Je parie même qu'elle a grossi.

— Peut-être qu'il est temps que nous nous en occupions, répondit Smith d'un ton cassant. Tout en réfléchissant à l'élaboration d'un nouveau plan d'attaque.

— Et cet ordinateur ? On ne peut pas en rester là.

— L'autre jour, vous me disiez que quelqu'un faisait allusion à un technicien japonais.

— Oui et alors ?

— Peut-être que Chiun pourrait faire l'affaire.

Remo laissa échapper un petit rire.

— Ça risque de poser un léger problème, Smitty.

— Ah oui, lequel ?

— Convaincre Chiun de se faire passer pour Jap.

— Rentrez à Folcroft, conclut Smith d'un ton sec.

— C'est comme si c'était fait, soupira Remo.

Il raccrocha et chercha un taxi dans les alentours. Tous semblaient s'être mis en hibernation, aussi décida-t-il de marcher jusqu'à l'aéroport qui n'était pas bien loin.

Il n'avait pas hâte de retrouver Chiun. Curieusement, il retrouvait sa vieille habitude consistant à ménager son mentor. Pendant plus de trois mois, Chiun avait été considéré comme mort et Remo s'était senti comme un enfant perdu sans lui.

Il décida de s'en remettre à la merci du Maître de Sinanju. Que pouvait-il faire d'autre ?

Au sanatorium de Folcroft, Harold Smith reposa le combiné dans le berceau du téléphone bleu et fit pivoter son fauteuil de cuir pour faire face au Maître de Sinanju.

— Il va rentrer, annonça-t-il.

Chiun observa Smith en plissant ses yeux noisette :

— Ce qui doit être fait doit être fait, entonna-t-il.

— Cette opération ne présente vraiment aucun risque ?

Le Maître de Sinanju haussa ses frêles épaules.

— Remo est imprévisible. Nul ne sait comment il réagira.

— C'est donc la seule et unique solution ?

— Vous êtes l'empereur. Remo est votre outil. Votre privilège consiste à modeler votre outil à votre guise.

— Je suis ravi que vous le preniez ainsi, répondit Smith en s'appropriant à presser le bouton de l'interphone. Il est temps de prévenir le chirurgien.

La main de Chiun intercepta celle de Smith.

— Avant tout, dit-il, laissez-moi vous présenter plusieurs ébauches réalisées par mes soins, afin de mieux guider les mains expertes du praticien.

Chiun, d'un geste auguste et magistral, sortit de son kimono une liasse de parchemins qu'il soumit à Smith. Ce dernier les déplia sur son bureau et, après un rapide examen, releva la tête :

— Je doute que Remo soit satisfait de l'un ou l'autre de ces visages, décréta Smith d'un ton réprobateur.

— Remo est destiné à l'insatisfaction, répliqua Chiun. Peu importe le degré de son mécontentement.

— J'aurais préféré une physionomie plus caucasienne. Pour des raisons purement opératoires, bien entendu, se hâta de préciser Smith.

D'un geste vif, Chiun arracha les parchemins.

— Raciste ! cracha-t-il.

— Je tiens à ce que vous dirigiez l'opération, maître Chiun, précisa Harold Smith en ajustant le nœud de sa cravate. Pour vous assurer que tout se passe à merveille.

— Peut-être que le chirurgien du plastique captera toute la sagesse de mes choix.

— Permettez-moi d'en douter, hasarda Smith en se raclant la gorge.

— C'est une éventualité.

— Il procédera selon de strictes instructions afin de remodeler ses traits, non pas de les transformer totalement. Mais cette bosse sur le front de Remo m'inquiète.

Les yeux de Chiun se rapprochèrent.

— C'est l'œil de Shiva. Clos, à présent. Remo l'ignore.

— Remo a-t-il le moindre souvenir de son récent changement de personnalité ? interrogea Smith.

— Non. Son esprit est vide, comme d'habitude... mais cette fois la vacuité est totale. Il ne se souvient que de l'époque où il était l'esclave de la déesse Kali, mais préfère ne pas en parler.

Harold Smith considéra la silhouette menue du Maître de Sinanju et hésita à le sonder davantage. Il ne croyait pas plus en Shiva le Destructeur qu'au Géant Vert, mais quelque chose semblait en ébullition dans le psychisme de Remo. Quelque chose qui menaçait de s'échapper un beau jour et de prendre possession de son corps.

Une telle perspective constituait non seulement une menace pour CURE mais aussi pour le monde entier. Il deviendrait impossible de le contrôler s'il passait tout à coup sous l'emprise d'une force maléfique.

Smith devait en avoir le cœur net. Même si la vérité signifiait l'extinction de CURE et... de Remo. Et l'absorption d'une pilule de cyanure qui mettrait également un terme à sa propre vie.

— Pensez-vous qu'un tel événement puisse se reproduire ? s'enquit-il avec précaution auprès du Maître de Sinanju.

— Shiva le Grand Seigneur m'a parlé, commença Chiun.

Smith écarquilla ses yeux gris de stupéfaction :

— Il vous a *parlé* ?

— En disant que l'heure viendrait où il revendiquerait son trône en lieu et place de l'apparence charnelle de Remo.

— Euh... Dans combien de temps ?

— Shiva n'a pas jugé bon de me le préciser{5}.

La bouche compassée de Smith se fit plus mince que jamais. Le réflexe n'échappa pas aux yeux du Maître de Sinanju.

— Je sais ce à quoi vous songez, ô Empereur. Vous craignez que l'esprit qui habite le corps de Remo ne puisse un jour menacer votre domaine.

— En quelque sorte, reconnut Smith.

Le fait que Chiun le qualifiât d'empereur mettait Smith mal à l'aise, mais les Maîtres de Sinanju servaient en qualité d'assassins royaux depuis l'époque des Pharaons. Puisque Chiun servait l'Amérique au travers de Smith, ce dernier méritait donc le titre d'empereur.

— Et vous vous demandez si vous ne devriez pas mettre un terme à la vie de Remo, afin d'éviter une telle calamité, poursuivit Chiun.

— Il est de mon devoir de... commença Smith.

Chiun l'interrompit en dressant l'index de la sagesse :

— Alors sachez ceci. Shiva grandit à l'intérieur de Remo. Dans le passé, il s'est réveillé seulement lorsque l'existence de Remo se trouvait menacée. Si vous tentiez de faire le moindre mal à mon fils, Shiva réapparaîtrait pour protéger le sien. Mieux vaut vous retenir, sinon vous précipiteriez ce désastre, celui-là même que vous cherchez

à éviter.

— Je vois, déclara Smith lentement. Mais vous considérez Remo comme votre propre fils. Il est l'héritier de la Maison de Sinanju. Shiva ne menace-t-il pas la lignée ?

Chiun inclina la tête dans la pénombre du bureau.

— En effet, je me suis vu gratifié du meilleur élève qu'aucun Maître de Sinanju ait jamais instruit. Toutefois, dans l'accomplissement de mon œuvre, le sort aura voulu que je condamne au malheur tout ce qui est cher à mon cœur. Mais que puis-je faire ? Je suis un vieillard. Vous êtes mon empereur. Et Remo est Remo. Mais le Seigneur Shiva est plus puissant que nous tous réunis.

Harold Smith sentit alors un frisson surnaturel parcourir son épine dorsale.

CHAPITRE IX

Smith leva le nez de son écran, la surprise se lisant sur son visage. Par réflexe, il pressa un bouton dissimulé sous le bureau et le terminal disparut dans le plateau.

— Je ne vous ai pas entendu entrer, prononça-t-il, agité.

— Désolé, répondit Remo en regardant autour de lui.

Il sentait une autre présence. Il rouvrit la porte et jeta un œil dans le couloir. Désert.

— Chiun est ici ? questionna-t-il, suspicieux.

— Il se trouve dans le bâtiment, déclara Smith, évasif. Il a exprimé l'intention de diriger l'opération.

— OK, fit Remo en s'avançant. Mais auparavant, j'aimerais que l'on établisse quelques règles de base.

— Je vous écoute.

— Je veux bien passer sur le billard, mais seulement pour qu'on m'enlève cette grosseur au front.

— C'est le but même de la manœuvre.

— *Pas question* de me faire un lifting.

Smith resta muet.

— Vous êtes un homme de parole, Smitty. J'aimerais donc vous voir lever la main droite et jurer sur un listing informatique qu'on ne va pas me charcuter le visage.

Smith ravalait sa salive.

— Pourquoi cet air coupable ? dit subitement Remo.

— Non... euh, je me demandais si j'avais une Bible à portée de main.

Remo fronça les sourcils :

— Une Bible ?

— Vous souhaitez me voir prêter serment, c'est *bien cela* ? Alors, c'est plus correct avec une Bible.

— On peut toujours s'en passer...

— Sans elle, pas de serment valable.

— Trouvez-en une et qu'on en finisse, s'impatienta Remo.

— J'en ai peut-être une quelque part... commença Smith en ouvrant un tiroir.

Le ton étrange de la voix acide de Smith suffit à mettre la puce à l'oreille de Remo. Il se rapprocha du bureau.

— Qu'est-ce qui cloche, Smitty ? Vous êtes encore plus pincé que d'habitude.

Smith ouvrit la bouche pour protester. Et se figea.

Remo ne perçut aucun bruit. Tout juste une impression étrange. À peine un léger souffle de fraîcheur lorsqu'une main couleur ivoire aux longs ongles acérés le saisit au cou. Des doigts squelettiques pressèrent inexorablement.

La dernière pensée qui traversa son esprit impuissant fut : « Chapeau, Remo. Tu t'es fait avoir par un croulant ! »

Le Maître de Sinanju considéra son élève avec gravité :

— Il est prêt, psalmodia-t-il.

— Merci, Maître Chiun, répondit Smith en baissant les yeux. Cela m'aurait mis dans une situation délicate de devoir promettre à Remo qu'il échapperait au scalpel du chirurgien esthétique.

Chiun se baissa et prit dans ses bras le corps endormi de Remo, comme s'il s'agissait d'un gros bébé. Il se dirigea vers la porte ouverte.

— Venez. Ce sera déjà assez délicat lorsque Remo se réveillera avec un nouveau visage.

Le docteur Rance Axeworthy était las d'attendre. C'était l'homme au scalpel le plus en vue de Beverly Hills. Déjà qu'il avait dû traverser le pays en avion pour un simple lifting. D'ordinaire, ses patients se déplaçaient.

Et l'individu qui dirigeait l'institution – ce Smith à la voix acide – lui avait interdit de s'entretenir avec son patient avant l'opération. C'était du jamais-vu, contraire à l'éthique médicale. Mais au diable l'éthique, lorsqu'on était le chirurgien plasticien des stars !

Mais qu'on le fasse poireauter dans la salle d'opération, alors ça, c'était inconcevable ! Ça faisait belle lurette qu'il s'était lavé et qu'il avait enfilé sa blouse.

Même si on le rémunérait au triple de ses tarifs réputés exorbitants.

Lorsque les portes de la salle d'opération s'ouvrirent, le Dr Axeworthy leva le nez de son exemplaire de *Variety*. Sous ses sourcils noirs broussailleux, ses yeux de jais s'écaraillèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ! s'exclama-t-il.

Ils étaient trois. Un homme au visage gris en complet gris, une espèce de petit Asiatique en costume local et une silhouette allongée sur une civière, sans doute le patient.

— Êtes-vous stériles, au moins ? demanda-t-il, en colère, affirmant par la même occasion qu'il était maître des lieux.

— Taisez-vous, chirurgien du plastique ! couina le minuscule Asiatique. Vous êtes ici pour accomplir une tâche et non pour poser des questions d'ordre intime !

Le Dr Axeworthy papillonna des paupières. Il allait répliquer mais son attention fut détournée par l'intérêt professionnel pour son patient.

Le vieil Oriental releva ses longues manches bigarrées et souleva le

patient comme s'il avait la légèreté d'une plume, avant de le déposer avec un soin sur la table d'opération.

L'instinct professionnel du médecin prit le dessus.

— Hummm. De belles pommettes saillantes. Un nez robuste. J'aime bien le menton.

— Pouvez-vous améliorer les yeux ? s'enquit l'Asiatique d'un air las.

— Dans quelle mesure ? rétorqua Axeworthy, levant les paupières à tour de rôle, remarquant les iris brun sombre, presque noirs.

Le blanc des prunelles se révélait d'une clarté peu courante, presque dépourvu de veines.

— De cette façon, répondit l'Asiatique en écartant vivement la main du chirurgien, pour rapprocher de ses doigts les coins externes des yeux du patient.

— Vous voulez que j'en fasse un Chinois ? répliqua le praticien dans un haussement de sourcils.

— Plutôt lui faire un nez de cochon ! crachota l'Asiatique.

— Alors quoi ?

— Je suis coréen. Aussi cet homme doit-il être coréen.

Fronçant les sourcils, le Dr Axeworthy compara les yeux du patient à ceux du petit Oriental. Ils étaient noisette, couleur inhabituelle chez les Asiatiques.

— C'est possible, déclara-t-il après un long silence.

— Mais ce ne sera pas fait, intervint l'homme en gris.

Axeworthy reconnut instantanément la voix acide.

— Smith ?

Smith hocha la tête :

— Il faut opérer immédiatement, déclara-t-il d'une voix cassante. Je me fiche des détails. Mais je le souhaite méconnaissable. Et Caucasien. Est-ce bien clair ?

— Absolument, fit le médecin, remarquant pour la première fois l'étrange grosseur sur le front du patient. S'agit-il d'une tumeur ?

— Oui, répondit Smith.

— Non, répondit l'Asiatique.

Axeworthy considéra le duo d'un air intrigué.

— Il faut cependant l'enlever, ajouta Smith.

Axeworthy palpa la curieuse protubérance avec soin.

— Elle semble fibroïde. Probablement précancéreuse. Du moins, espérons-le. La cancérologie n'est pas mon domaine.

— Le patient a été rendu insensible par des moyens non chimiques, déclara Smith avec froideur. Il demeurera dans cet état pour la durée de l'opération. L'usage de tout anesthésique lui est strictement proscrit.

Le Dr Rance Axeworthy hocha la tête :

— Allergique. Je comprends.

— Si vous échouez, vous serez sévèrement puni, prévint le petit Asiatique.

Le médecin se raidit :

— Je n'aime pas du tout ce ton ! Pour qui me prenez-vous ? Un boucher ?

— Non, s'empressa d'assurer Smith. Vous êtes le meilleur chirurgien esthétique du pays, si ce n'est pas du monde. C'est la raison pour laquelle on vous a fait venir ici. Et pour laquelle on vous rétribue généreusement. Si vous avez besoin de moi, je me trouverai dans mon bureau.

Le médecin porta son regard sur le minuscule Oriental qui se tenait, résolu, de l'autre côté de la table d'opération.

— Et vous ?

— Je vais prêter mon assistance.

— Vous êtes de la profession ?

— Non. Mais je vous guiderai dans la justesse.

— Je n'opère qu'en présence de collègues de mon choix, décréta fermement Axeworthy.

Smith s'arrêta à la porte :

— Chiun a administré l'anesthésique. Il sera responsable de la continuité de l'état inconscient du patient.

— Acupuncture ? s'enquit le médecin, comprenant soudain.

— Peut-être, répondit l'Oriental en détournant les yeux.

Le Dr Axeworthy se mit à murmurer.

— Moi-même, j'y ai eu recours, vous savez. Mes patients raffolent de tout ce qui flirte avec l'exotisme.

— Je vous prie de me tenir informé, conclut Smith en refermant les portes derrière lui.

Après son départ, le médecin prit un marqueur chirurgical bleu et commença à tracer des traits sur le visage du patient : un X sur la grosseur frontale et d'autres lignes indiquant les incisions préliminaires.

— Nous débiterons par le nez, déclara le petit Oriental.

— Vous avez des préférences ?

Ses yeux noisette lorgnant les portes à battants par lesquelles Smith était sorti, le vieil Asiatique sortit un rouleau de parchemins de l'une de ses manches chamarrées.

— J'ai réalisé plusieurs esquisses, confia-t-il. Nous n'avons qu'à choisir la plus convenable.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'obéis au Dr Smith, car c'est lui qui règle mes honoraires.

Le vieil Oriental s'approcha davantage. Il tira sur la blouse blanche du médecin, d'un air de conspirateur.

— Votre prix sera le mien. Je double la somme que Smith vous a promise.

— Désolé.

— Ce que mon esprit sage a élaboré nécessite une certaine subtilité. Personne ne saura jamais...

CHAPITRE X

Une voiture attendait Carlo Imbroglia dit l'Enfoiré à la sortie de l'aéroport de Boston. C'était une Cadillac. Aussi noire que du caviar. Cadeau de don Fiavorante. Un flic tournait autour, l'air pas très content.

— C'est votre véhicule, monsieur ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce t'as, l'Irlandais ?

Le gars avait l'air irlandais. Carlo détestait les flics irlandais. C'étaient tous des malades du pouvoir.

— Et alors, j'suis plein aux as, c'est ça qui t'dérange ? En silence, le flic remplit soigneusement son P.V. et le glissa sous un essuie-glace. Il tourna les talons.

Carlo l'arracha du pare-brise et le jeta dans une poubelle en le balançant par-dessus l'épaule de l'agent.

— Les papillons, j'm'en tape, flicard de mes deux ! Chez moi à Brooklyn, j'en ai tapissé mes chiottes. T'imagines ?

Le flic continua son chemin.

— J'vais mettre de l'ordre dans cette enfoirée d'veille, décréta Carlo en s'installant à l'arrière de la Cadillac. Primo, ajouta-t-il à l'adresse du chauffeur, alors qu'ils avançaient, j'vais m'imposer dans l'bâtiment. Paraît qu'ici l'immobilier est en plein boom.

— C'est fini.

— Comment ça ?

— Il n'y a plus de construction.

— C'est plus la saison ou quoi ? Comme la chasse ? Ils construisent que quand il fait beau, ces enfoirés ?

Le chauffeur haussa ses épaules de catcheur :

— Ils se sont arrêtés de construire, c'est tout.

— Et cette calamité, ça date de quand ?

— Après l'échec du dernier gouverneur aux élections.

— Le Grec ? OK, alors on construit plus par ici. Bah, ça r'viendra, une fois l'choc passé. Et les ch'veaux ?

— Rien que des trotteurs. Et ils ont fermé Suffolk Downs, le champ d'courses 'y a deux ou trois ans.

— Pas d'canassons ! C'est quoi, c'pat'lin d'enfoirés ?

— Restent les lévriers. Là-bas, à Wonderland.

— Des klebs ? Quel enfoiré parierait sur des klebs ?

— Ben, tous ceux qui pariaient sur les ch'veaux.

— Pas moyen d'truquer une course de clébards. Y a pas d'jockeys.

Et le reste ? On m'a dit qu'c'était une ville sacrément sportive.

— Ben... les Red Sox sont derniers au classement, ça doit faire une bonne centaine d'années. Les Celtics n'arrêtent pas de perdre, les Patriots menacent de quitter l'État mais les Bruins se débrouillent pas trop mal.

— Jamais entendu parler d'ces Brounz. C'est quoi, des champions d'backgammon ?

— Une équipe de hockey.

— J'savais pas qu'on pariait sur les matchs de hockey. Et la corruption ? demanda un Carlo Imbroglio subitement au bord de la déprime. Ça, c'est pas mort, quand même...

— On peut acheter tout c'qui bouge, par ici. Des tas d'gars ont b'soin d'pèze.

— Super. On va s'lancer dans la corruption de haute volée.

— Bien sûr, avec le chômage galopant, ramasser l'pognon, ce s'ra une aut'paire de manches.

— Te fais pas d'bile, j'sais comment m'y prendre. Au fait, c'est comment ton nom, mon pote ?

— Bruno. Bruno Boyardi. Mais on m'appelle « le Chef ».

— Le Chef, hein ? T'es un enfoiré d'cuistot, alors ?

— C'est comme ça qu' j'ai gagné ma croûte, jusqu'à c'qu'on m'préviennne de vot'arrivée.

— Toi, t'es un marrant, gloussa Carlo. J'aime les types qu'ont l'sens de l'humour.

Derrière son volant, Bruno Boyardi dit le Chef resta de marbre. Il espérait gagner de l'argent dans la corruption. Il détestait la restauration. Ça lui graissait les cheveux.

Ils sortaient d'un long tunnel qui semblait parfumé au monoxyde de carbone. Carlo regarda autour de lui. Les vitrines lui parurent étonnamment dépouillées. Beaucoup étaient vides.

— Les restos, ça marche en ce moment ? se demanda-t-il à voix haute. On peut s'faire des p'tits à-côtés sympas ?

— Le peu qui reste est saigné à blanc.

Carlo se pencha vers le siège avant.

— Comment ça, « le peu qui reste » ? On est bien dans l'Massachusetts, l'enfoiré d'pays des miracles.

— Oh, non. Tout ça, c'est d'l'histoire ancienne, répondit le Chef Boyardi.

Carlo observa l'interminable succession de devantures vides. Ici et là, certaines portaient un panneau défraîchi « FERMÉ » ou « À LOUER ».

— Qu'est-c'qui s'est passé ? Un tremblement d'terre ?

— Personne ne sait vraiment, déclara Bruno le Chef. Depuis qu'le Grec a perdu les élections, toute la région part en couilles. Comme un

ballon trop gonflé qui explose.

Carlo agita la main comme s'il chassait les mouches :

— Ça va rev'nir. T'inquiète pas. J'suis le caïd de cette ville et moi j'peux t'dire que ça va rev'nir.

En voyant le North End pour la première fois, Carlo sourit jusqu'aux oreilles. Il retrouvait Little Italy en modèle réduit. Même les arômes épicés étaient identiques.

— Ah, ça fait du bien de s'retrouver chez soi, commenta-t-il, tout heureux.

L'Amicale de Salem Street lui plut encore davantage.

Une fois à l'intérieur, son cœur chavira. Ça ressemblait à s'y méprendre à l'Association pour le Développement du Quartier. À un détail près : il était chez lui. Et seul maître à bord.

L'arrière-salle était simplement meublée. Il y avait une table à jeu et une grande cuisinière noire à quatre brûleurs. Du genre qu'on trouve dans les restaurants.

Les yeux porcins de Carlo Imbroglio tombèrent en arrêt sur le terminal trônant au beau milieu de la table à jouer.

— Qu'est-ce ça fout là, c't'enfoiré d'engin ? lança-t-il.

— C'est un ordinateur, patron.

— J'sais bien qu'c'est un enfoiré d'ordinateur. J'demande c'que ça fout là, c'est tout.

— Offert par don Fiavorante. V'la l'bouquin pour s'en servir.

Don Carlo prit le manuel bleu qu'on lui tendait. Il loucha sur la couverture, où l'étrange mot « LANSCH » était imprimé en lettres argentées.

— C'est d'l'hébreu ou quoi ? marmonna-t-il.

— Je pense que c'est de l'ordinateur.

— D'l'ordinateur ? Qu'est-c'qu'il s' imagine, don Fiavorante ? Qu'on est chez ces enfoirés d'chez IDC ? Fous-moi c't'engin aux ordures.

— Impossible. C'sont les ordres de don Fiavorante.

Don Carlo flanqua le manuel sur la table.

— Bon, j'verrai ça plus tard. Grouille-toi et prépare-moi une bonne pizza bien fumante.

— Avec des calmars ?

Carlo faillit tomber en syncope :

— Des calmars ? Depuis quand on en met sur la pizza ? Enfin, ajouta-t-il en se calmant, si c'est la mode de Boston, mets-y l'paquet, mon gars. Et pis, j'voudrais aussi du vino. Et des cannellonis. Bien frais, surtout !

— Faites pas d'bile. J'vais au resto où j'bosse le soir.

— Une fois qu't'auras la bouffe, tu les mets au parfum. Plus d'travail au noir.

Lorsqu'on lui apporta sa pizza, don Carlo y jeta un coup d'œil et blêmit de rage.

— Qu'est-ce c'est qu'c't'enfoiré d'machin ? Où est passée la sauce tomate ? Et le fromage ? Z'ont pas d'vaches par ici ? Regarde-moi ça, c'est rien qu'de la croûte.

— C'est comme ça qu'on fait les pizzas par ici. Goûtez-y. Il s'peut qu'vous aimiez.

Carlo prit un morceau et le recracha aussitôt :

— On dirait du carton ! aboya-t-il dans une explosion de croûte racornie.

— Désolé. Un p'tit coup d'vino et ça va passer, suggéra Bruno le Chef en remplissant son verre.

Carlo le chassa d'un geste de la main.

— J'boirai plus tard. Pour l'moment, j'ai faim !

Il porta un cannelloni à sa bouche. Mordit à belles dents et s'empessa de recracher la farce verdâtre sur le linoléum.

— Z'y mettent quoi, ces enfoirés ? Du dentifrice ?

— On est à Boston, patron. C'est pas comme à New York. Ils font les choses autrement par ici.

— Ben, c'est pas une réussite, en tout cas ! Vire-moi cette salop'rie et apporte-moi d'la vraie bouffe.

— Quel genre.

Don Carlo agita le pouce en direction de la cuisinière.

— C'est toi l'enfoiré d'chef. Étonne-moi.

Et ce fut en dégustant une calzone toute boursouflée, regorgeant de tentacules gris rosâtre, récupérés sur l'autre pizza, que Don Carlo commença à apprécier Boston.

— Où sont mes flingueurs ? s'énerva-t-il en repoussant d'un doigt grasseyeux un bout caoutchouteux de calmar dans sa bouche.

— Morts ou en taule, 'cause des Ricos.

— Ces enfoirés d'Porto-Ricains sont partout. Et pis merde, c'est moi l'chef, maint'nant. Il m'faut des nouveaux gars. J'vais les former.

— J'en connais trois ou quatre. Vinnie l'Asticot. La Punaise. Le Morpion...

Le visage de Carlo afficha une expression dubitative :

— Avec des noms com'ça, assure-toi qu'ils aient eu tous leurs vaccins avant d'me les présenter. Pigé ?

Au même moment la sonnerie du téléphone retentit. Comme don Carlo achevait son repas, le Chef Boyardi alla répondre.

— Ce calmar a un p'tit goût faisandé, marmonna l'Enfoiré. Tes sûr qu'ils t'ont pas r'filé du poulpe ?

— J'leur ai d'mandé du calmar.

— Ben, ça r'semble à d'l'enfoiré d'poulpe.

— Allô ? répondit Bruno le Chef dans l'appareil. Oui, il est ici.

Patron, c'est pour vous, ajouta-t-il en couvrant de sa main le vieux combiné en bakélite. C'est don Fiavorante.

Carlo le lui arracha des mains :

— Allô ? fit-il, la bouche pleine de tentacules.

— Don Carlo ? Comment va mon vieil ami ? minauda la voix de Don Fiavorante, onctueuse comme de la crème à bronzer.

— C'est génial par ici, mentit Carlo. Vraiment super.

— Tu as vu l'ordinateur ?

— Ouais, ouais. Super. J'apprécie vraiment. J'ai toujours voulu en avoir un à moi.

— Bien, bien. T'en auras besoin pour garder une trace du règlement de ton loyer.

Carlo cessa de mastiquer.

— Mon loyer ?

— Chaque vendredi, tu me verses vingt mille dollars pour avoir le privilège de diriger Boston.

Don Carlo s'étrangla :

— J'aurais p'tête besoin de quelques semaines pour relancer la machine ici...

— Chaque vendredi. Le prochain, c'est dans deux jours.

— Mais j'ai pas tout c'fric. J viens d'débarquer !

— Si tu ne peux pas t'acquitter du premier loyer, dit don Fiavorante, je comprendrai.

— C'est sympa, parce que j'arrive à peine, vous savez.

— Si tu n'peux pas payer ta première semaine, alors tu devras me régler quarante mille le vendredi suivant.

— Quarante !

— Plus, bien sûr, ta seconde semaine de loyer : c'est à dire, vingt mille dollars.

— Mais ça fait soixante mille ! explosa Carlo Imbroglio.

Du revers de sa manche, il essuya les postillons sur le combiné.

— Et si tu n'peux pas payer le deuxième vendredi, là aussi, je comprendrai. Donc, le vendredi d'après, ça te fra quatre-vingt mille dollars. Plus, bien entendu, le loyer normal de la troisième semaine.

Don Carlo commença à voir les murs tourner autour de lui. Il n'avait jamais eu autant d'argent de toute sa vie.

— Et qu'est-ce qui m'arriv'ra si j'peux pas payer le troisième vendredi ? pleurnicha-t-il.

— D'ici là, je sais que tu ne trahiras pas la confiance que j'ai placée en toi, don Carlo, mon bon ami, à qui je dois ma situation prestigieuse actuelle.

Carlo avala un morceau de tentacule que sa langue avait déniché, coincé entre deux molaires branlantes.

— Je f'rai comme vous dites, don Fiavorante, s'étrangla-t-il.

— Je n'en doute pas, je n'en doute pas. Tu trouveras tout ce qu'il te faut pour commencer dans le manuel bleu appelé « LANSCH ». Et si t'as le moindre problème, tu appellés le numéro à l'intérieur de la couverture. Tu demandes Tony. C'est un d'mes amis. Il t'aidera.

— Vos amis sont mes amis. Vous le savez.

— T'es un brave garçon, don Carlo. Je sais que tu n'me lâcheras pas. Ton avenir est entre tes mains.

Et la ligne s'interrompt.

Carlo Imbroglio raccrocha. Il traîna les pieds jusqu'à son repas inachevé. Il balaya tout du revers de la main.

— Vous n'aimez pas ma calzone ? s'enquit Bruno le Chef.

— Elle a l'goût d'poulpe, rétorqua Carlo avec hargne, tirant l'ordinateur à l'endroit où se trouvait son assiette auparavant. D't'façon, j'ai pas l'temps d'bouffer. J viens d'arriver et j'suis d'jà d'vingt mille dollars.

Il loucha sur son reflet d'abruti que lui renvoyait l'écran du terminal.

— Porca Madona ! lâcha-t-il.

— Quoi ? Quoi ?

— J'vois pas l'bouton pour changer d'chaîne sur cet enfoiré d'engin.

CHAPITRE XI

Le Dr Rance Axeworthy considéra le solide visage au repos, sans parvenir à croire qu'il opérait sans assistance qualifiée. Mais ses honoraires compensaient largement cet inconvénient mineur.

— Tant que j'y suis, je vais procéder à l'ablation de cette tumeur, annonça-t-il.

Après s'être exécuté, ce qu'il vit manqua lui faire lâcher son scalpel.

— Seigneur Dieu !

Le vieil Oriental se pencha pour scruter l'anomalie.

— Ah, l'orbe de Shiva, prononça-t-il dans un souffle.

— Mon Dieu. Il ne peut pas s'agir d'une tumeur, si ?

— Cela n'en est pas une.

— Cela ressemble presque à... Un organe.

À l'aide d'une sonde émoussée, le Dr Axeworthy toucha la chose en question.

C'était mou, comme un œil humain. De couleur grise comme une bille en gélatine. Il n'y avait ni rétine ni iris. Pas de blanc du tout. Aucune veine apparente.

Le chirurgien retint son souffle en retirant avec peine cette chose noire de sa cavité rose. Il chercha les muscles grisâtres qui contrôlent l'œil et qu'il devait sectionner si son cauchemar le plus fou se révélait exact.

Mais il n'y en avait pas. Une fois la chose extraite, on apercevait l'ossature sans aspérités du front. Pas d'orbite non plus. Le Dr Axeworthy posa la chose, dégoulinante d'un sang rouge éclatant, sur un plateau en inox.

Avec précaution, il sutura l'entaille en X sur le front du patient, ses yeux évitant de regarder l'orbe extrait. Cette vision le répugnait et, à cause de sa crainte peu professionnelle, il ne remarqua pas que l'orbe commençait à prendre une teinte légèrement violacée.

L'aube se levait sur la presqu'île de Long Island, lorsque le Dr Axeworthy reposa son scalpel sanguinolent et entreprit de bander le nouveau visage du patient.

— C'est terminé ? s'enquit le vieil Oriental.

— J'ai fait du mieux que j'ai pu.

— Les yeux doivent être à l'avenant.

— Je ne garantis pas les yeux, s'irrita le chirurgien. Mais j'ai réduit le nez, c'est un fait. Son réveil risque d'être douloureux, ajouta-t-il en

reculant.

— Il transcendera la douleur, psalmodia le petit Asiatique. Car il est mon fils.

Les sourcils virils du Dr Axeworthy se haussèrent :

— Ce qui explique votre ardeur à vouloir faire ressortir les traits propres à votre famille.

— Sa laideur a été la source d'une profonde peine pour moi, déclara le vieil Oriental avec tristesse. Elle conduisit sa pauvre mère à une mort prématurée, précisa-t-il en essuyant une larme fugace.

— Je vois. Veuillez je vous prie avertir le Dr Smith – si c'est bien son nom – que l'opération est achevée.

Le vieil Oriental sortit à pas feutrés, avec l'agilité paisible d'un spectre.

Après son départ, le chirurgien rassembla ses instruments. Ses yeux se posèrent sur la chose noire. Il battit des paupières.

Était-ce son imagination ou l'orbe rougeoyait-il comme une ampoule ? Par curiosité, il tendit la main...

— Dois-je éliminer le médecin ? demanda Chiun.

— Non ! répondit Smith.

— Nous l'avons toujours fait dans le passé.

— Pas ici.

— Il s'interroge. Dois-je attendre l'occasion favorable pour l'expédier dans l'au-delà, dès lors que personne ne pourra plus nous tenir pour responsables ?

— Non !

— Nous l'avons fait dans le passé, insista Chiun en fronçant les sourcils, telle une momie mécontente.

— Je dois parler au Dr Axeworthy, reprit Smith.

— Je le soupçonne de ne pas avoir suivi vos sages instructions à la lettre, affirma le Maître de Sinanju.

Le chirurgien virevolta nerveusement lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle d'opération.

— Dr Smith. Regardez ceci. Mon Dieu !

— Que se passe-t-il ? fit le responsable de CURE en se ruant vers la table d'opération. Votre patient est-il blessé ?

Axeworthy pointa un index tremblant :

— Voici la cause de sa protubérance frontale.

Smith regarda dans la direction indiquée. Ses yeux gris s'écrouillèrent à la vue de l'orbe noir et visqueux, entouré d'un léger halo violacé, sur le plateau en inox.

— Qu'est-ce que ça peut bien... ? bredouilla-t-il.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, renchérit le chirurgien, tout excité. Smith, vous devez me permettre d'emporter cet organe ou nodule ou quel que soit le terme.

— Pourquoi le souhaitez-vous ?

Axeworthy ne pouvait détacher son regard de l'objet rougeoyant.

— C'est important pour l'histoire de la médecine. Il peut s'agir d'un organe atrophié quelconque. Regardez comme ça brille. Je l'ai retiré depuis près de trois heures.

— Je crains de ne pouvoir accéder à votre requête.

Le médecin se redressa, l'air obstiné.

— Et moi je crains de devoir insister.

— Vraiment ? fit Smith dont la voix dégringola de plusieurs tons.

— Toute cette opération s'est déroulée de façon peu orthodoxe. Je n'éprouve donc aucun scrupule à en référer aux autorités compétentes.

— De quoi nous soupçonnez-vous ? questionna Smith d'une voix glaciale.

— Disons que j'imagine que Folcroft constitue l'endroit idéal pour remodeler le visage de criminels notoires.

— Si vous aviez de tels soupçons, pourquoi avoir accepté ?

Le Dr Axeworthy hésita. Nul doute qu'il réfléchissait, songea Smith. Le chirurgien s'éclaircit la voix et reprit :

— J'ai joué le jeu jusqu'au bout. Oui, je me suis comporté en honnête citoyen, en rassemblant des preuves pour pouvoir témoigner devant un tribunal.

Smith et le Maître de Sinanju échangèrent un regard.

— Vous voulez le... euh... l'organe, c'est bien cela ? dit le directeur de CURE.

— Et mes honoraires, naturellement. Je suis prêt à échanger l'organe contre mon silence.

Smith fit un signe de tête à Chiun et lança :

— Tuez-le.

Le Maître de Sinanju s'avança, les mains jaillissant de ses manches, telles les serres d'un rapace. Le chirurgien faillit pouffer mais la détermination froide du regard de Smith et de la démarche de l'Oriental l'en dissuadèrent.

Il recula d'un bond, s'emparant de l'orbe noir. Il le manipula avec soin dans son poing à demi clos. S'il s'agissait d'un œil, il ne souhaitait pas l'endommager. Faute de preuves, le *New England Journal of Medicine* refuserait de publier sa découverte.

De sa main libre, il plaça la pointe d'un scalpel sur la gorge du patient inconnu, en déclarant :

— Encore un pas et je l'ouvre d'une oreille à l'autre !

Le vieil Oriental s'arrêta net.

— Prenez garde, articula-t-il d'un ton glacial. Vous ne savez pas qui vous menacez.

— Un loubard quelconque. Et alors ?

Le médecin venait à peine d'effleurer la gorge du patient qu'il

sentit la main qui tenait l'orbe se refroidir.

Il l'ouvrit malgré lui. Ses doigts se déployèrent, comme les pétales d'un tournesol. Sa main s'engourdisait, comme sous l'effet d'une anesthésie locale.

Axeworthy regarda, fasciné, l'orbe noir violacé. Et eut l'effroyable sensation que l'œil le regardait.

Le médecin porta l'orbe à son visage. À présent, il ne pouvait plus contrôler son bras. Son autre main rejoignit la première pour rapprocher l'orbe de ses yeux écarquillés.

C'est alors qu'il poussa un cri.

Chiun, Maître de Sinanju régnant, put lire la terreur sur les traits du chirurgien, baignant dans un halo violacé.

La voix sèche de Harold Smith parvint à ses oreilles :

— Chiun, que se passe-t-il ?

Avant que le Maître de Sinanju puisse répondre, les mains du chirurgien se mirent à rougeoier, comme éclairées de l'intérieur. À travers sa peau violine, l'ossature de ses doigts étincelait de blancheur.

— Aidez-mooooi...

La voix du médecin était faible, presque inaudible.

— Aidez-mooooi !

Ses mains se volatiliserent en une vapeur lavande, qui ondoya et s'insinua dans la bouche et les narines frémissantes du chirurgien, telle une vipère cherchant sa nourriture.

Chiun recula, entraînant son empereur.

— Que se passe-t-il ? répéta Smith, le visage de marbre.

— C'est l'orbe de Shiva, souffla Chiun. Il accomplit sa mission, le fondement même de son existence. La destruction.

La porte s'ouvrit. Chiun poussa Smith dans le couloir. Il se tourna et s'appuya de tout son poids sur les battants, une main sur chacun d'eux. Au bout de quelques secondes, le Maître de Sinanju porta son visage surpris à l'un des hublots. Ses yeux se rapprochèrent en découvrant la scène qui se déroulait dans la salle d'opération.

Immobile, tel un arbre lacéré de lumière, le Dr Rance Axeworthy regardait les moignons de ses poignets s'évaporer. Il hurlait. Du moins sa bouche s'ouvrait-elle et sa poitrine se gonflait-elle, mais aucun son ne sortait.

Ses avant-bras se dissipèrent en exhalaisons gazeuses en remontant jusqu'aux coudes. Puis vint le tour des biceps, jusqu'à ce que la dernière partie de ses bras se transforme en une brume violette tourbillonnant autour de lui.

La désintégration se prolongea jusqu'à la tête. Un nuage de fumée pourpre s'échappa en flottant de ses épaules. Le processus inexorable se poursuivit par la poitrine, dévora la taille, jusqu'à ce que les jambes dégringolent et se métamorphosent en brouillard violet tourbillonnant

en fines volutes sur le carrelage blanc.

Dans cette brume, l'orbe de Shiva se mit à rouler.

Smith, n'entendant rien, posa son nez patricien sur l'autre hublot.

— Où est passé le D^r Axeworthy ? coassa-t-il.

— Il est la brume que vous voyez, psalmodia Chiun, ses yeux plissés en deux fentes implacables.

— Impossible !

— Vous l'avez constaté de visu au début du processus, reprit le Maître de Sinanju. J'ai assisté à la fin. Et je dis que ce brouillard n'est autre que le médecin.

Le D^r Smith rentra dans la salle d'opération. Lentement, il s'approcha de la table où Remo gisait, inconscient.

Ses pieds provoquèrent quelques remous dans la brume, la dispersant en fins tourbillons qui se dissipèrent en silence. Aucun parfum, aucune odeur.

Au centre du sol carrelé, l'orbe noir diffusait une lueur violacée. Chiun s'approcha :

— Selon la légende, le troisième œil de Shiva détruisait tout ce qu'il voyait de son effroyable fureur.

— Sommes-nous hors de danger ? prononça Smith en déglutissant avec peine.

Les yeux de Chiun se plissèrent et trahirent l'inquiétude.

— Nous pouvons tout craindre de Shiva. Mais il n'a pas attaqué le médecin, tant que ce dernier n'a pas osé menacer Remo. Nous ne devons pas y toucher.

— Nous ne pouvons pas le laisser là. C'est trop dangereux.

— Je n'y toucherai pas. Pas plus que je ne vous laisserai le faire, décréta Chiun.

Lèvres pincées, les yeux caves, Smith était plus blême que jamais. Il observa l'orbe de Shiva qui, tout à coup, se mit à fondre comme un cube de glace. Bientôt une sorte de flaque d'un noir de charbon s'élargit sur le carrelage. Puis elle s'évapora sans laisser de trace.

Harold Smith se racla la gorge à grands bruits.

— Je ne puis expliquer ce à quoi je viens d'assister à l'instant, déclara-t-il doucement.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Chiun en allant auprès de son élève, afin d'examiner le bandage facial. Mais en ayant libéré Remo du troisième œil de Shiva, nous l'avons peut-être sauvé d'une incarnation prématurée.

Smith détourna son regard paniqué de l'endroit du carrelage où l'orbe s'était volatilisé.

— Pendant la convalescence de Remo, dit-il en s'efforçant de conserver une voix pondérée, je dois compter sur vous pour accomplir sa mission.

— Si elle peut s'accomplir avec le Sinanju, ô Empereur, je l'accomplirai, affirma Chiun en s'inclinant, solennel.

— Est-ce que vous me donnez votre parole ?

— Aucun sacrifice n'est trop grand pour combler vos désirs.

— Alors, voici ce que vous devez faire...

Heureusement que le sanatorium de Folcroft abritait parmi ses patients plusieurs aliénés, car le cri d'angoisse que poussa le Maître de Sinanju passa pour celui d'un pensionnaire se réveillant d'un cauchemar particulièrement horrible.

CHAPITRE XII

Antony Tollini ne pouvait pas se défilier davantage.

— Monsieur Tollini ? Le client de Boston veut un Jap. Dès aujourd'hui, déclara sa secrétaire dans l'interphone.

— Un quoi ?

— Il a même dit un « enfoiré de Jap », en fait, mais je pense qu'il veut parler d'un technicien japonais. Selon lui, ils sont excellents dans ce qu'il appelle l'informaterie.

— Avons-nous des postulants japonais dans nos fichiers ?

— Ils ne sont pas classés par race ou ethnie. Mais le client de Boston est très insistant.

— Quels sont les termes exacts qu'il a employés ? s'enquit Tony Tollini.

Il entendit la secrétaire déglutir.

— « Arrêtez de me prendre pour un con, sinon je vous pends par vos putains de couilles. » Fin de citation.

— Mon Dieu, gémit Tollini en se prenant la tête dans les mains. Triez tous les C.V. et sélectionnez les noms japonais, chinois ou vietnamiens. Je les veux dans une heure. Et envoyez-moi Miss Wilkerson.

— Bien, monsieur Tollini.

Dans son bureau au bout du couloir de l'aile sud du siège d'IDC, Tony Tollini se lamentait :

— Par-dessus le marché, il faut que j'aie la migraine !

On frappa à la porte. Tony releva son visage blafard.

— Qui est-ce ?

— Wendy.

— Seule ?

— Oui.

— C'est sûr ?

— Oui !

— Tu n'as pas un flingue pointé sur la tempe ?

— Assez ! Je crève de trouille !

— Alors, entre, fit Tony, résigné. De toute façon, je suis déjà mort.

La femme qui apparut affichait une petite trentaine et ses cheveux roux flamboyant étaient relevés en une coque à vous couper le souffle. Vêtue en gris Lady Brooks, avec une touche de noir et blanc, elle arborait des yeux verts et de majestueux sourcils en demi-cercle.

— Qu'est-ce qui cloche ? dit-elle en refermant la porte.

— Le dernier technicien SAV a dégoupillé, répondit Tollini d'un air misérable. Il a cassé le PC.

— Mon Dieu ! fit Wendy en s'affalant dans un fauteuil.

— Ils veulent un Jap. Aujourd'hui même.

— Pardon ?

— Un technicien japonais. Ils le veulent tout de suite.

— Ça ne peut plus durer, Tony. Si le conseil d'administration découvre le pot aux roses, tu sais ce qui te guette ?

La tête de Tollini se dressa comme celle d'une girafe stupéfaite :

— Moi ? Tu veux dire nous. C'était *ton* idée.

— Je plaisantais ! Combien de fois faudra-t-il te le répéter ? Je n'ai jamais voulu que tu prennes ça au sérieux.

— De toute manière, maintenant le vin est tiré... On doit agir vite. Il faut que je leur envoie un vrai technicien.

— Tu es cinglé ? S'il y en a encore un qui ne revient pas, on va se retrouver avec le FBI sur le dos. Toi, je ne sais pas, mais moi je commence à penser qu'il y a des destins pires que d'être exilée dans un bureau, au fin fond de l'aile sud.

— Cite m'en un.

— Être découverte morte dans le coffre d'une Buick, par exemple.

— Ça m'irait assez, déclara Tony Tollini en bataillant pour décapsuler un tube d'aspirine.

Après moult grognements, il finit par arracher le bouchon avec les dents et il avala quatre comprimés. À sec.

— Je descends au SAV. Tu ferais mieux de venir.

— Pourquoi moi ? Je ne suis que la responsable du suivi des investissements.

— J'ai besoin de soutien moral. Et on est tous les deux dans le caca, que ça te plaise ou pas.

Ils traversèrent le couloir et obliquèrent dans un endroit mieux éclairé du siège d'IDC.

— Qu'est-ce que j'aimerais avoir des ampoules de soixante-quinze watts dans mon secteur, commenta Wendy d'un air triste.

— J'ai appris qu'à Atlanta, ils doivent se débrouiller avec des quarante watts.

Wendy croisa les bras autour d'elle et frissonna :

— Ils doivent en baver là-bas.

— Pas plus qu'ici.

Ils franchirent la porte indiquant « SERVICE APRÈS-VENTE ». Au milieu d'une profusion de câbles électriques et de matériel informatique à divers stades de réparation, des employés arborant blouse blanche et couvre-chef médical se livraient à des tests de diagnostic.

— Votre attention, s'il vous plaît ! lança Tollini en levant la main.

J'ai une annonce importante à vous faire.

Les têtes se tournèrent, les masques chirurgicaux se retirèrent, laissant apparaître des visages perplexes.

— J'ai besoin d'un volontaire.

Les mains se figèrent, comme paralysées. On entendit un seul et unique halètement.

— Notre client de Boston a désespérément besoin de nous.

Un homme tomba à la renverse. Une femme aux lunettes d'écaille se réfugia sous un établi et se mit à trembler.

— S'il vous plaît. C'est important. J'ai besoin d'aide.

— Alors, allez-y vous-même, répliqua une voix hargneuse.

— Qui a parlé ? fit Tollini, tournant la tête de tous côtés.

Personne ne se dénonça.

— On va tirer à la courte-paille, suggéra Tollini.

Personne n'en ayant sous la main, Tollini découpa un bout de fil électrique bleu en plusieurs morceaux identiques et un plus petit que les autres.

Il se tourna vers Wendy Wilkerson et déclara :

— Wendy, à toi l'honneur.

D'une main nerveuse, la jeune femme rassembla les morceaux de fil électrique bleu fluo et les arrangea de telle sorte qu'ils dépassent tous de son poing de la même longueur. Les larmes aux yeux, elle le tendit en tremblant.

— Allons, allons, pressa Tony Tollini. Les hommes d'IDC ne reculent pas devant un défi. Rappelez-vous que ceux qui tirent les premiers ont plus de chance d'y échapper.

Quelqu'un avança une main fébrile et tira un bout de fil. Personne n'était sûr qu'il soit assez long, aussi tout le monde retint son souffle.

— Allons, du nerf ! répéta Tollini. Les trouillards auront moins de veine.

Une autre main se tendit. Un autre morceau de fil électrique apparut. On compara les deux bouts, côte à côte. Ils étaient d'égale longueur.

Les deux techniciens qui les avaient tirés poussèrent des cris de joie. Ceux qui n'étaient pas encore passés semblaient mal en point. L'un d'eux sentit la nausée le gagner. Un autre vomit.

Un troisième l'interrogea, le visage pincé :

— Et vous, vous participez au tirage ?

— Ça suffit, déclara Tony en désignant celui qui venait de parler. C'est votre tour, maintenant.

Avant que l'autre puisse faire un geste, la porte s'ouvrit à la volée et une voix fluette lança à la cantonade :

— Je cherche un dénommé Antony Tollini !

Tous les yeux se braquèrent sur l'apparition. C'était un vieil

homme, aux yeux froids comme des agates. Il s'agissait d'un Asiatique en costume indigène. Tollini s'avança :

— C'est moi-même.

Le minuscule Oriental s'inclina en disant :

— Et moi, je suis Chiun.

— Chiun ?

Il dressa un index impérieux :

— Chiun le Grand.

— Le Grand quoi ?

— Le Grand génie des ordinateurs, bien entendu.

La mâchoire de Tollini s'affaissa :

— Vous ?

— Je suis ravi que vous ayez eu vent de ma renommée.

— Pardonnez-moi, répliqua froidement Tollini, mais je connais bien les spécialistes mondiaux en la matière et je n'ai jamais entendu parler de vous.

— C'est parce que tel n'était pas mon souhait, articula Chiun, impérial. Mais les temps ont changé. Je cherche à présent un emploi au sein de votre tribu.

— Seriez-vous par hasard... japonais ?

Tel un pruneau, le visage de Chiun se plissa de dédain.

— D'aucuns le prétendent, répondit-il à contrecœur.

— Comment cela ?

— C'est une rumeur qui circule, prononça Chiun en serrant les dents.

— L'êtes-vous ou ne l'êtes-vous pas ? insista Tollini.

La réponse fusa en un seul mot, glacial et sifflant comme la malédiction d'un cobra.

— Oui.

— Vous êtes engagé, déclara Tollini d'une voix radieuse.

Le vieil Oriental s'inclina avec élégance.

— Bien sûr, dit-il. Je suis Chiun. Dont certains pensent que je suis japonais, ajouta-t-il amèrement.

— Pouvez-vous partir en mission dès maintenant ?

— Dès lors que seront prises les dispositions concernant mon salaire, se hâta de répondre Chiun.

— Nous vous offrons trois mille dollars par mois plus trois cents par jour pour vos frais, répliqua aussitôt Tony.

— J'aurai besoin de la moitié de ces parcimonieux honoraires d'avance, répliqua Chiun d'un ton glacial.

— IDC ne verse pas d'avances. Vous recevrez votre premier chèque sous quinzaine.

— La moitié maintenant sinon je cherche un emploi ailleurs, s'obstina Chiun.

— Cotisons-nous ! s'écria un technicien.

— Oui, oui, cotisons-nous ! renchérit un autre.

Les portefeuilles s'ouvrirent, les pièces sortirent des poches. Tels de fervents fidèles en présence de leur implacable idole, les employés d'IDC déposèrent leur argent aux pieds du Grand Chiun, le génie japonais.

Le Maître de Sinanju lorgna d'un œil froid les offrandes.

— Ceci ne suffira pas, proclama-t-il. Il manque douze dollars pour satisfaire mes modestes exigences.

Tony donna un coup de coude dans les côtes de Wendy.

— Sors un peu de liquide, lui glissa-t-il à l'oreille. Grouille-toi. Et trouve une bagnole. Je pense que c'est la fin de nos problèmes.

— Tu ne peux l'envoyer là-bas, répliqua-t-elle.

— Pourquoi pas ?

— Regarde-le. C'est un vieux monsieur, et il a l'air tellement gentil.

— Si c'est pas lui, c'est un de nos techniciens qui va au charbon. À moins que *toi* tu ne te portes volontaire ?

— Je reviens tout de suite, déclara Wendy Wilkerson en quittant précipitamment la pièce.

Ses talons martelèrent le sol, comme les clous qu'on enfonce dans un cercueil.

CHAPITRE XIII

À l'aéroport, Harold Smith traînait dans une salle d'attente, hissant le cou de temps à autre, comme s'il attendait l'arrivée d'un passager.

Le Maître de Sinanju s'arrêta devant un meuble-cendrier, y déposa le manuel bleu qui portait « LANSCH » en couverture et s'éloigna. Durant le trajet en voiture, Chiun n'avait pas daigné y jeter un œil. Selon lui, ce genre de livre était réservé aux Blancs, lesquels s'y entendaient en machines diverses... l'un des rares domaines où ils excellaient d'ailleurs.

Smith s'approcha rapidement du cendrier. Il se pencha pour lacer ses chaussures grises. En se relevant, il glissa le manuel bleu sous son bras, quitta le terminal et se précipita vers son break tout délabré, garé à l'extérieur.

— C'est vous le Jap, expert en ordinateurs ? s'enquit le serviteur romain qui attendait Chiun à l'aéroport de Boston.

— Je suis un Chiun. On ne m'appelle pas le Jap.

— Moi, c'est Bruno. Le patron vous attend et il est dans tous ses états.

— Je suis ravi de rencontrer ce patron dans ses états, répliqua le Maître de Sinanju. Est-il romain, comme vous ?

— Il est italien, comme moi. Et fier de l'être, aussi.

— La fierté est une vertu romaine. C'est bien d'être fier de votre héritage, renifla Chiun. Même si vous avez sombré dans la médiocrité.

— C'est une insulte ?

— Et l'ignorance, ajouta Chiun, dont les ancêtres servirent les empereurs romains, avant que les fils de Rome ne dégénèrent sous l'emprise de ce culte païen appelé Chrétienté.

Si seulement les lions avaient été plus nombreux...

Une fois entré dans la pièce, par la porte dérobée d'un effroyable bâtiment en briques, Chiun découvrit l'écran brisé d'un ordinateur qui le regardait, tel l'œil crevé d'un cyclope. Trois Romains basanés cernaient l'objet avec dévotion.

— C'est donc cette machine la cause de vos tracas ? s'enquit le Maître de Sinanju.

— C'est le Jap, annonça Bruno, hilare, aux gardes.

Sa voix distillant le dédain, Chiun déclara :

— Je vais entreprendre sa réparation. Mais, au préalable, je dois connaître les circonstances de son non-fonctionnement.

— C'est simple. C't'engin est cassé, dit Bruno dans un haussement

d'épaules.

— Expliquez.

— D'abord, l'patron avait des problèmes avec l'engin. Il ne f'sait pas c'qu'il l'lui d'mandait d'faire. Alors, il lui a foutu une torgnole.

— Ensuite ?

— Il a fait blop.

Chiun hocha la tête.

— Je vois. J'ai déjà eu affaire à des blops. Fléau courant chez les machines. Il est possible de la réparer.

— Et l'dernier gars d'IDC, comme il pouvait pas réparer l'disque, il a cassé l'engin. Il s'appelait Remo. Vous imaginez un gars qui s'appelle Remo faire un truc pareil ?

— Je ne puis imaginer quelqu'un du nom de Remo ne pas le faire, rétorqua Chiun en s'approchant de l'objet.

Ses yeux noisette se plissèrent devant l'étrange oracle que les Blancs qualifiaient d'ordinateur. L'empereur Smith lui avait enseigné certaines choses au sujet de ces machines. Ses yeux se dirigèrent sur le panneau noir derrière lequel était dissimulé le disque dur à l'importance capitale.

Il inséra deux longs ongles dans une fente et tira d'un coup sec. Le panneau noir céda, révélant le mécanisme.

— Regardez ! s'écria Chiun. Il n'est guère étonnant que cette machine ait refusé de se plier aux désirs de son maître.

Bruno s'accroupit pour mieux y voir.

— Ouais ? C'est quoi ?

Chiun plongea la main et retira un épais disque noir.

— Ceci, déclara-t-il. C'est le mauvais enregistrement pour ce type de machine.

— Ah ouais ? fit Bruno, ébahi.

— Ceci est prévu pour un ordinateur 78 tours. Vous avez un 33 tours un tiers.

D'une main triomphante, Chiun brandit le rutilant disque dur à la lumière.

— Ça marche comme ça ? demanda Bruno, plus hébété que jamais.

— C'est un secret professionnel, murmura Chiun d'un air de conspirateur. Je vous le révèle uniquement parce que Remo le Terrible s'est moqué de vous.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? questionna Bruno en se redressant.

— Je dois me procurer le bon enregistrement.

— Vous n'en avez pas un sur vous ?

— Hélas non. On m'a mal informé sur la véritable nature du problème. Je dois rentrer sur-le-champ chez Idiotie.

— IDC, vous voulez dire ?

— Je dis ce que je veux dire. Car je suis Chiun, le plus grand

réparateur du monde d'ordinateurs tels que celui-ci.

— J'frais mieux de d'mander au patron.

Chiun hocha la tête.

— Je dois traiter avec votre maître. C'est parfait.

Bruno alla frapper à une porte.

— Quoi ? fit une voix grinçante.

— Le Jap a trouvé c'qui déconnait dans la machine.

— Elle est réparée, c't'enfoirée d'boîte ?

— Non. Il doit en remporter une partie. Il dit qu'on a un 78 alors qu'on d'vrait avoir un 33 un tiers. C'est comme sur les tourne-disques.

La porte s'ouvrit.

— C'est vrai ? fit Carlo Imbroglio qui, pour la première fois entendait quelque chose de sensé sur les ordinateurs. C'est vous, le Jap ? ajouta-t-il en lorgnant Chiun.

— Je suis Chiun, répondit le Maître de Sinanju d'un ton glacial en brandissant le disque dur. Et voici la source de vos contrariétés.

Chiun observa de plus près celui qu'on appelait le patron.

— Vous êtes prêteur sur gages ? questionna-t-il.

— Ça veut dire quoi pour vous ?

— Vous me rappelez un prêteur sur gages. Tels que ceux qui vivaient sous l'empire romain.

— Vous avez b'soin d'un prêt ? J'peux vous dépanner de quelques dollars. À vingt pour cent.

— J'ai surtout besoin d'un moyen de locomotion pour rentrer. Afin de remplacer cet enregistrement défectueux.

— C'est pas le disque en dur, au moins ?

— Non.

— Faut pas qu'il sorte d'ici, vous comprenez ?

— Vous êtes très sage, commenta Chiun, tout sucre tout miel.

— Juste pour êt'sûr, 'pouvez m'montrer le disque en dur ?

— Pourquoi ?

— J viens d'Brooklyn, OK ? J'y connais rien aux ordinateurs. Vous m'montrez et j'vous laisse partir.

— Très bien, dit le Maître de Sinanju.

Il regarda dans la petite ouverture, en disant :

— Il s'agit de cet objet argenté, là-bas.

Don Carlo Imbroglio battit des paupières en lorgnant le trou, comme un gorille regardant dans un tronc d'arbre.

— Ce p'tit bidule en argent ? s'étonna-t-il de sa voix grinçante.

— Exactement.

Les yeux porcins de Don Carlo louchèrent. Sa face de brute mal dégrossie se referma comme un poing.

— Alors c'est à ça qu'ça r'semble. Tout ce cinoche pour un truc de rien du tout. On dirait une mini-machine à laver.

Carlo se redressa et ajouta :

— C'est du bon boulot. 'L'était temps, r'marquez. Bruno, emmène ce p'tit génie jap à l'aéroport. Donne-lui tout c'qui d'mande et reste là-bas jusqu'à son r'tour.

— Pigé, patron.

— Quand tout s'ra terminé, ajouta Carlo à l'adresse de Chiun, j'aimerais vous causer. Vous pourriez p't'être vous faire des p'tits à-côtés. 'Voyez c'que j'veux dire ?

— À côté de qui ? demanda Chiun avec curiosité.

— De *moi*.

CHAPITRE XIV

Sur l'écran du terminal de CURE, le message s'inscrit :

LOCAL AREA NETWORK

SICILIAN CRIME

INFORMATION INTERCHANGE{6}

— Seigneur Dieu ! lâcha Harold W. Smith.

— Que se passe-t-il, ô Empereur ? demanda Chiun, rayonnant dans son kimono bleu et argent.

Smith ne répondit pas, tant il était absorbé par les fichiers défilant sous ses yeux. Toutes sortes de rackets rendus encore plus efficaces, grâce aux logiciels d'IDC. Il quitta le système et s'adossa à son fauteuil en soupirant :

— Nous sommes en présence d'un programme spécialement élaboré pour servir les intérêts de la Mafia.

— Ah oui, la Main Noire, déclara Chiun. Je les connais. Des bandits et des voleurs dénués de tout sens de l'honneur.

— Cela fait longtemps qu'on ne les appelle plus ainsi.

— Mais leur façon d'agir est identique, insista Chiun, en se demandant si la remarque ne visait pas son grand âge.

— Il faut savoir pourquoi et comment la Mafia bostonienne a été capable de forcer IDC à créer des logiciels correspondant à ses besoins. Remo mènera donc l'enquête du cœur même d'IDC.

— Remo ? couina Chiun. Que reprochez-vous à mes services pour me laisser choir comme un bol de riz fêlé ?

— Rien, assura aussitôt Smith. Remo me paraît plus...

— Désespérant, novice et inepte, crachota Chiun.

— ... caucasien, acheva Smith.

Chiun grimaça. Il fit les cent pas en agitant les bras :

— Je cours à ma perte ! s'écria-t-il. On me contraint à passer pour japonais. Ensuite on écarte le caractère intrinsèque de ma coréannité comme de la roupie de sansonnet. Jusqu'où ira l'ignominie ?

— Tôt ou tard, ces mafieux vont découvrir que vous leur avez dérobé leur disque dur, déclara Smith en se levant.

Chiun virevolta en disant :

— Je le rapporte sans éveiller le moindre soupçon. Ils ignorent qu'il a disparu. Contrairement à moi, ajouta-t-il, fier comme un paon, ils n'entendent rien aux ordinateurs.

— Non, ce disque contient toutes les données financières quotidiennes de la Mafia. Leurs prêts, leurs jeux, tout. Pour le

moment, tout est paralysé.

— Parfaite occasion pour leur porter un coup fatal.

— Pas encore. Une fois Remo guéri, il sera méconnaissable. Il retournera donc chez IDC pour découvrir la vérité.

— Et qu'en est-il de mes services ?

— Vos services, j'en suis sûr, se révéleront inestimables... dès lors que notre campagne prendra forme.

— Campagne ? Nous entrons en guerre ?

— Contre la Mafia, répondit Smith d'un air lugubre.

CHAPITRE XV

— Bonne nouvelle ! s'écria Tony Tollini en pénétrant dans le bureau de la responsable du suivi des investissements.

— Laquelle ?

— Je crois que notre petit bonhomme nous a tirés d'affaire ! J'ai demandé à ma secrétaire. Aucun appel de Boston !

— Super ! soupira Wendy Wilkerson en levant au ciel ses yeux émeraude.

— On va fêter ça ? Je connais un restau italien fabuleux.

— S'il te plaît ! Tout mais pas un repas italien.

— Chinois ?

— Laisse-moi le temps de passer mon manteau !

Une fois sur le parking d'IDC, ils se séparèrent et gagnèrent leurs voitures respectives. Tony Tollini sifflotait en ouvrant la portière de sa Miata, lorsqu'il sentit une pression soudaine au niveau de son coude droit.

— Tollini, dit une voix de baryton. Le patron veut t'avoir.

Tony se figea. Il regarda à droite. Une armoire à glace le dominait de toute sa hauteur, la mâchoire en avant. Il regarda à gauche. Le second gorille était plus petit mais infiniment plus large. Tollini n'avait jamais vu pareille carrure de sa vie.

Ils escortèrent Tony jusqu'à la malle ouverte d'une Chrysler Impérial noire. Tony saisit l'astuce. Il les aida même à refermer le coffre. Ce fut presque un soulagement. Personne n'allait le massacrer dans la malle. Du moins l'espérait-il.

En quittant le parking, au volant de sa Volvo, Wendy Wilkerson regarda de tous côtés en se disant qu'elle avait raté son collègue. Elle n'aperçut qu'une longue Chrysler Impérial noire qui se glissait dans la circulation.

Pensant que Tony avait pris de l'avance, elle roula vers le restaurant chinois où ils avaient convenu de se rendre.

Au bout de vingt minutes, comme il ne se montrait pas, Wendy se sentit mal à l'aise et rentra illico à son domicile, où elle se réchauffa des plats préparés chinois et resta éveillée toute la nuit à fixer son plafond, dans la pénombre.

— Oncle Fiavorante, bafouilla Tony en grimaçant un faible sourire. C'est si bon de vous revoir. Vraiment.

Le capo ignore les bras qui se tendaient vers lui.

— Assieds-toi.

Tony obéit. Ne sachant que faire de ses mains, il les joignit comme à l'église. Les saints sur les murs de l'alcôve rendaient sa posture assez appropriée.

Don Fiavorante se mit à parler, en chuchotant avec l'autorité d'un prêtre à la confession.

— J'ai reçu un appel de mon ami don Carlo. Tu te souviens de Don Carlo ?

— En fait, nous ne nous sommes jamais rencontrés, admit Tony tout penaud.

— Je lui ai parlé de toi. C'est celui de mes associés en affaires pour lequel tu as accompli une certaine chose.

— Ce n'était pas de ma faute ! Le disque a foiré. Il doit avoir...

Don Fiavorante leva une main impeccablement manucurée pour imposer le silence.

— Prends une tasse de thé. Au ginseng, déclara le capo, tandis qu'un serviteur silencieux s'affairait. L'estomac le digère mieux que l'expresso.

— Tu as envoyé des gens de chez toi chez mon ami Carlo. Aucun d'eux n'a pu réparer ta machine. Aucun.

— Je lui ai dit qu'il fallait faire contrôler le système par des spécialistes de la récupération de données. Mais il n'a rien voulu savoir.

— Carlo ne veut pas que d'autres gens sachent quoi que ce soit au sujet de ses affaires. C'est compréhensible.

Tony Tollini se détendit.

— Alors, je ne risque pas d'avoir des ennuis ?

— Nous verrons bien... Un technicien japonais est venu, il a enlevé une pièce défectueuse et il est reparti. Il a promis de revenir mais, depuis hier, plus de nouvelles.

— De quelle pièce s'agit-il ?

— Il a appelé ça un enregistrement. Mais d'après la description de Carlo, c'est le fameux disque dur qui est la cause de tous ses soucis. Don Carlo est bouleversé.

— Mais moi, je n'ai jamais revu ce Jap ! protesta Tony. Je croyais qu'il était encore sur place et faisait son boulot.

Don Fiavorante se pencha sur la table en noyer sombre, portant encore l'éraflure d'un vieil impact de balle.

— C'est ce que tu comptes dire à Don Carlo ?

Les larmes se mirent à dégouliner le long des joues blêmes de Tony Tollini.

— Non, non ! Laissez-moi encore un jour, s'il vous plaît !

Le mafioso s'adossa à son siège et plissa les lèvres :

— Ce Jap est un escroc et je pense que tu n'es pas complice avec lui. Alors, va travailler avec Carlo à Boston. Aide-le à se remettre sur

pied. Il a besoin d'aide.

Don Fiavorante se tapota la tempe et ajouta :

— Il n'est pas très futé, contrairement à nous.

— Mais j'ai déjà un travail. Chez IDC.

— Où l'on te traite comme un *buffone*. Maintenant, va à Boston. Et tâche de redonner le sourire à Carlo. S'il est heureux, alors je serai heureux. Si nous restons heureux tous les deux, alors ton bonheur à toi est assuré.

— Il ne me tuera pas, au moins ?

— Excellente question. Je la poserai à mon ami Carlo.

CHAPITRE XVI

— La tumeur a été retirée avec succès, déclara Smith.

— Alors pourquoi je ressemble à une momie ? fit Remo.

— Puisque on vous opérât, reprit le directeur de CURE, mal à l'aise, nous avons cru bon de procéder à certaines rectifications de vos traits.

— Je préfère parler d'amélioration, renifla Chiun.

Sous son masque de gaze, Remo écarquilla les yeux.

— Non, c'est pas vrai ! Dites-moi que c'est une blague !

— La procédure s'est déroulée en accord avec mes instructions très strictes, répondit Smith.

— Mais j'y ai assisté, ajouta Chiun.

— Smith, êtes-vous resté au bloc opératoire ? s'enquit Remo.

— En fait, non, reconnut le directeur de CURE. Je n'en voyais pas l'intérêt.

— Quelqu'un aurait-il jeté un œil sous mes bandages, histoire de voir à quoi je ressemble ! s'inquiéta Remo.

Smith répondit :

— Non. En fait, voilà deux semaines qu'on vous a opéré.

Remo soupira. Il avait la bouche pâteuse et une haleine de bœuf.

— Quand est-ce qu'on m'enlève tout ça ?

— Selon le médecin, le processus de cicatrisation devrait être engagé, dit Smith. On peut changer les bandages. Bien sûr, ne vous attendez pas à une mobilité faciale complète.

— OK. Finissons-en.

Smith ouvrit la porte et appela dans le couloir.

— Docteur Gerling ? Le patient est prêt.

Et Chiun de s'extasier :

— Tu vas aimer ton nouveau « moi », Remo !

— Si je ressemble à un réfugié de Hong Kong sorti tout droit d'un film saké de série Z...

— C'est mieux que de ressembler à King Kong, comme dans le passé, renifla le Maître de Sinanju.

C'est alors que le médecin arriva et lança d'une voix réconfortante :

— Comment va notre patient ?

— Assez énervé pour se ronger les ongles, répliqua Remo.

— Eh bien, ça ne devrait plus être très long, à présent.

Remo tendit l'oreille, tandis que le Dr Gerling poussait vers le lit une sorte de meuble sur roulettes – sans doute pour porter des

instruments.

— Je vous apporte un miroir ?

— Finissons-en, répondit Remo d'une voix nerveuse.

Le médecin entreprit de couper la gaze, s'arrêtant souvent pour dérouler les longues bandes. À mesure que les couches successives disparaissaient, Remo aperçut deux taches de lumière. Ses pupilles compensèrent l'afflux intense de luminosité.

On lui ôta encore de la gaze et il finit par entrevoir ses yeux dans le miroir. Le Dr Smith et Chiun ne se trouvaient pas dans son champ de vision, ils se tenaient quelque part derrière lui et ne voyaient donc pas son visage.

Un morceau de peau pâle apparut ici et là à travers les bandes, tandis que le Dr Gerling continuait à s'affairer.

Le nez surgit. Puis la courbe d'une joue. Et la pointe d'une mâchoire. Enfin, son visage se retrouva à nu et Remo contempla, abasourdi, le résultat dans le miroir.

Un épais silence envahit la pièce. Soudain, Remo rejeta la tête en arrière et se mit à hurler de rire.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Smith d'une voix rauque.

— Il a une violente crise de nerfs, répondit Gerling.

— Il faut que je voie cela, déclara Chiun.

Avant que quiconque puisse esquisser le moindre mouvement, Remo se retourna, bondissant hors du lit. Il écarta les bras de façon théâtrale et s'écria :

— Voici le nouveau Remo !

Harold Smith manqua de s'étrangler et devint aussi pâle que les murs. Sous le choc, la bouche mince de Chiun se figea en un cercle, ses yeux se plissèrent telles des amandes et devinrent impénétrables.

Et, bien qu'il souffrît le martyr, Remo sourit jusqu'aux oreilles, se régaland de leurs expressions horrifiées.

CHAPITRE XVII

— Toi et moi, déclara don Carlo. On va faire du business.

— Comment ? pleurnicha Tony Tollini.

— T'es pas du genre demeuré. Tu t'y connais en ordinateurs. Ton oncle dit qu'tu peux m'fournir c'qui s'fait d'mieux, sans qu'ça m'coûte un kopeck.

— Aïe ! fit Tony en imaginant le tableau.

Et le mafieux expliqua en détail ce dont il avait besoin.

Deux jours plus tard, l'Amicale de Salem Street était bourrée de matériel informatique. Carlo se tenait devant le gros fax noir posé sur la cuisinière éteinte, faute de place.

— Ça r'semble à un gros téléphone, prononça-t-il, dubitatif.

— Je vais vous montrer comment ça fonctionne, s'enthousiasma Tony. Il y a un restaurant dans le coin qui accepte les commandes par fax. Voici le menu.

Fronçant les sourcils, don Carlo regarda la feuille.

— J'vais prendre la soupe aux praires.

— Parfait, fit Tollini, qui imprima la commande sur un traitement de textes et la glissa dans le télécopieur.

Don Carlo observa la feuille qui rentra dans une fente, avant de ressortir de l'autre, tandis que l'appareil émettait des bips sonores. Il l'arracha et y jeta un coup d'œil.

— Elle a pas bougé, c't'enfoirée, fit-il en se tournant vers Tollini. Ce truc est cassé ou quoi ?

— Attendez un peu.

Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte. Paulo Scanga dit Œil-de-Lynx et Vinnie l'Asticot dégainèrent leurs automatiques, tandis que Bruno le Chef allait ouvrir.

— Tout va bien, lança-t-il. Je l'ai !

Il revint avec un sac en papier et le tendit à don Carlo.

— C'est quoi ?

— Vot'commande, patron, répondit Bruno, tout confiant.

L'autre ouvrit l'emballage et en extirpa un récipient en plastique. Il souleva le couvercle, renifla en bon connaisseur et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Cette bouffe est toute blanche ! rugit-il.

Bruno regarda à son tour.

— C'est de la soupe aux praires, non ?

— On dirait du dégueulis d'mouflet. Et la tomate ?

— Par ici, on n'en met pas.

— Alors qu'est-ce qu'ils y foutent, ces enfoirés ? De la crème ? renvoie-moi c'truc. J'veux de la sauce tomate avec !

Pour mieux exprimer sa colère, Carlo saisit un téléphone portable et le lança contre un écran d'ordinateur voisin. Le verre se brisa, semblant avaler les colonnes de chiffres couleur ambre.

Au même moment le téléphone sonna, tandis que Bruno rapportait la commande au restaurant. L'Asticot prit l'appel :

— C'est don Fiavorante, don Carlo. Il veut son argent.

— Dis-lui que j'l'ai.

— Il le veut maintenant.

Don Carlo fronça les sourcils. Ses yeux s'illuminèrent :

— D'mande-lui s'il a un putain d'fax ?

— Il dit qu'il en a un.

— Qu'il raccroche. J'lui file le pèze en un rien d'temps. À toi d'jouer, p'tit génie ! ajouta-t-il en se tournant vers Tony Tollini. Remplis-moi ce chèque de quarante mille.

Tony s'installa à la table en Formica et sortit son chéquier.

— Tu l'fais à l'ordre de don Fiavorante Pubescio, le roi d'l'arnaque. T'écris juste son nom, bien sûr.

Docile, Tony s'exécuta. Lorsqu'il eut fini, don Carlo regarda le chèque et le lui rendit, toutes dents dehors.

— Maint'nant, faxe-le à don Fiavorante.

Tony ravala sa salive :

— Mais... j'peux pas...

— Discute pas. Faxe-moi c't'enfoiré d'chèque.

L'air contrit, Tony Tollini traîna les pieds jusqu'au télécopieur, inséra le morceau de papier dans la fente et composa le numéro que lui dictait Œil-de-Lynx. Le chèque entra d'un côté et sortit de l'autre. Don Carlo le récupéra.

— Tu sais, déclara-t-il en l'empochant, c't'enfoirée d'technique moderne, moi, ça m'botte !

Il était tellement content de lui que lorsque Bruno revint en disant : « Ils disent qu'ils savent pas l'faire avec la tomate », il déclara :

— Qu'ils aillent se faire foutre ! On bouffera dehors.

— Je ferais peut-être mieux de rester, suggéra Tony.

Carlo le considéra d'un air suspicieux :

— Pourquoi ?

— Quelqu'un doit répondre au téléphone, répondit Tony, sachant que don Fiavorante allait rappeler au sujet de son chèque non encaissable.

— Bien vu. Tu restes et j'te ramène un doggy bag si tu fais pas sur le tapis pendant not'absence, dit Carlo en riant.

Lorsque don Fiavorante rappela, quelques minutes plus tard, Tony

Tollini se confondit en excuses.

— Navré, oncle Fiavorante, mais don Carlo ne maîtrise pas encore bien les nouvelles installations du bureau. Je vous apporte le chèque ce soir en voiture, OK ?

— Tes un brave garçon, Tony. J'ai confiance en toi. Pourquoi ne pas l'envoyer par un coursier de Fédéral Express ? ajouta don Fiavorante, plus onctueux que jamais. Si j'ai pas l'argent d'ici demain matin à 10 h 30, ça pourrait se gêter, *capisce* !

— *Capisco*, répondit Tony Tollini, qui appela Fédéral Express dès qu'il eut fini la conversation avec son oncle.

Durant les semaines qui suivirent, Tollini faillit presque oublier qu'il œuvrait pour le compte de la Mafia. Les affaires tournaient bien. Carlo Imbroglgio était ravi.

Les fiches des emprunteurs transitaient par fax. Tony entrant les données sur PC et la moindre trace écrite était détruite, dès lors qu'elle était consignée dans le programme LANSCH. Il y eut quelques incidents, comme le jour où une liste de cotation s'immola dans le télécopieur.

— Qu'est-ce qu'il a c't'enfoiré d'fax ? s'enquit Carlo. Il essaye de m'saboter l'boulot ?

— C'est le papier, se plaignit Tony. Je vous ai dit de ne plus utiliser du photosensible. C'est démodé.

— Et si les fédéraux rappliquent ?

— Il suffit d'effacer les données sur le disque dur en tapant « étoile-astérisque-étoile ».

— Étoile-astérisque-étoile, marmonna don Carlo en se promettant de vérifier l'orthographe d'astérisque. Pigé. Et on peut les récupérer après ?

— Peut-être, mais c'est peu probable.

Carlo haussa les épaules.

— Et puis merde ! C'est toujours mieux que vingt-cinq ou trente ans à l'ombre.

— En attendant, il faudrait songer à votre expansion, suggéra Tony.

— Qu'est-ce tu veux dire par là ?

— Il vous faut un siège social plus grand. Et vous constituer en société.

— Passer dans la légalité, c'est ça ?

— Non. Créer une société écran autour de vous.

Don Carlo fit signe à ses gardes du corps omniprésents, Œil-de-Lynx et Vinnie l'Asticot.

— Ces deux-là me servent d'écran. Pas vrai, les gars ?

— Com' vous l'dites, patron.

— Tu sais, reprit Carlo lentement, j'ai entendu dire qu'on peut

s'faire du fric facile avec l'héroïne dans les parages. On devrait p't'être tenter l'coup.

— Je croyais que la Mafia ne...

— Hé ! N'emploie pas c'mot ici, rétorqua Carlo. Pigé ? On dit juste « nos affaires ».

— Entendu, répondit Tony. Je pensais que la... enfin, vous voyez... ne s'occupait pas de trafic de drogue ?

— Quel est l'enfoiré qui t'a dit ça ?

— Mon oncle Fiavorante.

— Il t'a raconté des bobards. Partout où y'a du pèze à faire, on y est. Le tout, c'est de savoir comment faire transiter la came.

Tony Tollini réfléchit sérieusement au problème.

— Par Fedex⁽⁷⁾, je suppose.

— Fedex ? C'est comme le fax ?

— Pas exactement. C'est plus lent, ça prend un jour ou deux.

Don Carlo hocha la tête avec sagesse.

— Envoyer du pap'lard par téléphone, c't'une chose. Mais d'la came, c'est une aut'paire de manches. On peut commencer par la coke, remarque.

— Pourquoi ? demanda Tony.

— T'es retardé ou quoi ? C'est comme du sel, c'est plus facile à passer par les p'tits trous.

— Le Fedex ne fonctionne pas comme ça, répliqua Tony d'une voix blanche.

Don Carlo examina le combiné téléphonique.

— J'crois qu'on d'vrait d'abord tenter l'coup avec du sel. Juste au cas où on f'rait un faux numéro. Ça pourrait être gênant, sans parler du prix. La coke, c'est pas donné.

Personne ne le contredit. Tony se mordit la langue. Le lendemain, Vinnie l'Asticot se présenta avec une valise bourrée de sachets de cocaïne de trente grammes chacun.

— Et ça vient d'où ? s'enquit Tony, l'œil avide.

— Oh, j'l'ai eue par un type, répondit l'Asticot d'un ton détaché.

— Comme ça ?

— Ben, j'ai dû l'descendre avant, bien sûr.

Don Carlo prit la parole :

— On f'rait mieux d'la goûter. À toi l'honneur, Tony !

— Avec plaisir, fit le neveu de don Fiavorante.

Il ouvrit un sachet, versa un peu de poudre blanche sur la table puis dévissa la recharge de son stylo bille, afin d'utiliser le réservoir.

— Waow ! Super ! lança-t-il après avoir sniffé sa ligne, les yeux étincelants.

— C'est d'la bonne ? demanda don Carlo d'un ton brusque.

— La meilleure, s'extasia Tony dans un large sourire.

— Parfait. Maint'nant, tu m'dois trois cents tickets.

L'expression béate de Tony se transforma illico en une mine déconfitte :

— Trois cents !

— Prix pratiqué dans la rue. Tu crois p't'être que t'allais sniffer à l'œil ? Au fait, ton stylo, c'est d'l'argent ?

— Mouais, marmonna Tony.

Et don Carlo de claquer dans ses doigts :

— Fais voir un peu à quoi il r'semble. Mon prix vient juste d'augmenter. C'est trois cents plus le stylo ! J'adore traiter avec toi, mon pote ! Demande le numéro de téléphone à Œil-de-Lynx et fedexe trente grammes.

— Il me faudrait une adresse aussi.

— Ça tombe sous l'sens.

Tony décrocha le combiné du fax, sous l'œil attentif de Carlo. À la grande surprise de ce dernier, Tony se borna à composer un numéro et à parler, puis il raccrocha.

— C'est fait, déclara-t-il à don Carlo.

— Comment ça ? La coke n'a pas bougé de place.

— Les gens de chez Fedex passent la prendre.

— Ah, je vois. C'est combien ?

— En général, vingt dollars la livraison.

— Parfait, c'est toi qui régales !

— Pourquoi ?

— Fallait m'le dire avant, rétorqua don Carlo. Que ça t'serve de l'çon. Et c'est pas cher payé !

Moins d'une demi-heure plus tard, on frappa à la porte.

— J'y vais, proposa Bruno le Chef.

— Minute ! fit don Carlo, subitement inquiet. Je sens le coup fourré. Jette un œil par c't'enfoirée d'fenêtre.

Bruno stoppa net et s'accroupit. Il souleva la tenture de chintz vert qui obstruait la partie basse de la vitrine.

— J'vois une camionnette, dit-il en scrutant la rue.

— OK. Qu'est-ce qu'il y a d'marqué d'sus ?

— Attendez que j'lise... F.E.D.E... FEDERAL !

— Pas étonnant, c'est juste... articula Tony.

— Les fédéraux ! souffla Carlo Imbroglio. L'Asticot ! File-moi ton flingue.

Un P. 38 atterrit dans la grosse paluche de Carlo.

— Couvrez-moi, les gars. J'vais montrer à ces fédéraux, c'qui leur en coûte de v'nir s'frotter au caïd de Boston.

— Non, attendez ! intervint Tony en agitant les bras.

— Qu'il ferme sa gueule ! aboya Carlo.

Une main s'abattit sur la bouche de Tony qui s'écroula dans un

coin. Carlo s'avança vers la porte, y plaqua son arme et tira deux coups. La fumée envahit l'atmosphère aux relents d'ail. Triomphant, il ouvrit la porte à toute volée.

— Visez-moi ça, les gars ! Il porte un uniforme ! lança-t-il en scrutant la rue de chaque côté. J'en vois pas d'autre. Il a dû v'nir seul. Ouvrez l'œil quand même.

Ses gardes du corps dans son sillage, Carlo s'avança vers la camionnette portant l'inscription « FEDERAL EXPRESS ».

— Manquent pas d'culot ! grommela-t-il. C'est écrit en toutes lettres ! Font même de la pub, ces enfoirés !

— Jamais rien vu d'aussi con d'ma vie, gloussa Œil-de-Lynx.

— Et alors ? C'est les années quatre-vingt-dix. On s'sert d'l'informatrie et les fédéraux font d'la pub. Les règ' du jeu ont changé.

Et tous éclatèrent de rire, à l'exception du coursier de Fédéral Express qui gémit en roulant sur le trottoir, cramponné à son estomac d'où le sang s'écoulait.

— Emportez-moi c'connard à l'intérieur. Faut pas qu'on s'attarde.

Lorsque Tony revint à lui, après qu'on lui eut plongé la tête dans l'eau froide des toilettes, il bredouilla :

— Que s'est-il passé ?

— Ces enfoirés avaient marqué « FEDERAL » sur leur camionnette. On a j'té un œil et voilà c'qu'on a trouvé.

Le mafieux agita un petit appareil électronique noir et Tony reconnut aussitôt le terminal de Fédéral Express pour le suivi des colis.

— C'est l'micro qu'il essayait d'nous foutre, expliqua Carlo. Manquait pas d'air, le gus ! Et il est v'nu à la porte !

— Mais...

Don Carlo releva soudain la tête. Un sourire illumina sa gueule de brute.

— Hé ! J viens juste de m'rendre compte d'un truc !

— C'est quoi, patron ? s'enquit Bruno.

— J'me suis fait les dents. Sur un Fed, en plus !

— Félicitations, patron, fit Œil-de-Lynx.

— Vous vous en êtes tiré comme un chef, renchérit l'Asticot.

— On va fêter ça, les gars !

CHAPITRE XVIII

— Je n'y comprends rien, déclara le Dr Aldace Gerling en palpant le nouveau visage de Remo de ses doigts expérimentés. Peu de cicatrices, aucun signe évident d'une récente opération. Pourtant, ajouta-t-il en se tournant vers Smith, ce patient aurait subi une chirurgie plastique intensive, il y a à peine deux semaines ?

Harold Smith réfléchit à toute vitesse.

— C'est que j'ai cru comprendre. À l'évidence, il y a eu erreur.

— Une abomination, crachota Chiun avec dégoût.

— Je suis plutôt content, intervint Remo, désinvolte.

— Beurk ! grimaça le Maître de Sinanju.

Le Dr Smith se tourna vers son praticien en chef.

— Voudriez-vous nous laisser, Dr Gerling. Nous n'avons plus besoin de vos services, il me semble.

— Comme vous voulez, répondit le médecin en sortant.

Smith ferma la porte derrière lui et rejoignit Remo.

— Je ne sais quoi dire, déclara-t-il en resserrant son nœud de cravate qui menaçait sa pomme d'Adam osseuse.

Le Maître de Sinanju l'attira de côté :

— Empereur, comment est-ce possible ?

— Je ne vois qu'une explication, soupira Smith d'un air las. Comme vous le savez, Remo a subi plusieurs opérations dans le passé, chacune devait le rendre méconnaissable...

— J'entends tout ce que vous marmonnez, fit Remo.

Il observait son menton dans le miroir et n'était pas mécontent du tout.

— ... le Dr Axeworthy a restauré par mégarde les composantes du visage d'origine, poursuivit Smith.

— Il a fait du bon boulot, déclara Remo avec fierté. Je me retrouve enfin. Un peu plus mûr qu'avant, sans doute, mais ça me convient. Et si je réutilisais mon ancien nom ?

— Pas question ! trancha Smith. Vous savez qu'on ne plaisante pas avec ça.

Remo se tourna vers le responsable de CURE non sans s'amuser de sa consternation.

— Hé ! C'est vous qui l'avez voulu, pas moi. Ça fait vingt ans que je n'existe plus. Je n'ai pas de famille et mes amis de l'époque me croient mort sur la chaise électrique. Vous êtes toujours couvert et moi je garde mon vrai visage.

Smith fulminait mais ne souffla mot. Le Maître de Sinanju, les mains enfouies dans son kimono ivoire s'approcha de Remo. Sa tête de vieillard se pencha à droite, puis à gauche, en examinant son élève d'un air critique.

— Ah, prononça-t-il.

— Ah, quoi ? fit Remo, l'air soupçonneux.

— Le médecin n'a pas entièrement failli à sa tâche.

Remo battit des paupières :

— Que voulez-vous dire, Petit Père ?

— Rien, fit Chiun en se détournant brusquement de lui.

Remo regarda ses yeux dans le miroir. Ils étaient enfoncés dans son crâne, au-dessus des pommettes saillantes qui dominaient son visage depuis la puberté. Une figure familière. Robuste, avenante, agréable à regarder.

L'ennui, c'est que les yeux restaient dans l'ombre. Remo appuya son nez sur le miroir. Il leva ensuite le menton à la lumière. Impossible de les voir de face.

Ne semblaient-ils pas légèrement... obliques ?

— Smith, venez par ici une minute, appela-t-il.

Smith s'exécuta et Remo lui demanda, inquiet :

— Regardez bien mes yeux. Ils sont comment ?

— Bruns, répondit Smith qui manquait d'imagination.

— Oubliez la couleur. Je parlais de la forme.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils n'ont pas l'air... ?

La gorge de Remo se serra. Il lança un regard en direction de Chiun, lequel reniflait ostensiblement un vase de pivoinés sur une table de nuit.

Smith fronça les sourcils en examinant les yeux de près.

— Levez la tête... Baissez-la... Tournez-la...

— Allons, Smitty. Ne tergiversez pas.

— Navré, Remo, mais vos sourcils projettent une ombre. Il est difficile de distinguer clairement vos yeux.

— Qu'est-ce que ça vous coûte de dire que j'ai des yeux de Coréen ou pas ? hurla Remo.

— Vous ne le voyez pas vous-même ? rétorqua Smith.

— Non, répondit Remo en fronçant les sourcils. Et vous, Chiun ? Quelles consignes avez-vous données à ce chirurgien ?

— Aucune, se défendit le Maître de Sinanju d'un air détaché. Il t'a seulement rendu ton ancienne physionomie à l'œil rond et triste.

— À quoi vous jouez, tous les deux ?

Et Chiun fredonna un petit air joyeux. Comme quelqu'un qui a remporté une petite victoire au milieu d'une grosse défaite.

— Je veux retrouver mes yeux ronds ! Faites revenir ce chirurgien !

s'énerva Remo.

— Je crains qu'il ne soit mort, déclara Smith d'une voix sans timbre.

— De quoi ?

— Un œil rond l'aura fait trépasser, s'amusa Chiun. Hé ! Hé ! Un œil rond.

— Chut ! souffla soudain Smith.

— Vous êtes aussi dans le coup, Smitty ?

— Non !

— Alors de quoi parle-t-il ?

— Du calme ! Du calme ! Nous avons un problème à résoudre.

— Lequel ? s'enquit Remo.

— Avez-vous oublié IDC ? La société serait de mèche avec la Mafia. Après votre opération, Chiun a sauvé le disque dur.

— Pfft ! N'importe quelle personne aux yeux non ronds en aurait fait de même, persifla Chiun.

— Ha ! Ha ! Ha ! répliqua Remo, amer.

— Il semble qu'IDC ait créé un logiciel répondant aux besoins de la Mafia. Vous devrez donc infiltrer IDC pour en savoir plus. Ensuite, nous passerons à l'action.

— Comme j'ai une nouvelle tête, il me suffit de reposer ma candidature auprès de Tollini, qui n'y verra que du feu.

— Cela fait quinze jours qu'il ne s'est pas présenté à sa société, précisa Smith. Et une quantité importante de matériel de bureau et informatique a disparu.

— Eh bien, on sait où trouver tout ça.

— Plus maintenant. L'Amicale de Salem Street a déménagé. Nous n'avons aucune piste. Et les activités criminelles de Boston sont en recrudescence. Nous en apprendrons peut-être plus chez IDC.

— Je vais tenter le coup, déclara Remo en regardant de nouveau son visage. Ces yeux sont pas mal finalement, ajouta-t-il, dubitatif, comme pour essayer de se convaincre.

— Je suis d'accord, intervint Chiun en reniflant une pivoine comme s'il s'agissait de la plus jolie fleur de la création.

Ce qui força Remo à s'observer encore. Il passa les dix minutes suivantes à s'exercer pour que ces prunelles prennent une forme naturelle, ni trop rondes, ni trop bridées.

CHAPITRE XIX

Depuis la disparition d'Antony Tollini, Wendy Wilkerson se demandait si elle ne serait pas la suivante sur la liste. Elle vivait dans la crainte, ou, pour être plus précis, elle travaillait dans la peur.

Tout en déjeunant d'une pomme et d'un yaourt, dans la relative sécurité du bureau chichement éclairé, Wendy s'interrogeait. Pourquoi, après deux descentes de police stériles, l'absence des programmeurs et des techniciens du SAV ne soulevait-elle aucune question ?

Wendy frissonna dans son tailleur impeccablement coupé, en se demandant si Tony était vivant ou mort. Elle optait pour la deuxième possibilité. Sinon des hommes de main seraient déjà venus lui faire sa fête, Tony était un trouillard fini et il l'aurait livrée à la Mafia, ne serait-ce que pour sauver sa peau.

Alors qu'elle coupait un morceau de sa Granny Smith, on frappa timidement à la porte de son bureau.

— Oui ? fit Wendy.

— Miss Wilkerson, il y a là un monsieur qui souhaiterait vous parler, répondit la secrétaire personnelle de Tollini.

— À quel sujet ? demanda Wendy, son cœur cessant de battre.

— Au sujet de... de Mr Tollini.

La bouche de Wendy se dessécha tout à coup. L'esprit en ébullition, elle tenta d'avaler son morceau de pomme.

Ils venaient la chercher !

Le bout de Granny Smith dégringola dans son œsophage, sa gorge se serra et Wendy fut prise d'une incroyable quinte de toux. Dans le couloir, la secrétaire s'affola :

— Miss Wilkerson ! Tout va bien ?

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit une voix virile.

— Je crois qu'elle s'étouffe, répondit la secrétaire en essayant d'ouvrir, mais Wendy avait fermé à clé.

La porte vola en éclats, sous la pression d'un homme au visage cruel et aux yeux caves, arborant un costume en soie de grand prix.

La mine lugubre et sévère, il s'approcha de Wendy avec une telle férocité qu'elle tenta de se réfugier sous son bureau. D'une main, il la plaqua dans son fauteuil. Avec une force irrésistible, il la souleva pour l'allonger sur le sous-main bleu, renversant le pot de yaourt dans la foulée. Il la redressa en la tirant par sa tignasse roux doré, tandis que l'autre main s'avançait vers sa taille.

Wendy ferma les paupières, dans l'espoir que le morceau de pomme coincé l'achèverait avant que cet individu ne la viole. Après, il pourrait disposer d'elle comme bon lui semblerait, mais par pitié, pas avant.

Il y eut un bruit, comme une gentille claque. Mais cela comprima tellement l'abdomen de Wendy qu'elle vit trente-six chandelles. Et l'air s'échappa enfin de ses poumons.

Le morceau de pomme jaillit de sa bouche béante et retomba sur son front.

— OK, fit le mafioso. Redressez-vous, maintenant.

Wendy n'obtempéra pas. Le fait qu'elle puisse respirer de nouveau signifiait simplement qu'elle allait passer un mauvais quart d'heure entre les mains du truand.

— J'ai dit que vous pouviez vous relever.

— Un verre d'eau, peut-être ? hasarda la secrétaire.

— Allez lui en chercher, répliqua le mafieux, d'une voix plus douce, à présent.

Wendy ouvrit ses yeux verts. Celui qui la fixait avait le regard mort.

— Qu'allez-vous me faire ? s'enquit-elle.

— Vous poser quelques questions.

Wendy s'assit. Le ton était direct mais pas menaçant.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Appelez-moi Remo.

Wendy s'adossa à son siège, fermant les paupières. Remo. Ses craintes les plus folles se confirmaient. Elle tressaillit. L'homme la força à rouvrir les yeux.

— Pourquoi agissez-vous ainsi ? demanda le tueur qui répondait au nom de Remo.

— Parce que je ne sais pas quoi faire d'autre, avoua-t-elle avec sincérité.

Un bruit de talons retentit.

— Voici votre eau.

Le dénommé Remo prit le verre qu'on lui tendait et le porta aux lèvres de Wendy, qui but le liquide d'un trait.

— Voulez-vous nous laisser seuls ? dit-il.

— Bien sûr, répondit la secrétaire.

— Non ! s'écria Wendy.

— Si, contra Remo.

La secrétaire hésita. Remo glissa un crayon dans l'affûtoir électrique. Le crayon disparut totalement dans l'orifice. Remo en prit un autre et déclara, désinvolte :

— Quand je n'en aurais plus, je passe à vos doigts.

La secrétaire mit ses mains dans le dos et s'esquiva en fermant

doucement la porte derrière elle.

Remo se tourna alors vers Wendy :

— Je parie que personne ne lui a dit que les trous prévus pour les crayons sont trop petits pour les doigts.

Il sourit. Aucune lueur d'humour dans ses yeux morts, se dit Wendy.

Wendy palpait sa gorge. Son œsophage ressemblait à une baudruche qu'on aurait trop tendue.

— Je me suis laissé dire que Tony Tollini et vous étiez assez proches.

— Nous étions dans la même galère, si c'est ce que vous voulez dire.

— Comment ça ?

— Nous sommes deux orphelins d'IDC.

Les sourcils de l'homme se rapprochèrent avec perplexité.

— Vous êtes ici dans le quartier des laissés pour compte.

L'individu regarda à la ronde :

— Plutôt sympa, le bureau.

— Bien sûr, si vous aimez les ampoules de soixante watts et manger dans un sac en papier, plutôt qu'à la cafétéria.

— Comme je vous plains, ironisa Remo. J'aimerais tout savoir sur la disparition de Tony Tollini.

— La Mafia l'a enlevé.

— Je sais. Mais j'ignore pourquoi. Est-ce que je gaspillerais ma salive si je le savais ? rétorqua l'homme en agitant les poignets d'un air absent.

Elle remarqua que ses manches de chemise dépassaient de sa veste. « Le voyou typique », songea-t-elle.

— Vous n'êtes pas de Boston ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment.

— De New York, alors ?

— J'y traîne un peu, pour ainsi dire.

Wendy fronça les sourcils. Peut-être n'était-il pas un truand, tout compte fait. Elle décida de se jeter à l'eau.

— Vous faites partie du conseil d'administration ?

— Non, mais si je peux vous donner un conseil, c'est de répondre à mes questions. Sinon, je vous fais avaler tout rond cette superbe Granny Smith.

Ce disant, il mordit à belles dents dans la pomme. Wendy prit une profonde respiration et commença :

— Voilà, pour une décimale mal placée, ils m'ont transférée de la comptabilité à l'aile sud. Chez IDC, on ne renvoie pas les gens, on les déplace... La semaine après ma nomination au poste de responsable du Suivi des Investissements, Tony a été promu directeur du

Développement des Systèmes.

Wendy détourna les yeux, comme si elle avait honte.

Elle ravala sa salive, en essayant de recouvrer sa contenance.

— Mais encore ? reprit Remo.

— On l'a déplacé parce qu'en tant que directeur des ventes, il avait eu à réduire son personnel. Malheureusement, il a utilisé le mot qui commence par L.

— L ?

— L comme licenciement. En public, lors d'une conférence de presse, qui plus est, poursuivit la jeune femme. Dès que le conseil d'administration a eu vent de l'affaire, Tony s'est retrouvé si vite à l'aile sud qu'il était encore sous le choc quand ils ont transféré ses effets personnels.

— Il a cafouillé et il obtient une promotion ?

— Chez IDC, soit on vous expédie loin du Mamaroneck et on n'entend plus parler de vous, soit on vous transfère dans l'aile sud ; ce qui constitue une espèce de seconde chance.

— Mis à part le faible éclairage, en quoi est-ce gênant ?

Wendy soupira, tout en rejetant ses cheveux en arrière.

— C'est l'enfer. Primo, on vous colle un titre qui ne veut rien dire et ne correspond à aucun poste précis. Secundo, on vous ignore, tout en espérant que vous produisiez pour la société. Sinon, c'est comme être enterré vivant.

— Mais on vous verse votre salaire, non ?

— L'argent n'est pas tout dans la vie, fit Wendy, acerbe. J'ai perdu ma place de parking surveillée et ma secrétaire. Je n'ai aucun avantage. Les autres ailes font comme si je n'existais pas.

— Revenons à nos moutons, voulez-vous ? Bon, vous vous retrouvez au rencart. Mais la Mafia, dans tout ça ?

Wendy Wilkerson croisa les bras et répondit :

— Voilà comment ça a commencé... Un jour, Tony et moi, on déjeunait dans son bureau et on s'apitoyait sur notre sort, vous voyez ?

— Bien sûr. Je m'apitoie tout le temps. Ça m'évite de somnoler.

Wendy hocha la tête d'un air compréhensif. Remo roula des yeux. La jeune femme poursuivit.

— La société annonçait de nouvelles mesures d'adaptation au marché. C'était révolutionnaire. Le conseil d'administration avait décidé que le client dicterait ses propres besoins et IDC tenterait d'y répondre. Surprenant, non ?

— C'est en tout cas une autre manière de dire que le client a toujours raison.

Wendy papillonna des paupières.

— Je n'y avais pas pensé, ce n'était peut-être pas si révolutionnaire

que cela après tout...

— J'imagine, répliqua Remo d'un ton sec.

— Quoi qu'il en soit, Tony et moi, on discutait de l'impact que cela aurait sur nous. J'avais vu un reportage sur la Mafia à la télé et j'y avais appris qu'on y vivait encore comme dans les années cinquante. J'en parlais à Tony, en lui disant que l'organisation pesait un milliard de dollars par an et qu'ils avaient sans doute besoin d'ordinateurs, de fax, bref... qu'ils étaient sous-équipés.

— Ne me dites pas que...

Wendy hocha la tête.

— C'était une boutade mais Tony l'a prise au sérieux. Il a contacté son oncle Fiavorante, un caïd de Californie.

— Ce ne serait pas don Fiavorante Pubescio ?

— Oui, je crois que c'est ça.

— Attendez un peu. La Mafia n'est pas venue à IDC, mais c'est bel et bien IDC qui l'a contactée.

— Chut ! Le conseil d'administration n'est pas au courant.

— Ah bon ?

— Ils ignorent l'aile sud tant qu'elle ne génère pas de bénéfices ou se casse carrément la figure. Tony est allé chez son oncle, a obtenu un accord pour participer à un programme pilote et le tonton a choisi Boston comme ville test.

— Le fameux LANSCII ?

— Comment le savez-vous ? C'est sensé être un secret commercial bien gardé, s'étonna la jeune femme.

— Il y a toujours des fuites, vous savez.

— Tony a fait concocter un logiciel très convivial par les programmeurs. Le nom est un clin d'œil à Meyer Lansky, l'ancien génie mafieux de la finance.

— Je savais bien que je l'avais entendu quelque part, commenta Remo en claquant des doigts.

— Tout marchait à merveille jusqu'à ce que le disque dur de Boston se scratche. Il contenait toute leur comptabilité. Vous imaginez un peu ? Et aucune copie sur disquette.

— Peut-être qu'ils ne voyaient pas ça comme une banque de données.

Wendy fronça les sourcils.

— À quoi d'autre cela pouvait-il servir ?

— De preuves, tout simplement.

À mesure que Wendy Wilkerson comprenait l'enjeu, les traits de son visage s'affaissèrent.

— Voyons si la suite correspond à mes infos, reprit Remo. Quand le disque s'est scratché, Tollini a envoyé des techniciens sur place. Et ils ne sont jamais revenus. Ça ne faisait pas un peu désordre dans votre

société ?

— Uniquement du personnel de l'aile sud. Quand ils ont commencé à rechigner, il a embauché des gens de l'extérieur. Il faisait disparaître leurs C.V. et niait le fait qu'ils aient jamais mis les pieds ici. Que pouvait faire la police ? Nous sommes chez IDC.

— Pour commencer, elle aurait dû faire son boulot.

— Oh, je sais. Tout cela paraît horrible.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Des gens sont morts.

— Je sais, fit Wendy en écartant les bras. Mais Tony espérait que ça s'arrangerait. Il allait présenter le programme pilote au conseil. Rendez-vous compte : on s'implantait dans une entreprise valant un milliard de dollars par an.

— Et le conseil aurait donné sa bénédiction ?

— Pourquoi pas ? IDC ne faisait rien de mal. Sur le plan marketing, je veux dire.

— Une dernière question et je vous abandonne à votre triste sort, c'est-à-dire aux ampoules de soixante watts et aux déjeuners sur le pouce.

— Vous n'allez pas me descendre ?

— Lors de ma prochaine visite, peut-être. Vous n'auriez pas idée de l'endroit où se trouve l'organisation de Boston ?

— Non, et je préfère ne pas le savoir.

— Voilà qui est parlé comme un pur produit de marketing.

— Pour vous, c'est une insulte, non ?

CHAPITRE XX

Une fois que Remo eut relaté son entrevue à Smith, le directeur de CURE prit la parole. Ils se tenaient avec Chiun dans le bureau de Folcroft. Chiun ignorait ostensiblement son élève. Avec la plus parfaite des mauvaises fois il reprochait encore à Remo de ne pas lui avoir téléphoné durant sa mission.

— Si nous supprimons simplement la Mafia bostonienne, déclara Smith, don Fiavorante Pubescio déplacera le programme pilote autre part ou le recréera au Massachusetts.

Tout en réfléchissant, il fit une grimace puis enchaîna :

— Non, nous devons discréditer le système LANSCII aux yeux de Pubescio, de sorte qu'il l'abandonne complètement. Ensuite, nous pouvons nous abattre sur la Mafia de Boston.

Remo se leva de son siège.

— Au fait, Smitty, vous aviez raison. Ce costume clinquant a fait l'affaire. Wendy m'a pris pour un voyou.

— À l'évidence, cette femme fait preuve de perspicacité, railla Chiun.

— Ça fait si longtemps que je n'en ai pas porté, reprit Remo, que j'avais oublié combien ça tenait chaud.

— Eh bien, enlève cet accoutrement absurde, dit Chiun.

— Non, s'il vous plaît ! trancha Smith. Désolé, Maître Chiun. Mais le nouveau visage de Remo...

— Vous voulez dire l'ancien, rectifia Remo, lançant un clin d'œil à Chiun – qui virevolta, agacé.

— ... le rend méconnaissable chez IDC et à Boston, acheva Smith. Le complet veston dissimulera ses larges poignets, rendant toute identification pratiquement impossible. Cela lui sera nécessaire lorsqu'il infiltrera l'organisation.

— Et comment allons-nous nous y prendre ? s'enquit Remo.

— Notre plan de campagne, reprit Smith, se déroule en trois points : Infiltration. Destruction. Confusion.

— Je me charge de la destruction, suggéra Remo.

— La confusion lui conviendrait mieux, intervint le Maître de Sinanju. Laissez-moi la destruction, ô Empereur !

— Je vous en prie ! fit le directeur de CURE en levant la main. Il nous faut d'abord accéder au système LANSCII.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? demanda Remo.

Smith considéra le Maître de Sinanju :

— Maître Chiun sera notre cheval de Troie.

— Je ne veux pas manquer ça, déclara Remo.

— J'accéderai à votre requête, répliqua Chiun en s'inclinant solennellement. Ne serait-ce que pour montrer à certains la véritable valeur de l'expérience et de la sagesse, ajouta-t-il en lançant un regard vers Remo.

— Et c'est reparti, soupira ce dernier.

— Que proposez-vous comme attaque contre ces bandits romains ? demanda Chiun en se redressant.

— Il suffit d'employer leurs propres méthodes.

Remo et Chiun interrogèrent leur patron du regard.

— En commençant par l'extorsion, précisa Smith.

CHAPITRE XXI

Walter Weld Hill avait pleinement bénéficié de Miracle du Massachusetts. Bien que républicain, et des plus conservateurs, il avait apprécié à sa juste valeur le gouverneur démocrate de l'État. Après tout business is business !

L'économie de l'État avait explosé comme une bombe H, l'argent pleuvait, la construction était dopée par des mesures fiscales irresponsables, on tirait allègrement des traites sur le futur. Et Walter Hill avait plongé avec avidité dans ce courant d'argent.

Sa société construisit des immeubles de bureaux, des gratte-ciel, des résidences partout où il y avait le moindre bout de terrain nu.

Mais aujourd'hui, dans les années 90, *Hill Associates* flirtait dangereusement avec la faillite, dans un État où le chômage était à deux chiffres, l'industrie informatique étant partie vers l'Ouest et où les sources de revenu s'étaient asséchés comme une tangerine au milieu du désert de Gobi !

Les immeubles de bureaux restaient désespérément vides, faute de sociétés pour les louer, et cela coûtait une fortune à Walter W. Hill pour les maintenir en état.

Aussi avait-il réagi violemment lorsqu'il avait appris qu'une mystérieuse société LCN, dont tout le monde semblait ignorer l'existence, s'était installée dans l'un des fleurons de son parc immobilier invendable : l'immeuble Manet.

Et ce n'était pas son entretien téléphonique avec un certain Monsieur Cadillac qui l'avait calmé, surtout pas lorsque ce dernier lui avait reproché l'absence de téléphone, d'eau et d'électricité lors de son emménagement ! Un comble ! C'était la première fois que Walter W. Hill entendait parler d'un squatter qui engueulait le propriétaire du local qu'il occupait indûment !

La Lincoln blanche du promoteur Walter Weld Hill arriva peu après que les véhicules respectifs de Goldstein, Goldberg et Goldblum se furent garés sur le parking de l'immeuble Manet qui abritait le siège supposé de l'étrange société LCN.

Salomon Goldstein, principal associé du cabinet d'avocats, apparut le premier, son dossier passant de main en main avec frénésie.

— Nous sommes prêts, monsieur Hill, annonça-t-il.

— Parfait, répondit ce dernier, la main en visière sur les yeux, tandis qu'il examinait la façade vitrée bleu argent de l'immeuble Manet.

Les deux autres associés et la troupe de stagiaires et assistants formèrent une file indienne derrière lui, alors qu'il s'avanceit à grandes enjambées vers l'entrée encadrée d'aluminium. Goldstein se frottait déjà les mains.

— Quand ils nous voient débarquer en renfort, ils font plotz, gloussa-t-il. J'adore quand ils font plotz.

— Oui, approuva Walter Weld Hill d'un air vague.

Il ignorait ce que « plotz » signifiait. « Encore un des termes yiddish à la noix », songea-t-il.

Le cortège franchit un hall aux couleurs agressives où un vigile, plongé dans un journal de courses, les ignore ostensiblement.

Le panneau aigue-marine décrivant l'occupation des divers étages évoquait le menu d'un restaurant italien de fruits de mer. Certaines lettres en plastique blanc étaient même posées de travers. Hill parcourut la liste. Aucun nom propre n'y figurait. Mais entre « Consiglieri » et « Recouvrement de Dettes », il trouva l'intitulé « Patron » au cinquième étage.

Ils se regroupèrent dans le spacieux ascenseur, dans lequel était diffusée une musique que Hill, malgré une vie sociale assez riche, n'avait jamais entendue en ce genre d'endroit.

— On dirait de l'opéra, ma parole.

— Sans doute *le Barbier de Séville*, expliqua Goldberg.

— Hein ?

— Rossini, précisa Goldblum.

— Au moins, leur goût n'est pas en faillite, marmonna Hill, tressaillant d'avoir prononcé un mot interdit.

L'ascenseur s'arrêta au cinquième. Porte-documents au poing, mâchoires en avant, le cabinet Goldstein, Goldberg & Goldblum s'engagea férocement dans le dédale des couloirs.

— Quelle est cette odeur bizarre ? s'enquit Hill.

Les narines conjuguées de Goldstein, Goldberg et Goldblum reniflèrent. Finalement, un jeune avocat stagiaire hasarda :

— Ça sent le joint.

— En clair, ça signifie ? demanda Hill à Goldstein.

— La marijuana.

— Dieu du ciel ! N'est-ce pas illégal ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

L'odeur s'échappait d'une porte marquée PHARMACIE. Ils parvinrent au bout d'un long corridor d'où provenait une odeur encore plus désagréable.

— Quel est ce parfum si fort ? demanda Hill.

— C'est de l'ail.

— Beurk, fit Hill en se pinçant le nez. Détestable.

Il se tenait encore les narines lorsqu'ils arrivèrent devant une porte

gardée par deux gorilles. Au début, Walter Weld Hill les prit pour des avocats de LCN, car ils arboraient des costumes à fines rayures. Mais à y regarder de plus près, ces types engoncés dans leurs complets ressemblaient davantage à des dockers, songea Hill. Goldstein s'approcha.

— Je suis Salomon Goldstein du cabinet GOLDSTEIN, GOLDBERG & GOLDBLUM. Je suis le représentant légal de M^r Walter Weld Hill, annonça-t-il.

Un des deux gardes du corps s'écarta pour montrer l'inscription en lettres capitales sur la porte : MINISTÈRE DU CRIME. Le second l'ouvrit et passa la tête dans l'embrasure :

— Patron ! On a d'la compagnie. Les avocats, j'pense.

— Super ! tonna une voix bourrue. J'adore les avocats ! Fais-les entrer et qu'ça saute !

D'un simple signe de tête, la brute épaisse leur fit signe d'entrer. Walter Weld Hill laissa les associés principaux le précéder. Il souhaitait que l'épreuve s'achève le plus vite possible. De mémoire de Hill, il n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille. Des squatters ! Mais où donc allait le monde ?

Lorsque le promoteur franchit le seuil, il se retrouva dans une longue salle de conférences. Aux murs, des portraits de saints et dans un coin, une énorme cuisinière noire qui semblait provenir des cuisines d'un restaurant de seconde zone. Sur un panneau, on lisait : « ON GAGNE DE L'ARGENT COMME AU BON VIEUX TEMPS, ON LE VOLE. »

Hill posa son regard sur l'homme qui se levait, au bout de la table, juste sous le panneau. Il portait un costume en peau d'ange et une chemise noire. Le tout agrémenté d'une cravate blanche. Manque de distinction notoire.

— V'nez, v'nez, dit l'individu à grand renfort de gestes. J'm'appelle Cadillac. Bienvenue à LCN, *La Cosa Nostra* !

Silence de mort. Chacun des membres du cabinet Goldstein, Goldberg et Goldblum s'immobilisa en pleine action.

L'homme au costume en peau d'ange se mit à glosier :

— Ben quoi ? Je plaisantais, c'est tout ! Histoire de détendre l'atmosphère. Ne soyez pas sérieux tout l'temps. C'est mauvais pour la digestion.

Personne ne rit mais tout le monde reprit sa respiration. Salomon Goldstein posa son porte-documents d'un coup sec sur la table de conférences et annonça :

— Monsieur Cadillac, je vous apporte une assignation à comparaître devant le juge Markham du tribunal de Dedham.

— T'emball' pas, mon vieux ! Hill, c'est l'quel, au fait ?

— C'est moi-même, prononça le susnommé avec dédain.

L'individu à cravate blanche déboula vers lui en lui serrant la main comme s'il actionnait une pompe à eau :

— Ravi d'vous rencontrer. C'est vos avocats ?

— Bien entendu, répondit Hill, en essayant de se libérer.

— Super. J'en ai jamais vu autant à la fois d'ma vie. Ils ont l'air juif, non. C'est des juifs ?

— Oui et alors ?

— Héla ! J'ai rien dit d'mal. Un avocat, c't'un avocat, OK ? Et les juifs font d'grands avocats. Ils s'y connaissent en business, voyez c'que j'veux dire.

— Êtes-vous prêt à vous conformer à mes souhaits ?

La brute épaisse plissa son visage de telle sorte qu'on ne voyait plus qu'un œil qui semblait jaillir d'une masse convulsée de chair graisseuse.

— Vous essayez d'me fout' dehors ?

— Non, je vais une bonne fois pour toutes vous évincer de ces lieux pour occupation illicite, espèce de squatter.

— Héla ! Pas d'insulte, s'vous plaît !

L'homme se mit à arpenter la pièce tel un ours en cage. Il gesticulait comme le maître d'hôtel de chez Polcari, un restaurant italien à peine passable, songea Hill.

— Quoi qu'il en soit, vous allez vider les lieux, répliqua-t-il avec froideur.

— Hé ! J viens d'Brooklyn, moi ! Vous croyez p't'être que j'ai pas percuté, avec toute vot' armada d'avocats ?

— Je suis persuadé que si, rétorqua Walter Weld Hill.

Il fit claquer ses doigts et ajouta :

— Salomon, l'assignation, je vous prie.

Maître Goldstein exhiba le document légal et le présenta au dénommé Cadillac.

— Il s'agit d'une assignation à comparaître...

— Ouais, ouais. Eh ben, merci beaucoup, s'impativa l'individu, en fourrant les papiers dans sa poche.

Il fit signe à l'avocat :

— Vous, v'nez avec moi ?

— Comment ?

— Par ici, dit Cadillac. Laissez-moi vous guider.

Salomon Goldstein se retrouva entraîné dans la partie non meublée de la pièce.

— Les autres, venez. J'vais vous montrer un tour.

— Vos tours ne nous intéressent pas, répliqua Hill, sévère.

— C'ui-là va vous plaire. Vous, restez là. Les autres, formez une rangée. Ouais, com'ça.

Et le personnel de Goldstein, Goldberg & Goldblum se plaça en

rang d'oignons le long de la table de conférence. À l'extrémité de celle-ci, Walter Weld Hill fronçait les sourcils. Qu'est-ce que cet homme avait derrière la tête ?

— OK, OK, OK, fit Cadillac. Maint'nant, j'veux qu'tout l'monde se r'tourne vers moi. Faites-moi plaisir, OK ? J'adore quand on m'fait plaisir.

Les avocats obtempérèrent en bougonnant. Cadillac frappa dans les mains.

— Ouais. C'est bien. Hill, vous êtes toujours là-bas ?

— Oui ? fit le promoteur d'un air pincé, du fond de la salle, en penchant la tête.

— Chez nous à Brooklyn, on a une enfoirée de d'vinette...

Et le dénommé Cadillac passa la main sous la table de conférences, ne quittant pas Hill de ses yeux minuscules.

— Ça commence comme ça, reprit-il en brandissant un vieux fusil mitrailleur calibre 45, à chargeur camembert.

Tenant l'arme à deux mains, il visa la poitrine du premier homme de la rangée : un jeune stagiaire nommé Weederman.

Le cœur de Hill se serra. Il venait de comprendre qu'il n'était plus protégé que par les corps de douze des meilleurs avocats de la région.

— Vous ne m'impressionnez pas, fanfaronna-t-il d'un air compassé.

— J'vous ai pas encore dit la d'vinette.

— Je vous écoute.

Cadillac afficha un sourire aussi large que son homonyme.

— V'la c'que ça dit : « Combien d'avocats peuvent arrêter une balle ? »

À ces mots, il arma sa mitraillette. En entendant le déclic de la culasse, la solide phalange d'avocats de Goldstein, Goldberg et Goldblum s'étrangla à l'unisson et se disloqua en filant vers la sortie. Dans l'affolement, ils trébuchèrent les uns sur les autres, allant parfois jusqu'à abandonner sur place leurs chaussures pourtant fort coûteuses !

Soudain, Walter Weld Hill ne se retrouva plus protégé par rien de plus substantiel que son costume croisé.

Il ravala sa salive, tandis que le dénommé Cadillac grommelait :

— La réponse est : « Aucun. Car quand on sort les flingues, les avocats s'font la malle. » Des questions ?

— En fait, euh... Je dois partir, déclara Hill, les genoux jouant des castagnettes. J'ai rendez-vous au tribunal de Commerce dans moins d'une heure.

— Pour une faillite ? Oh, comme c'est foutument dommage !

— N'est-ce pas ? fit le promoteur en marchant à reculons vers la porte.

Il continua ainsi jusqu'à ce que l'arme soit hors de vue, puis se

retourna et fonça vers l'ascenseur. Il se promit que s'il survivait à la débâcle financière qui le guettait, il déménagerait *Hill Associates* et tout son fourbi vers des contrées plus hospitalières pour les affaires.

La Roumanie lui vint immédiatement à l'esprit.

CHAPITRE XXII

— Et c'est là qu'le cave qu'est proprio d'c't'enfoirée d'taule bafouille qu'il va être en r'tard au tribunal de Commerce ! Écoutez un peu, les gars, il s'barre d'chez lui à r'culons comme s'il avait mouillé son froc !

Les rires fusèrent au siège de LCN. Fier de son effet, don Carlo se joignit à l'hilarité générale, tremblant de toute sa graisse, jusqu'à ce que les larmes coulent de ses yeux plissés. C'est alors que l'Asticot lui tendit un fax de don Fiavorante.

Le caïd de Boston parcourut le texte, remuant les lèvres à chaque syllabe.

— Écoutez ça, lança-t-il, don Fiavorante veut savoir comment qu'ça s'fait qu'les sports marchent bien par chez nous. Attendez un peu qu'j'lui raconte, hein ?

— Allez-y, patron, répondit l'Asticot en lui tendant un calepin et un crayon.

Don Carlo griffonna quelques mots rapides et lui dit :

— Passe-moi ça dans c't'enfoiré d'fax.

Docile, l'Asticot s'approcha du télécopieur et commença à glisser le papier dans la fente.

— Qu'est-ce qu'tu fous, 'spèce d'enfoiré ? rugit Carlo.

— Ben, j'fais comme vous avez dit, patron, répondit l'autre en se retournant.

— Putain, mais t'as jamais entendu parler du s'cret professionnel ! Faut pas faxer comme ça. Si jamais y avait quelqu'un d'aut' en ligne et qu'il entende c'qui est écrit !

— Désolé, patron, articula l'Asticot en retirant la feuille, tout penaud.

Don Carlo la lui arracha des mains.

— Faut faire gaffe avec ces engins de haute technologie. Franch'ment, les gars, vous n'avez aucune idée de c'que c'est. Aucune idée, j'vous dit.

Carlo plia soigneusement la feuille en trois et la glissa dans une enveloppe qu'il cacheta et tendit à l'Asticot.

— Voilà. Maint'nant tu peux la faxer.

Tandis que son lieutenant s'appliquait à télécopier une enveloppe vierge, le caïd de Boston s'empara de l'édition du soir du *Patriot Ledger*. Il consultait les résultats des courses lorsque ses yeux se plissèrent. Puis ils manquèrent jaillir de ses orbites comme des grains

de pop corn.

— Ben ça alors ! hurla-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe, patron ? fit l'Asticot.

— Trouve-moi c't'enfoiré d'Tony ? Et emmène-le au chantier Bartilucci.

— OK, patron.

La première chose que vit Tony Tollini en sortant du coffre de la voiture fut un vieux panneau rouillé, fixé sur une clôture fermée par une chaîne, il indiquait : *Entreprise de Construction BARTILUCCI*.

Ils l'emmenèrent à l'arrière d'un long hangar en ferraille. Don Carlo Imbroglio l'attendait. Il était assis dans la cabine d'une sorte de petite pelle mécanique dont le bras articulé se terminait en burin, tel le membre antérieur d'une mante religieuse.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Tony, les yeux s'écarquillant comme des pièces de cinquante cents.

— Faites-le s'allonger d'avant moi ! ordonna don Carlo.

Les lieutenants du caïd couchèrent Tollini sur le ciment froid, au milieu de morceaux de ferraille qui lui rentraient dans le dos et la colonne vertébrale. Il leva les yeux vers un ciel crépusculaire bleu cobalt. Une seule et unique étoile semblait le fixer, tel un œil accusateur.

L'engin se mit en route et le bras articulé s'avança jusqu'à ce que l'énorme burin soit en équilibre au-dessus du visage en sueur de Tony. La voix grinçante de don Carlo l'interpella :

— Hé Tony ! On s'sert de c't'engin pour défoncer l'béton ! Tu sais com'c'est costaud, l'béton ?

Tony hocha péniblement la tête.

— Regarde comment ça marche, Tony !

L'engin s'activa et le burin fit un mouvement sur la gauche. Il retomba, manquant de peu l'oreille de Tony, lequel était fermement maintenu au sol par l'Asticot.

Un vacarme d'enfer retentit alors, on aurait dit le bruit d'un marteau-pilon géant. Le sol vibra sous la nuque de Tony. L'unique étoile dans le ciel bleu cobalt aussi.

Lorsque le bruit cessa, l'oreille gauche de Tony se mit à siffler. La voix de don Carlo pénétra le sifflement, tel un sabre découpant un gong en cuivre.

— Tu m'l'as planqué, Tollini !

— Vous avez ma parole ! Je vous donne tout mon argent, que voulez-vous de plus ?

— Je n'parle pas d'pognon. J'cause du disque dur qu'le Jap a piqué. Tu m'as dit qu'tu v'nais d'l'embaucher. Que tu l'connaissais pas avant, hein ?

— C'est la vérité, je vous le jure !

Le terrible engin obliqua à droite et fendit l'air. Tony poussa un cri et tenta de détourner la tête. Le burin n'effleura que la pointe de son nez mais Tony eut l'impression qu'on lui avait arraché la moitié de la figure.

Le burin retomba et le martèlement reprit. À droite, cette fois. À présent, Tony pleurait à chaudes larmes. Sans la moindre honte. Il invoquait sa mère. Lorsque le vacarme cessa, ses deux oreilles sifflaient, don Carlo reprit :

— Parle-moi d'ce fameux Remo ? Lui aussi, tu l'connaissais pas avant ?

— Oui, je le jure sur la tête de ma mère !

— Alors comment t'expliques qu'il a bousillé mon ordinateur et envoyé au cimetière trois d'mes meilleurs gars ? C't'une enfoirée d'coïncidence, hein ?

— J'en sais rien.

— Comment qu'ça s'fait qu'le Jap essaye d'me r'vendre mon propre disque en dur ?

— J'ignore de quoi vous parlez !

L'engin se remit en route et le burin stoppa net à hauteur du sternum de Tony. Puis il descendit. Le poids qui écrasait la fragile poitrine de Tony était au moins égal à celui du monument à Washington. Impossible de respirer, mais il pouvait hurler.

— Je n'ai rien fait ! Demandez à oncle Fiavorante ! Sur la tête de ma mère, don Carlo !

— Fais gaffe à c'que tu dis, 'spèce d'enfoiré ! prévint Imbroglia. C'est la sœur de don Fiavorante.

— Pitié ! Ne me tuez pas !

— Montrez-lui l'annonce, vous autres ! ordonna le caïd.

Un journal surgit dans le champ visuel de Tony. À travers ses larmes, il déchiffra au beau milieu de la rubrique hippique : « Trouvé disque LANSCII. Sera rendu si récompense correcte. Appeler Chiun au 555-522-9452. »

— Chiun, c'était bien l'nom du Jap, grogna don Carlo. De *ton* Jap ! Alors, dis-moi où s'trouve c't'enfoiré d'disque !

— J'en sais rien. Je le jure devant Dieu !

— OK, tu l'auras voulu ! répliqua Carlo Imbroglia en manœuvrant les leviers.

Le bras articulé baissa seulement de trois millimètres mais le sternum torturé de Tollini grinça comme un volet mal fermé.

— T'en as eu assez ?

— Je le jure... sanglota Tony.

Le burin descendit encore. À présent, le neveu de don Fiavorante ne pouvait plus respirer, sa cage thoracique en compote compressait ses poumons. Son cœur allait lâcher d'une minute à l'autre. « Qu'est-ce

que j'étais bien chez moi, dans l'aile sud... », songea-t-il.

Brusquement le bras articulé se redressa. La pression cessa. Lorsque Tony rouvrit les yeux, il pouvait de nouveau respirer. Il remplit ses poumons sans se priver.

Une ombre passa sur son visage. Il leva la tête. Le visage de brute de don Carlo était penché sur lui :

— T'as eu les j'tons, hein ?

— Oui. Ne m'abattez pas.

— J'vais pas t'descendre, 'spèce d'enfoiré. Aidez-le à s'mettre debout, les gars !

Les lieutenants d'imbroglio obéirent et Tony se releva.

— Qu'allez-vous me faire ? chevrota-t-il.

— Rien. Tu dis la vérité. Qu'est-ce qu'tu penses d'ma nouvelle acquisition ? ajouta don Carlo en montrant le chantier, ses matériels divers et ses piles de métal.

— Vous avez acheté une entreprise de travaux publics ? demanda Tony en ôtant un morceau de fer rouillé accroché à sa chemise toute sale.

— Nooon. J'ai foutu mon flingue à la gueule du proprio et il a dit que c'était à moi, dorénavant. C'est c'qui m'plaît dans c't'enfoiré d'État... mis à part leur bouffe... Les gens font pas d'histoires quand tu leur piques c'qu'ils ont. Quand les affaires vont r'prendre, j's'rai à la place d'honneur !

Tony sentit qu'on le prenait par l'épaule. C'était le bras de don Carlo.

— J't'aime bien, Tony. J'te l'ai jamais dit ?

— Non.

— T'es réglo. T'as l'cerveau bien fait. Et pis en plus t'en as entre les guiboles, j'viens d'm'en apercevoir !

Ils se dirigeaient vers la Cadillac. Bruno le Chef ouvrit la portière arrière. Carlo s'installa. Tony gagna humblement la malle, en attendant qu'on la lui ouvre.

— Viens t'asseoir à côté d'moi ! brailla don Carlo. Ça s'ra comme ça, à partir de maint'nant !

Une fois sur la route, il reprit la parole :

— Si on r'prenait tout depuis l'début, les gars. Tony a r'cruté c'dénommé Remo. Le gonze met l'engin en miettes et voilà qu'en deux coups d'cuiller à pot, il étale Franck, Luigi et Guido et ils s'relèvent plus. Qu'est-ce que j'ai dit, avant qu'ils emmènent ce Remo, les gars ?

Tout le monde réfléchit. L'Asticot hasarda une opinion :

— Liquidez-le ?

— Nooon, j'ai dit : « Trouvez-moi un Jap », pas vrai ?

— Ouais et alors ?

— 'spèce d'enfoiré ! J'ai demandé un Jap à Tony au téléphone

devant ce Remo. Il tabasse tout l'monde et ensuite ?

— Il nous envoie un Jap.

— Exact.

— Et alors ? remarqua Œil-de-Lynx. Quoi d'plus normal, patron ? Vous êtes le caïd de Boston, non ?

— OK, mais c'était pas n'importe quel Jap. C'est un voleur. Il m'a piqué mon disque en dur et maint'nant il veut m'le refourguer. Ça veut dire qu'y a des gens sur l'coup. Et toi, Tony, pourquoi tu m'as envoyé ce type ?

— Eh bien, dans sa lettre de motivation, il affirmait qu'il était la réponse à mes problèmes.

— Et voilà ! coassa Imbroglío. Ce gars est un pisteur. Le Jap aussi, d'ailleurs. Il t'a grugé, Tony, mon ami. Normal, t'es nouveau dans l'métier. Maint'nant, on sait que quelqu'un cherche à infiltrer not'organisation. Ils savent pas qu'on sait, mais nous, on sait. Ça nous laisse l'avantage.

Don Carlo sourit et ajouta, en se frottant les mains :

— D'abord, on casse la croûte. Ensuite, on donne un p'tit coup d'fil à ces voleurs.

— Oh, merde, jura le Chef.

— Quoi ?

— J'crois que j'ai oublié d'éteindre la cuisinière.

CHAPITRE XXIII

— Oui, je détiens l'objet, répondit Harold Smith dans le combiné. Soixante-quinze mille dollars... À prendre ou à laisser... Bien. À quelle heure procéderons-nous à l'échange ?

Le directeur de CURE fronça les sourcils.

— À minuit... Très bien... L'entreprise de travaux publics Bartilucci, à Saugus ?... Entendu.

Il raccrocha en lorgnant la boîte noire fixée à l'appareil. La pièce était jonchée de téléphones pourvus du même dispositif, un Identificateur d'appel NYNEX. Smith revint à son terminal et pianota le numéro capté par le détecteur, puis appuya sur la touche « ENVOI ».

— C'était bien la peine de tous les brancher ! lâcha Remo.

— L'annonce est passée dans tous les journaux du Massachusetts, expliqua le directeur de CURE, avec un numéro de téléphone différent à chaque fois. La Mafia préfère en général appeler d'une cabine, mais nous devrions pouvoir les localiser.

Tandis que l'ordinateur décryptait les chiffres, il reprit :

— Ah. Un indicatif du Massachusetts.

— Vous parlez d'une trouvaille, ironisa Remo.

— Les trois autres chiffres indiquent la ville de Quincy. Voyons s'il s'agit d'une cabine. D'après les quatre derniers... Bizarre. Il semble que ce soit un domicile privé.

Pendant que le directeur de CURE pianotait, Remo jeta un œil sur Chiun resté silencieux, bien qu'il observât ses yeux. Remo les masqua d'une main et tourna la tête, tandis que le Maître de Sinanju faisait mine de regarder par la fenêtre.

— Selon l'annuaire électronique, le numéro n'est pas en service, annonça Smith.

— C'est possible, un truc pareil ? s'enquit Remo.

— S'ils utilisent des lignes piratées.

Smith fit apparaître une carte du Massachusetts sur son écran. Il pianota « Quincy » et « Saugus ».

— Hummm. Ces deux endroits sont assez proches. Quincy pourrait donc bien correspondre à un domicile privé. Mais nous verrons cela plus tard. Maître Chiun, ajouta-t-il en levant la tête, j'aimerais que vous rencontriez ces personnes à l'endroit nommé et que vous leur rendiez leur disque dur.

— Et les soixante-quinze mille dollars ?

— Bien entendu, prenez-les si vous le pouvez.

— Un Sinanju ne peut pas, il doit ! proclama Chiun.
— Vous me rendrez l'argent, bien entendu.
— Minoré de mes honoraires, cela va de soit.
— Dix pour cent vous paraît acceptable ? soupira Smith.
— Oui, je vous les accorde. Mais uniquement parce que vous êtes mon empereur. Sinon ce serait cinq.

Smith et Chiun lancèrent des regards assassins à Remo qui était parti d'un grand éclat de rire.

*

* *

Une fois la Dodge garée sur le chantier Bartilucci, Nicolo Stivaletta dit Nicky et Vinnie l'Asticot en sortirent.

— Tu vois quelque chose ? demanda Nicky, mal à l'aise.

— Rien du tout, répondit son coéquipier.

C'est alors qu'ils perçurent une voix sévère et grave.

— Je suis ici, messagers du redoutable patron.

— Où ça ? Où qu'est qu'il est ?

Une silhouette se profila à l'ombre du long hangar et apparut sous la lumière des phares. L'individu arborait un kimono de soie noire, ses yeux étaient deux fentes insondables, ses mains étaient dissimulées dans ses manches.

— Montrez vos bras, que j'les voie ! lâcha Nicky, épaté que le vieux Jap ne soit pas ébloui par la lumière.

— Montrez-moi d'abord si vous détenez la rançon.

— Comme vous voulez, fit Nicky en brandissant une épaisse enveloppe en papier bulle. Y en a soixante-quinze mille, ajouta-t-il sans sourciller, alors qu'elle contenait en réalité moins de cinquante dollars et du papier journal.

— Très bien, déclara le Jap en dévoilant ses mains.

La gauche tenait une petite boîte noire en plastique.

— C'est ça, souffla le Maggot.

— Ta gueule, je sais, marmonna Nicky. OK, ajouta-t-il en haussant le ton. Passons à l'échange.

Le Jap s'avança. Il semblait ne faire aucun bruit en marchant vers eux. Nicky leva l'enveloppe d'une main et tendit l'autre pour recevoir le précieux disque dur.

— Dès qu'il est tout près, chuchota-t-il à l'oreille de l'Asticot, tu lui tires dessus. Vise l'estomac, pas la tête.

— La tête c'est plus efficace.

— Je sais mais j'veux juste qu'il s'écroule pour pouvoir lui piquer l'truc, pendant qu'il s'ra plié en deux et qu'il saignera.

— OK, fit l'Asticot en manquant de s'étrangler.

Le vieux Jap n'était plus qu'à trois mètres. Puis deux.

Puis un. À présent, moins d'un mètre le séparait des deux mafiosi. Le disque dur jaillit éclairé par la lune. Nicky posa dessus ses doigts aux ongles rongés, tandis que d'autres plus effilés lui arrachaient simultanément l'enveloppe.

— Vous n'avez pas besoin de recompter, fit Nicky.

— Je préfère, rétorqua le vieux Jap.

Et au grand étonnement de Nicky, l'Asiatique ignore effrontément le code d'honneur de la Mafia.

— À toi d'y jouer ! souffla-t-il à l'Asticot.

— J'ai oublié mon flingue, grinça l'autre, terrorisé.

Nicky dû alors rapidement se décider, et sortit de son holster un Beretta calibre 22 avec silencieux.

Alors qu'il caressait la détente, les yeux de l'Asiatique jaillirent, flamboyant de rage. Il avait découvert les coupures de journaux. « Trop tard », songea Nicky avec férocité. Et il appuya sur la détente.

On entendit un effroyable cri de douleur. Un sourire sardonique déforma les traits de Nicky. Jusqu'à ce qu'il réalise que le cri provenait de la droite.

Vinnie Maggiotto dit l'Asticot était plié en deux et se tenait l'estomac. Il trépidait de douleur et ses chaussures laissaient au sol des empreintes dans le sang qui dégoulinait de son pantalon. Puis il bascula et se tortilla comme le ver de terre, il méritait vraiment son surnom.

Nicky baissa les yeux. Son calibre 22 était pointé dans une direction différente de celle qu'il croyait. Une main aux longs ongles acérés l'avait si rapidement détournée que Nicky n'avait rien senti !

Il recula rapidement et tira. Le vieux Jap pivota sur un pied. Nicky sut qu'il l'avait raté car la balle avait allumé une étincelle d'argent sur la clôture, derrière ce vieux renard d'Asiatique.

Il tira une seconde fois, le Jap fut de nouveau plus rapide et esquiva le coup. La balle ricocha sur la pelle mécanique qui avait tant effrayé Tony Tollini.

— Tu vas récolter ce que tu as semé, espèce de fourbe, psalmodia le vieillard. Va-t'en et je te laisse en vie.

— Allez vous faire foutre, répliqua Nicky, prêt à faire feu une troisième fois.

Il n'en eut pas le temps, une longue silhouette surgissait de derrière un engin. Nicky ne chercha pas à comprendre et sauta dans sa Dodge restée ouverte. Sans la refermer, il fit marche arrière dans un crissement de pneus, franchit le portail et appuya à fond sur l'accélérateur. Une fois sur l'autoroute, il songea enfin à fermer la portière.

— Vous allez bien, Petit Père ? s'enquit Remo Williams en

regardant la voiture s'éloigner.

— Pourquoi demandes-tu cela ? répondit Chiun en écrasant de son pied le visage de l'Asticot.

— J'ai entendu des coups de feu.

— Ils se sont un peu affolés, voilà tout. Alors, qu'attends-tu pour le poursuivre ?

— Vous êtes sûr que ça ira ? reprit Remo en quittant le chantier Bartilucci.

— Dépêche-toi, élève indocile !

À contrecœur, Remo fila dans l'obscurité.

La Dodge était partie vers le sud. Malgré son costume de soie qui gênait ses mouvements, Remo, peu à peu, gagna de la vitesse et dépassa les véhicules qui roulaient sur l'autoroute.

Il avait déjà parcouru un kilomètre et flottait littéralement sur la bande d'arrêt d'urgence. Le vent fouettait son nouveau visage. « Non, mon ancien visage. Le vrai », rectifia-t-il. Remo se sentait bien et courait à l'allure optimale. Il n'avait plus qu'à suivre la Dodge jusqu'à sa destination. Sauf que les chauffards en tout genre déboîtaient sans clignotant ou fonçaient comme des fous.

« Ils sont cinglés, par ici », grogna Remo, obligé de se glisser dans la circulation pour laisser la bande d'arrêt d'urgence à une Porsche, qui l'occupait comme une voie réservée à sa convenance personnelle.

Trois voitures derrière la Dodge, Remo repéra un autocar et entreprit de le rattraper. Il abaissa le rythme de sa respiration pour éviter d'avalier les gaz d'échappement. Il synchronisa son rythme sur la vitesse du bus, à quelques centimètres du pare-chocs arrière.

Dès qu'il sentit le moment propice, il sauta. Et grimpa sur le toit. Et il resta là-haut, arc-bouté dans la position du surfeur qui négocie la vague. Le car roulait tranquillement et Remo distingua la Dodge. Il sourit à belles dents. « Ça sera du gâteau », songea-t-il.

Comme il était debout, il vit la Dodge prendre la sortie vers Melrose en coupant carrément deux voies de circulation. Plus d'une douzaine de véhicules freinèrent au même moment. Y compris celui qu'il avait enfourché.

Dans une cacophonie de tôle froissée et de verre éclaté, Remo fut éjecté du bus, rebondit sur un véhicule puis atterrit sur la ligne médiane. Il s'était laissé surprendre bêtement.

— Au secours ! Ma femme est coincée ! hurla une voix.

Remo sauta sur le capot d'une berline et poussa un homme pour atteindre un véhicule, dont le moteur avait traversé le capot et déversait de l'essence enflammée.

Le conducteur s'était échappé par sa vitre brisée et essayait en vain de forcer l'ouverture de sa portière bloquée en sanglotant et criant le nom de son épouse.

Côté passager, une femme gisait, la tête baissée, du sang coulant dans la lumière orangée qui baignait son front.

Écartant gentiment le mari, Remo s'empara du cadre de tôle déformée et la portière céda en grinçant. Il se glissa dans le véhicule et ses doigts habiles délogèrent la ceinture de sécurité. La femme s'écroula. Pas le temps de se soucier d'éventuelles fractures. Les flammes commençaient à rugir.

Remo tira la femme vers le bas-côté. Son cœur battait toujours. Son mari s'agenouilla et sanglota en silence.

Il y avait d'autres blessés et Remo alla les secourir. Il n'avait pas le choix.

— Tu as échoué, commenta le Maître de Sinanju, en revoyant Remo une heure plus tard, les vêtements déchirés.

— Ne retournez pas le couteau dans la plaie, OK ?

— Tu n'aurais pas dû lanterner comme un amateur.

— Hé ! Je me faisais du souci pour vous. Est-ce un crime ?

— Tu me juges trop âgé pour servir mon empereur ?

— Un peu...

Chiun lui adressa un regard assassin.

— Dois-je te rappeler l'épisode de l'alarme antivol ?

— C'était un engin à ultra-sons. J'aurais voulu vous y voir.

— Peut-être sera-ce le cas, un jour.

— Parfait. Comme ça, vous m'apprendrez. Allons annoncer la mauvaise nouvelle à Smith.

— Je te laisse le soin de lui dire que la rançon n'a pas été correctement réglée, articula Chiun d'une voix sans timbre, en lui montrant le contenu de l'enveloppe.

— Quarante dollars seulement ? s'étonna Remo.

— Moins mon pourcentage, bien sûr, précisa Chiun. Smith devra combler le reste. Mes honoraires étaient basés sur la rançon à recevoir et non sur celle qui fut effectivement réglée.

— Je voudrais être une souris pour voir la tête de notre brave Smitty, quand vous lui annoncerez la nouvelle.

— Smith ne me donnera pas tort.

— Si vous ne l'aviez pas éliminé, fit Remo en désignant le cadavre de l'Asticot, on saurait où se situe LCN.

— Inutile de mentionner ce détail à Smith.

— Seulement si vous arrêtez de me faire des remontrances.

— Je ne t'en fais pas. Je t'éclaire de ma sagesse.

— Essayez de m'éclairer sans critiquer, alors.

— À condition que tu acceptes mes conseils avisés, rétorqua le Maître de Sinanju.

Ils laissèrent le cadavre se décomposer dans l'obscurité pour

regagner leur voiture stationnée derrière le hangar.

CHAPITRE XXIV

- J'ai pas liquidé le Jap, annonça Nicky à don Carlo.
- Dégage, alors, répliqua le caïd de Boston.
- Et l'Asticot y a laissé sa peau.
- Tant pis, grogna l'autre. Et c't'enfoiré d'disque ?
- Le v'là, patron ! fit Nicky en le lui tendant.
- Merveilleux ! s'extasia Carlo en embrassant l'objet. Maint'nant, j'veais enfin gagner du pèze !
- Faudra bien qu'Tollini l'installe, non ?
- Ouais, mais il n'a pas b'soin d'savoir c'que c'est.
- Et le Jap ? Y avait un type avec lui.
- Il r'semblait à un fédéral ?
- Plutôt à un voyou, j'dirais.
- Pour l'moment, on s'en tape. Le fric va rentrer !
- Ravi de te l'entendre dire, prononça une voix onctueuse comme de la crème à bronzer.
- Qu'est-ce que... ? balbutia Carlo en sursautant. La porte s'ouvrit en grand et il reconnut la figure basanée et rayonnante de don Fiavorante.
- Don Fiavorante ! s'écria le caïd, faussement joyeux.
- Il se leva et frotta ses mains moites et poilues.
- C'est si bon de te revoir, l'Enfoiré, déclara don Fiavorante en tendant les bras pour embrasser son *sotto-capo*.
- Carlo Imbroglio tendit la joue et nota au passage les deux gorilles de Pubescio dans le couloir.
- Ici, on m'appelle Cadillac, précisa-t-il.
- Toujours à faire le mariole, l'Enfoiré. C'est c'qui m'a toujours plu chez toi.
- Ouais, ouais. Quel bon vent vous amène ?
- Je vois que mon argent rentre comme s'il coulait d'un robinet. Alors, j'me suis dit, ce don Carlo, il en a dans la cervelle. Il faut qu'j'aille voir de près les paris sportifs.
- Vous n'avez pas r'çu mon fax ?
- J'y pige rien. Ça sonne. La p'tite lumière s'allume. J'entends les bips mais il n'y a que du papier blanc qui sort.
- C'est sûrement qu'vot' matériel est pas conforme. Faudrait une loi pour réglementer tout ça.
- Dis-moi, don Carlo. À côté de tes résultats sportifs, Las Vegas, c'est d'la gnognotte. Comment tu te débrouilles pour si bien choisir tes

gagnants ?

— V'nez, j'veis vous montrer, fit Imbroglia en l'éloignant du disque dur pour l'entraîner hors de la pièce.

Ils traversèrent un couloir tapissé de moquette, avant d'arriver devant une porte indiquant « PARIS GAGNANTS ».

— Regardez bien, indiqua Carlo en l'ouvrant à la volée.

Il passa la tête, faisant sursauter cinq barbus basanés qui regardaient un match de hockey sur une TV grand écran.

— Qui joue contre qui ? demanda don Fiavorante.

— Les Bruins contre les Canadiens, répondit un des individus avec un accent étrange.

— Qui va gagner, les gars ? s'enquit don Carlo.

Le quintette se regroupa. Lorsque les têtes refirent surface, leur porte-parole annonça :

— Les Bruins, sans aucun doute.

— Tout le monde est d'accord ? questionna don Carlo.

— Oui, oui.

— Parfait, conclut don Carlo en refermant la porte.

Les Canadiens vont massacrer les Bruins, confia-t-il à don Fiavorante, une fois dans le couloir.

— Tu en es sûr ?

— Certain. C'est des Palestiniens. Ils misent systématiquement sur les tocards. Suffit d'miser sur l'aut' équipe. Ça marche à chaque fois. S'ils sont pas d'accord, c'est qu'il y aura égalité. Y'a jamais de problème.

Don Fiavorante posa les deux mains sur les épaules épaisses d'imbroglia et, de sa voix la plus chaleureuse, déclara :

— Don Carlo, tu es un génie. Tu iras loin.

— Merci, don Fiavorante, dit l'autre en bombant le torse.

— Et comme je sais que tu es promis à un grand destin, j'augmente ton loyer de dix pour cent. Avec effet rétroactif jusqu'à mardi dernier et intérêt couru.

— Mais... mais... bredouilla don Carlo, écarlate. J'ai fait tout c'que vous m'aviez d'mandé d'puis l'début.

Don Fiavorante leva une main ornée de bagues.

— Ne vois pas cette augmentation comme une punition mais plutôt comme un encouragement. Tu vas gagner encore plus et moi aussi. Personne n'y perdra.

— Ça m'conduira tout droit dans la tombe, gémit Carlo.

Le visage de don Fiavorante s'assombrit :

— Ça m'fait beaucoup d'peine d'entendre une telle ingratitude de la part de quelqu'un qui me doit tant. Je n'aimerais pas t'obliger à honorer tes dettes sur-le-champ.

— OK, OK, fit don Carlo en serrant les dents. Mais laissez-moi

respirer. J'me saigne aux quatre veines pour payer cette taule, vous savez.

Après le départ du capo, Imbroglia convoqua Tollini.

— Il nous faut quelque'chose de grandiose, expliqua-t-il à Tony, qu'on avait tiré du lit au beau milieu de la nuit.

— Mais vous contrôlez pratiquement tout dans cet État.

— Quelqu'chose nous a p't'être échappé. On a b'soin d'un max de pèze. J'pourrais attaquer les banques, mais celles qui sont pas fermées gardent mon fric. Autant m'voler moi-même.

— Il y a peut-être les Tritons Tae Kwon Do ? Ça marche fort, en ce moment. Licences en tout genre, cassettes vidéo, jouets, etc... Plus d'un million de dollars par an.

— Mazette ! Comment qu'ça s'fait qu'j'étais pas au jus ? Raconte-moi ça en détail pendant qu't'installas le nouveau disque en dur. J'en ai trouvé un super en solde. C'est dingue, y a toujours plein d'soldes dans c't'enfoiré d'État.

CHAPITRE XXV

Dans son bureau du sanatorium de Folcroft, le Dr Harold W. Smith fixait l'écran de son terminal où s'inscrivait en lettres vertes phosphorescentes : « EN ATTENTE. »

Il avait attendu la moitié de la nuit, dès que Remo et Chiun l'avaient prévenu de la « livraison » du disque dur. Il y avait inclus un programme caché lui permettant de pirater les mafiosi, une fois l'objet installé dans leur terminal.

Soudain, il entendit un bip et les mots « EN SERVICE » s'affichèrent sur son écran. Smith pinça les lèvres.

Des caractères alphanumériques apparurent et il pressa une touche. Le mot « LANSCII » s'inscrivit en capitales et Smith s'octroya un large sourire. À présent, il était branché sur leur réseau. Il entra le mot de passe contenu dans le disque dur. Byte par byte, toutes les informations contenues dans le système informatique de la Mafia – sans doute une série de PC en réseau – étaient à sa disposition.

Des colonnes de chiffres commencèrent à défiler sur l'écran. Smith s'arrêta à la rubrique : « PARIS GAGNANTS. »

Ce qu'il découvrit l'époustoufla. Depuis plus d'une semaine, la Mafia bostonienne prévoyait les résultats de tous les matchs... même quand il y avait égalité. Cela ne leur rapportait pas tellement d'argent, mais leurs choix se révélaient justes à chaque fois.

Smith parcourut la comptabilité. LCN générait un modeste revenu illicite hebdomadaire à six chiffres, net d'impôts. Mais leur taux de progression doublait de jour en jour.

— À ce rythme là... murmura-t-il.

Et sa voix s'estompa en lisant les coordonnées de contacts à Boston et dans l'administration du Massachusetts. Les livres de compte électroniques laissaient apparaître les noms des fonctionnaires véreux. Les tentacules de la Mafia s'insinuaient dans les habituelles fissures de la société.

Smith se rappela soudain qu'il avait négligé de vérifier le numéro de la ligne à laquelle il était connecté. Il lança un programme pour en retrouver la trace.

À sa surprise, il obtint de nouveau un numéro qui n'était pas en service, mais différent du premier. Les indicatifs de zone se révélaient pourtant identiques. Quincy nord, Massachusetts. Indice révélateur que Smith exploiterait plus tard.

En retournant dans le programme LANSCII, il découvrit un

nouveau fichier intitulé « TRITONS TAE KWON DO ».

— De quoi diable peut-il s'agir ?

Après avoir consulté plusieurs banques de données, Smith comprit à quelle nouvelle cible la Mafia s'attaquait. Et il lut dans le fichier les sommes fabuleuses provenant de Boston mais aussi d'usines situées à Hong Kong ou Melbourne.

Harold Smith décrocha son téléphone, et composa le numéro de l'hôtel de Boston où Remo et Chiun séjournèrent. Il fallait agir vite.

CHAPITRE XXVI

Tout ce que Jeter désirait dans la vie, c'était de créer des bandes dessinées.

Aspiration des plus simples. Typiquement américaine. Que le jeune artiste n'aurait jamais pu réaliser si la pizzeria Backgammon d'Amherst, Massachusetts, n'avait pas été bondée, ce vendredi soir de fin mai 1984.

Son plateau chargé à ras bord, Jeter chercha en vain une table libre. Il était si timide qu'il préférerait manger seul. Et si une fille se mettait à lui faire la conversation ? Jeter ignorait comment parler au beau sexe. En outre, il avait besoin de place pour poser son bloc à dessin.

Comme les examens étaient terminés à l'université, Jeter attendait avec impatience un long été étouffant de croquis fiévreux. Des croquis de filles, la plupart du temps.

Finalement un duo de blondes aux jambes fuselées libéra une table ronde dans un coin. Jeter Baird fonça vers l'endroit. Mais Devin Western s'y précipitait aussi, un carnet de croquis également sous le bras.

Ils atterrirent de concert sur les sièges.

— Je l'ai vue le premier, pleurnicha Jeter.

— Non, c'est moi, insista Devin.

— J'ai besoin de toute la table pour mes croquis.

— Moi aussi.

— Tu publies ? demanda Jeter à Devin, sachant qu'aucun étudiant aux beaux-arts ne dessinait de super héros sans aspirer à la publication.

— Non et toi ?

— Non.

Un silence s'installa.

— Mais je travaille sur un projet assez sympa, déclara Devin. L'homme Triton.

— Pourquoi pas l'Homme-Tortue-de-Mer ?

— Parce que CD COMICS vient juste de sortir *Tortues Master*.

Jeter hocha la tête d'un air compatissant et triste.

— Ouais, Wonder Comics a publié *Squirrel Woman*, la femme écureuil, alors que je dessinais le costume de *Squirrel Girl*.

— Je préfère « Squirrel Girl ». Ça sonne mieux.

— Sa véritable identité devait être Doreen Green, parce que ça

rime aussi.

— On pourrait peut-être collaborer ? suggéra Devin.

— Super ! Tu es bon scénariste ?

— Non et toi ?

— Non.

Nouveau silence. Jeter Baird et Devin Western lorgnaient leurs pizzas avec un mélange de faim et de déception.

À ce moment précis, la culture populaire était à la croisée des chemins, bien qu'aucun des deux dessinateurs ne le soupçonnât. C'est alors que Devin déclara :

— J'ai trouvé ! On dessinera et on rédigera ensemble.

— Super ! s'exclamèrent-ils à l'unisson en ouvrant leurs carnets de croquis.

Et, tandis que leurs pizzas refroidissaient, ils échangèrent des idées.

— Le Guerrier Triton, suggéra Devin. On en fera un Ninja. C'est la tendance actuelle.

— C'était l'an dernier. Cette année, c'est plutôt les androïdes. Personnellement, je préfère les mutants.

— Je refuse d'être trop commercial. Je suis un dessinateur de BD sérieux.

— Ouais. Quand t'es trop commercial, personne ne respecte ton boulot.

En parfaite osmose sur le plan marketing, Jeter Baird et Devin Western se mirent à phosphorer dur. L'ennui, c'est que les meilleurs noms de super héros étaient déjà pris.

— Cow Princess, annonça Jeter en brandissant l'esquisse d'une voluptueuse Amazone à la triple poitrine et pourvue de cornes frontales.

— Ma mère me tuera si elle me surprend en train de dessiner une nana avec trois paires de seins, grimaça Devin. Et puis les vaches n'ont pas de cornes.

Et ils se remirent au travail, oubliant leurs pizzas qui avaient carrément congelé.

— Girafe Boy ! s'écria Devin.

— Avec un cou pareil, il passe comment sous les portes ? remarqua Jeter en considérant le croquis d'un œil critique.

— Très juste.

— Si on se lançait dans les fruits.

— L'Ultime Pistache ! lança Devin. Elle porte une écorce géante en kevlar de titane, pour cacher sa véritable identité de travailleur immigré.

— Les pistaches ont des pouvoirs surnaturels ? se demanda Jeter. Devin mâchonna la gomme de son crayon.

— Elles sont dures et salées, hasarda-t-il. Mais j'aime bien mes

Tritons, gribouillant un quatuor de batraciens guillerets.

— Les Tritons Mutants ! brailla Jeter, triomphant.

— Non faut être original. Et si on leur donnait des nunchakus ?

— Qu'est-ce que tu penses des Tritons Tae Kwon Do ? lâcha Jeter Baird, lançant sans le savoir une nouvelle industrie.

— Ouais. C'est sympa, original et surtout pas commercial.

En dépensant jusqu'au dernier cent de leur capital prévu pour les études, Jeter et Devin firent imprimer cinq cent mille exemplaires du premier numéro des *Tritons Tae Kwon Do*. Lorsque la livraison parvint à leur cité universitaire, ils connurent le frisson des dessinateurs enfin publiés.

La dure réalité leur sauta au visage.

— C'est pas aussi drôle que dans mon souvenir, dit Devin.

— On aurait dû embaucher un scénariste, marmonna Jeter.

Et ils se dévisagèrent, l'air consterné.

— Est-ce que les gens vont les acheter ? se demanda Devin.

— Est-ce qu'on va finir nos études ? s'inquiéta Jeter.

Leurs yeux s'écarquillèrent d'effroi en réalisant que leurs mères les tueraient si elles découvraient le pot aux roses.

Jeter et Devin prospectèrent tous les libraires et marchands de journaux d'Amherst, pour essayer de placer leurs *Tritons Tae Kwon Do*. Lorsqu'on ne leur riait pas au nez, on leur crachait carrément à la figure.

— J'peux pas en parler à ma mère, pleurnicha Jeter.

— Moi non plus, gémit Devin.

Jeter eut alors l'idée de génie qui allait leur permettre de récupérer leur investissement et les transformer en multimillionnaires.

— Il ne nous reste plus qu'une seule chose à faire.

— Laquelle ?

— Passer au *Tuckahoe Show*.

Et les voilà partis en stop à New York, un carton des *Tritons Tae Kwon Do* sous chaque bras.

Cela se révéla étonnamment facile. La jeune femme chargée des recherches du Bil Tuckahoe Show venait à peine d'entendre leur récit, qu'elle s'écriait :

— Des étudiants dépensent tout l'argent de leurs études en bandes dessinées ! Parfait ! On peut reporter cet horrible sujet sur le trafic des singes !

— Mais on n'a pas acheté ces bouquins, commença Jeter,

— On les a fait imprimer, acheva Devin.

— N'en dites pas plus ! Bil aime bien que ses invités passent à l'antenne sans être préparés.

Le lendemain, effrayés et larmoyants, Jeter et Devin se retrouvèrent devant le public d'un studio TV, tandis que Bil Tuckahoe,

signasse argentée et regard de chien de berger, leur demandait :

— Vous êtes des mordus de BD, les garçons ? Admettez-le ! Vous feriez n'importe quoi pour un numéro introuvable de Flash Gordon ou de Superman. Mentir, frauder, voler, vendre vos parents sur le marché aux esclaves.

Ils tentèrent de s'expliquer. Devin se mit à pleurer, Jeter brandit un exemplaire des *Tritons Tae Kwon Do*, tel un criminel qui passe en jugement. Aussitôt, un cameraman se précipita pour filmer la couverture du livre qu'il avait dans son viseur, tandis qu'en régie un technicien pianotait en surimpression : « Jeter Baird. Fan de Bandes Dessinées. »

L'image des quatre tritons masqués et dotés d'armes asiatiques fut diffusée dans tout le pays, galvanisant l'Amérique d'âge préscolaire.

Jeter Baird et Devin Western ne vendirent jamais un seul exemplaire de leur précieuse BD. Ils n'achevèrent jamais leurs études.

C'était inutile. Les offres pour un dessin animé, une gamme de jouets et une adaptation cinématographique affluèrent avant même que ne se termine l'émission.

Bientôt, les figurines de quatre Tritons Tae Kwon Do, les TTKD, devinrent inévitables de Manhattan à Madagascar. L'argent rentrait par camions entiers. Chaque licence de jouet entraînait une autre. Les modestes dessins animés TV firent place à des longs métrages hollywoodiens. Bref, tout ce que touchaient ces créatures de BD se transformait en or.

Ce fut une réussite à l'américaine sans précédent. Mais chaque médaille a son revers...

Jeter et Devin avaient profité de ces six ans d'expansion financière, passant directement de leur cité-U minable à une fabuleuse résidence avec bureaux, appartement privé et studio de cinéma dans la banlieue d'Amherst, lorsqu'ils comprirent que le tour de manège gratuit était terminé.

Ils s'en rendirent compte pendant le tournage de *Tritons Tae Kwon Do III : La Revanche*, lorsqu'un tireur embusqué assassina la star, d'Artagnan. Ce n'était pas son véritable nom. Il s'appelait Sammy Bong, c'était auparavant un acteur de film de karaté au chômage et il s'agitait à présent sur le plateau dans son costume de Triton en polyuréthane.

D'Artagnan allait transpercer un méchant Ninja avec son sabre lorsque sa carapace fut criblée de balles.

Le message parvint au courrier du lendemain matin, alors que Jeter et Devin étaient encore sous le choc. On y lisait : « Dix pour cent. Sinon Athos est le prochain. » Comme pour en rajouter dans le sordide, la note était libellée avec des lettres découpées dans des publicités pour les Tritons Tae Know Do et collées sur du papier à

lettre TTKD pour enfant.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Devin, la voix nauséuse.

— On paie. La prochaine fois, ça pourrait être nous.

Le problème, c'est que le billet oubliait de préciser à qui il fallait payer.

L'après-midi même, ils découvrirent Athos, la gorge tranchée, dans une poubelle du décor.

Nicky Stivaletta apparut, tandis que l'ambulance emmenait le cadavre du Triton sous les yeux exorbités de ses deux congénères encore vivants, Aramis et Porthos.

Flanqué de deux gorilles en complet rayé, Nicky rejoignit Jeter et Devin. Ce dernier, plus prompt à la détente, glissa à l'oreille des deux Tritons survivants :

— Barrez-vous, les gars !

Les TTKD ne bronchèrent pas. Ils voulaient défendre leur honneur.

— Sinon, vous êtes virés, ajouta Jeter.

Et les deux créatures prirent aussitôt la fuite.

— Vous avez eu mon p'tit mot ? demanda Nicky en faisant rouler un cure-dents dans sa bouche.

— Pourquoi avoir tué Athos ? On va vous payer ! répliqua Devin, des larmes dégoulinant sur ses joues.

— J'aime bien l'odeur du sang, fit Nicky en haussant les épaules.

— Dix pour cent ? s'enquit Jeter.

— En liquide, si possible.

— On peut avoir un reçu ? demandèrent Jeter et Devin en chœur, se rappelant soudain leur cours de comptabilité.

— Non, soupira Nicky d'un ton las.

Déprimés, les deux ex-étudiants conduisirent Nicky et ses deux armoires à glace dans leur bureau commun. Ils écartèrent les Tritons en peluche, enjambèrent au passage les jeux d'arcade vidéo TTKD et les mannequins en carton prévus pour les halls d'entrée de cinéma.

— Grouillez-vous, déclara Nicky, qui refusa de s'asseoir. J'ai pas qu'ça à fout'.

En réalité, le destin voulait que Nicky Stivaletta n'ait plus qu'une minute et treize secondes à vivre. Il le sentit vaguement quand la porte du bureau s'ouvrit soudain en grand, renversant du même coup une poupée TTKD d'un mètre de haut.

Les gardes du corps virevoltèrent aussitôt, arme au poing. Mais des mains palmées les prirent de court. Une paire saisit Sal Bugliosi aux oreilles. Elles bourdonnaient encore trois jours après son embaumement. La brusque augmentation de la pression atmosphérique bouscula son cerveau et fissura de toutes parts l'ossature de sa boîte crânienne.

L'autre Triton – son masque violet et sa petite stature permettaient

de l'identifier comme étant Porthos –, ouvrit d'un seul coup de pied le bassin de Pauli Scanga Œil-de-Lynx, comme on décapsule une bouteille de soda !

Pauli lâcha son revolver et agrippa son entrejambe d'où s'échappaient des liquides corporels variés. Il tenta de se redresser mais finit par s'écrouler en un tas flasque et nauséabond.

— Aramis ! lâcha Jeter.

— Porthos ? s'étrangla Devin.

— Mon cul, oui ! rétorqua Nicky en exhibant son double canon scié.

Le coup de feu élimina Aramis. Malheureusement pour Nicky, il ne s'agissait que de sa réplique en peluche, posée dans un coin. Dans la foulée, un écran de jeu d'arcade se brisa et un réveille-matin TTKD se mit à sonner.

Nicky visa Porthos. Le souffle de la détonation forma une sorte de spirale galactique noire au plafond. Nicky leva le nez et vit les impacts. Il le baissa et remarqua une main palmée dirigeant son double canon encore fumant vers le haut.

« J'ai d'jà vu ça quelquepart mais où ? » songea-t-il, le temps que le fusil lui soit arraché des mains avant d'être planté dans son abdomen.

— Oumpf ! lâcha-t-il et il se plia en deux.

On saisit sa tignasse gominée et sa tête se retrouva coincée dans un four à micro-ondes posé sur une table.

— À vous l'honneur, Petit Père, prononça la voix masculine qui s'échappait du costume d'Aramis.

— D'ordinaire, j'évite de me souiller les mains avec les machines, répondit une voix fluette étrangement familière, mais celui-ci est coupable de cruauté sur des batraciens.

Nicky entendit toutes sortes de bruits de ferraille. Un morceau de la paroi du four perça sa joue mal rasée et Nicky comprit que le micro-ondes était hermétiquement fermé. Impossible d'imaginer comment. Un bout de fer entaillait son front et ses oreilles étaient broyées de part et d'autre de son crâne.

— Je dirais qu'il est prêt pour la cuisson et vous ?

— Voyons si l'appareil fonctionne toujours, dit la voix haut-perchée.

En dépit de sa position peu enviable, Nicky laissa échapper un petit rire rauque.

— Ça march'ra jamais. Y'a un contact dans la porte qui doit toucher un aut'contact pour qu'le circuit soit fermé.

— Merci de me le rappeler.

Nicky perçut le raclement d'un bouton de minuteur endommagé et le tic-tac hésitant du minuteur. Puis comme le bruit d'une pièce tombant dans une machine à sous.

Nicky Stivaletta connut ensuite une courte, mais exquise agonie au cours de laquelle chaque molécule d'eau de son crâne se mit à bouillir sous un intense bombardement de micro-ondes.

Il se redressa, comme aiguillonnée par un bâton à bestiaux.

Il était mort avant qu'une main palmée ne balance l'appareil, sa tête et son corps à la suite, dans une poubelle, arrachant la prise de courant dans la foulée.

— Je pensais que ces fours ne marchaient pas tant que la porte n'était pas fermée, déclara Jeter Baird en voyant le corps plongé en partie dans la corbeille à papier TTKD.

— Il suffit d'arracher le contact qui est sur la porte et de l'enfoncer dans l'autre contact, expliqua Aramis.

— Qui êtes-vous, les gars ? s'enquit Devin.

— Certaines personnes ont des anges gardiens, dit Aramis.

— Ouais.

— Vous deux, vous avez des Tritons gardiens. Félicitations.

Ce qui sembla parfaitement crédible aux oreilles de Jeter et Devin, nourris à la BD depuis leur plus tendre enfance.

— Comment vous payer de retour ? demanda Jeter, soulagé.

— Vous pouvez nous laisser un pourboire, déclara la voix haut-perchée de Porthos.

— Ne l'écoutez pas, dit Aramis. Personne ne vous embêtera plus jamais.

— Mais nous ne garantissons pas le travail sans pourboire, ajouta Porthos d'une voix sombre.

Jeter et Devin se hâtèrent de lui donner tout le liquide qu'ils avaient dans leurs portefeuilles.

— Accordez-nous juste une faveur. N'en parlez à personne, dit Aramis après avoir reposé doucement le d'Artagnan Triton en peluche que Jeter venait de lui offrir.

— Même pas à nos mères ? s'enquit Devin.

— Bien sûr, on doit toujours tout dire à sa mère, intervint la voix flûtée de Porthos.

Après le départ du duo, Devin et Jeter découvrirent les acteurs de Hong Kong qui, d'ordinaire, tenaient les rôles d'Aramis et de Porthos. Ils ronflaient à l'arrière de la voiture du mafioso. Ils furent incapables d'expliquer comment ils s'étaient retrouvés là, ni pourquoi Aramis arborait le masque de Porthos et vice versa.

CHAPITRE XXVII

— Les batraciens peuvent dormir sur leurs deux nageoires, déclara Remo au téléphone.

— Euh oui... répondit Harold W. Smith, tout en avalant un comprimé de Zantac pour son ulcère.

— Et maintenant, à qui le tour ? demanda Remo.

L'interphone bourdonna.

— Un instant, je vous prie, déclara le directeur de Cure, en appuyant sur le bouton. Oui ? dit-il à sa secrétaire.

— Le patient transféré vient d'arriver, Dr Smith.

— Parfait. Merci.

Smith revint au téléphone bleu.

— Remo. Demandez à Maître Chiun de rentrer, je vous prie.

— Et moi ?

— Vous allez à New York porter un message à Don Pubescio.

— Lequel ?

— Cadillac Carlo Imbroglio triche sur son loyer.

— Qui est ce zigoto ?

— Le chef de la Mafia de Boston.

— Comment avez-vous trouvé son nom ?

— Cet idiot s'était inscrit dans le fichier des salaires, sous la rubrique « ministre du crime ».

— Facile à retenir. Bon, je préviens Chiun et je file à New York.

*

* *

Dans son alcôve en noyer sombre de Little Italy, don Fiavorante Pubescio s'inquiétait.

— Il aurait déjà dû rappeler, dit-il en buvant une gorgée de thé au ginseng qui avait le goût amer de la trahison.

Les preuves tangibles s'étaient là sous ses yeux. Des listings d'ordinateur. Posés sur la table en noyer par un lieutenant de Boston qui s'appelait Remo Mercurio.

— Je te charge du contrat, si tu veux, reprit le don.

— Non merci, répondit le dénommé Remo.

— Tu n'veux rien en retour ? s'étonna Fiavorante.

— Vous liquidez don Carlo et je s'en suis satisfait.

— Tu aimerais peut-être le remplacer, hein ?

— J’suis disponible, répondit Remo, glacial.

— Ah, je comprends maintenant. Je vais y réfléchir. Va-t’en, à présent. Avec ma bénédiction.

Et c’est ainsi que don Fiavorante envoya un de ses lieutenants faire le nécessaire. Le plan était parfait. Don Carlo faisait transiter de l’héroïne par un transporteur privé. Le lieutenant n’avait qu’à se déguiser en livreur de chez UPS, pour pénétrer au siège de LCN sans difficulté.

Mais il n’y avait pas eu d’appel. Que s’était-il passé ? se demanda don Fiavorante dans la fraîcheur de son alcôve en noyer.

CHAPITRE XXVIII

— Quelqu'un nous a vendus ! hurla Carlo Imbrogio en balançant le *Herald* de Boston, dans lequel il venait d'apprendre le destin fatal de Nicky et consorts.

— Mais qui, patron ? interrogea Bruno le Chef, le visage toujours aussi blafard.

— Chais pas, chais pas. Laiss'moi réfléchir, bougonna l'autre en mordillant les phalanges de son poing fermé. J'vois qu'deux possibilités, reprit-il en avalant un fragment de peau sèche. La première, c'est Tony. Il était l'seul au courant, à part toi et moi.

— Et la deuxième ? se hâta de demander Bruno, afin d'éviter le délicat sujet de sa loyauté personnelle.

— C'est peut-être que Don Fiavorante préfère faire rentrer son argent tout seul. Sans intermédiaire. Sans nous.

— Don Fiavorante ne pense pas d'cette façon.

— Peut-être qu'il d'vrait pas penser du tout...

Les yeux mornes de Bruno Boyardi dit le Chef devinrent très très soucieux tandis que don Carlo se levait pour gagner la baie vitrée le long de la salle de conférences.

— Regarde c'qui vient nous voir ! s'écria-t-il soudain.

— Quoi ? fit le Chef, en regardant à son tour.

Il aperçut une camionnette de couleur boue séchée.

— Y a pas d'inscriptions, grogna Carlo.

— Si, patron. Vous voyez le p'tit écusson doré su'l'côté ?

— On dirait un enfoiré d'badge, marmonna l'autre. T'arrives à lire les lettres ?

— U... P... S.

— L'armée ! Ils nous envoient ces enfoirés de troufions ! brailla don Carlo en se ruant sur sa vieille mitraille.

Lorsqu'un individu en uniforme de la même couleur terne que celle de la camionnette surgit du côté conducteur, le caïd de Boston ouvrit le feu à travers la baie vitrée.

Le vacarme fut assourdissant. Des morceaux de verre dégringolèrent en cascade. Des éclats d'aluminium des chambranles jaillirent et s'éparpillèrent sur la moquette. Et don Carlo hurlait de joie en visant sa cible.

— Tiens ! Tiens ! Prends ça, 'spèce d'enfoiré ! C'est pas toi qui vas déloger l'caïd de Boston !

— J'crois qu'il est mort, déclara Bruno le Chef, lorsque Imbrogio

fut à court de munitions.

— Bien sûr qu'il est mort, fit Carlo en caressant son arme encore fumante avec volupté. Ces braves mitraillettes américaines, c'est c'qu'il y a d'mieux pour zigouiller.

— On d'vrait p't'être s'débarrasser du corps ?

— La camionnette, aussi. Dans la rivière derrière l'immeuble. Pourquoi tu crois qu'j'ai choisi c't'endroit. La flotte, y a rien d'mieux pour s'débarrasser des gars qu'on a r'froidis.

CHAPITRE XXIX

Le Maître de Sinanju examina le patient dans le lit. Il était âgé. Sa structure osseuse évoquait la Rome antique. Sa peau était cireuse et jaunâtre comme un vieux fromage.

— De quoi souffre-t-il ? demanda Chiun à Harold Smith.

— Empoisonnement.

— Ah, l'estomac, psalmodia Chiun qui, par déférence pour l'environnement aseptisé, arborait un kimono ivoire.

Un médecin se tenait de côté, soucieux et perplexe. Ils se trouvaient dans l'aile hospitalière du sanatorium de Folcroft.

— Il est dans un coma irréversible, déclara le praticien, sur la défensive. Vous ne pouvez rien faire pour lui. Je l'ai dit au Dr Smith.

Le Maître de Sinanju fit la sourde oreille, examina la machine qui aidait les poumons du malade à respirer puis, sans dire un mot, il arracha les tubes qui l'alimentaient.

— Vous allez le tuer ! s'écria le médecin. Ce patient doit prendre des médicaments par voie intraveineuse.

Le Maître de Sinanju le laissa approcher et, d'un geste habile, planta un tube dans un des avant-bras que le praticien agitait.

Le visage de ce dernier afficha aussitôt une expression rêveuse et il s'affala dans un fauteuil avoisinant.

— Êtes-vous certain que cela marchera ? s'inquiéta Smith.

— Non, avoua Chiun avec gravité.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous en train de... ?

— Il n'y a rien à perdre, dit Chiun en secouant les manches de son kimono pour avoir les mains libres. Cet homme a été l'instrument des machines jusqu'à ce que sa volonté de vivre se mue en une sorte de sommeil paresseux. Mais s'il doit se rétablir, son corps doit être convaincu que cela n'arrivera qu'en luttant pour la vie.

Et avant même que Smith puisse protester, le Maître de Sinanju plongea soudain ses longs ongles dans le gros ventre fripé du patient.

Le corps décharné de l'individu eut un spasme et sa colonne vertébrale se tordit comme un arc électrique grésillant entre deux électrodes.

À deux mains, Chiun enfouit ses ongles plus profondément dans la chair verdâtre et écœurante.

Et dans l'oreille du patient, il murmura :

— Lutte pour ta vie, paresseux. Ou je te l'enlève.

Paupières closes, Smith détourna la tête et serra les dents. En

imagination, il vit dix éruptions sanguinolentes. Une pour chaque ongle implacable du Maître de Sinanju.

La phase suivante du plan de Smith dépendait du rétablissement du patient.

CHAPITRE XXX

— *In onore della famiglia, la famiglia e abbraccio*, entonna don Carlo Imbroglia dans un petit bureau de LCN, éclairé à la bougie. Chais pas c'que ça veut dire, mais c'est c'qu'on dit toujours dans ces occasions.

— Quelles occasions ? s'enquit Tollini, louchant sur le revolver et le poignard posés en croix sur la table, dans la pénombre de la pièce dont on avait obscurci les fenêtres avec du crêpe noir.

— Les baptêmes, dit don Carlo.

— Oh. On va baptiser quelqu'un ?

— Bonne question. Oui, toi.

— Moi ? fit Tollini, les yeux exorbités.

— Sois pas modeste. Tu t'es drôl'ment décarcassé pour LCN. Tu vas dev'nir l'un des nôtres.

— Que... qu'est-ce que je dois faire ? balbutia Tony.

— Presque rien. Donne-moi ta main.

Tony obéit, tandis que l'autre s'emparait du poignard.

— Répète après moi : « Je veux entrer dans cette organisation pour protéger ma famille et tous mes amis. »

Et Tony obtempéra d'une voix morne.

— Je jure de ne pas divulguer ce secret et d'obéir, avec amour et *omertà*.

Tony prononça la phrase, en se demandant ce qu'était *l'omertà*. Une arme, peut-être. Comme ce couteau sicilien que don Carlo agitait sous son nez.

La lame rutilante entailla le bout de l'index de Tony.

— OK, j'ai coupé ton doigt à gâchette, déclara Imbroglia. Maint'nant j'veis couper l'mien.

Il s'exécuta et joignit son index à celui de Tony. À cet instant seulement, l'entaille commençait à démanger ce dernier.

— Que quelqu'un m'passe un saint, cria don Carlo.

— Voilà, patron, fit Bruno le Chef, en sortant de sa poche une image pieuse toute racornie.

Le caïd de Boston observa l'image pieuse l'air incertain.

— J'le connais pas, c'lui-là, marmonna-t-il.

— Saint Pantaleone. Il est bon pour les rages de dents.

— Et alors ? On est dentistes, maint'nant ?

— J'ai une prémolaire qui m'titille, patron.

Don Carlo haussa les épaules :

— Après tout, un saint, c'est un saint, pas vrai ? Toi, Tony, répète

après moi, ajouta-t-il en portant un coin de l'image pieuse à la flamme vacillante de la chandelle.

« Comme ce saint qui se consume...

— Comme ce saint qui se consume... répéta Tony en observant saint Pantaleone qui commençait à roussir.

— Mon âme se consumera. J'entre vivant dans cette organisation et j'en sortirai mort.

— Je dois vraiment dire la dernière partie ? questionna Tony en voyant la carte noircir et se tordre en exhalant une forte odeur.

— Pas si tu veux entrer mort dans l'organisation, répliqua don Carlo, narquois. La rivière n'coule que dans un sens. Tu piges ?

Ravalant sa salive, Tony acheva son serment de fidélité. Rayonnant, don Carlo laissa tomber la carte dans un cendrier.

— Félicitations ! Maint'nant tu fais partie d'la grande famille ! Avec tous ses droits et ses privilèges.

— Merci, articula Tony, misérable.

— Bruno, amène du vin ! fit Carlo en tapant sur la table. Du rouge ! Pendant qu'on cherche un nom d'guerre pour Tony.

— J'en ai déjà un, protesta Tollini en consultant sa Tissot.

— Qu'est-ce qu'y'a ? T'es pressé ? C'est un moment sentimental. Moi, quand j'repense à mon baptême, j'suis tout r'tourné. Et toi, tu r'gardes ton enfoirée d'montre qu'à même pas d'chiffres su'l'cadran. Ouais, c'est ça !

— Quoi ?

— Zéro Zéro ! C'est com'ça qu'on va t'appeler !

— Hé, ça m'plaît, patron, commenta Bruno le Chef en disposant les verres et la bouteille sur la table.

— Zéro Zéro ? répéta Tony Tollini dit Zéro Zéro.

— Tu vas t'y habituer. Allez, bois un coup !

Ils portèrent un toast puis Imbroglia devint sérieux.

— Zéro Zéro, en vertu de ton ascension rapide au sein d'not'organisation, on va t'confier un boulot très important.

— Ah oui ?

— Tu vas t'faire les dents en liquidant quelqu'un d'gênant.

— Oh, mon Dieu. Qui ça ?

— Don Fiavorante Pubescio, c't'enfoiré.

— Mon oncle ?

— Il nous gruge d'puis l'début. Faut qu'il s'en aille.

— Je ne peux pas tuer...

— Pourquoi tu ne peux pas ? T'as prêté serment, comme moi. Comme Bruno, ici présent. Si un p'tit nouveau se plie pas à la discipline, les autres se chargent de l'éduquer. En général, ça veut dire qu'ils l'expulsent de l'organisation.

— Ça signifie... ? s'étrangla Tony.

De son doigt, Carlo fit mine de lui trancher la gorge et hocha la tête en précisant :

— On n'est pas chez IDC, ici. Souviens-toi du serment.

Tony ravala sa salive. Elle avait un goût de sang. Le sien. Il se dit qu'on en avait déjà suffisamment répandu.

— Tout ce que vous voulez, don Carlo, prononça Tony Zéro Zéro Tollini d'une voix caverneuse.

CHAPITRE XXXI

— Tu n'es pas mon neveu, Tony.

— Vous n'êtes pas don Fiavorante, lâcha Tollini, fasciné par le visage au teint cireux qui venait de parler.

Zéro Zéro Tollini comprit qu'il avait prononcé la mauvaise phrase lorsque deux gardes du corps le flanquèrent à terre et lui arrachèrent ses vêtements.

L'un des deux dénicha le Beretta que lui avait confié don Carlo. L'autre le souleva et le fit asseoir si violemment sur le fauteuil, en face de l'étrange vieillard, que Tony sentit un os craquer. Le coccyx, sans doute.

Le vieil homme plongea un doigt fripé dans un sac en papier, duquel il sortit un poivron frit tout graisseux qu'il se mit à mâcher avec méthode.

— Je n'te connais pas, prononça-t-il d'une voix éraillée.

— C'est Cadillac qui m'envoie.

— J'connais pas c'nom-là.

— Cadillac Carlo, le caïd de Boston.

Le vieillard cessa de mastiquer. Un œil se plissa pour réfléchir, l'autre fixant Tony avec méfiance.

— Tu veux parler d'Imbroglia l'Enfoiré ?

— Il se fait appeler Cadillac.

— Comment cet assassino a-t-il pu diriger Boston ?

— Oncle Fiavorante lui a offert le territoire, répondit Tony en songeant que seule la vérité avait une chance de le sauver, à présent.

Le vieillard reprit sa mastication.

— Et tu v'nais voir ton oncle Fiavorante avec ça ? ajouta-t-il en désignant le Beretta tenu par l'un des gorilles.

Tony ne broncha pas.

— Tout s'éclaire, maint'nant, poursuivit le vieil homme. Tu sais tenir une pelle ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudra bien creuser la tombe.

— Celle d'oncle Fiavorante ? lâcha Tony, horrifié.

— Non, on lui a déjà réglé son compte. Je pensais t'octroyer la parcelle d'à côté. Ça te plairait, non ?

Pris de panique, Tony tenta de jouer son dernier atout.

— Écoutez, bafouilla-t-il en essayant d'imiter Robert de Niro. Don Carlo et moi, nous sommes de très, très bons amis.

— Et moi, j'ai une très, très grosse vendetta contre ce pourri d'Enfoiré, rétorqua le vieil homme.

— J'suis affranchi, reprit Tony d'une voix sourde. On m'appelle Zéro Zéro. Vous avez p't'être entendu parler d'moi ?

— Zéro Zéro ? Qu'est-ce que c'est qu'ce nom-là ?

— J'peux vous procurer des tas d'ordinateurs, se hâta d'ajouter Tony. J'peux vous faire progresser comme don Carlo.

— L'Enfoiré s'rait incapable de gérer une laverie.

— Il devient riche à Boston, plaida Tony. J'peux vous aider à l'dev'nir aussi. Laissez-m'en la possibilité et j'peux créer une interface à chaque strate de votre hiérarchie. Vous serez montés en réseau intégré et...

— Mais de quoi tu parles ? Ça fait quelques années que j'suis plus en service mais les gens n'causent quand même pas comme ça, maint'nant, si ?

— Pas que je sache, don Pietro, intervint l'un des gardes du corps.

Don Pietro Scubisci saisit un autre piment frit. Ses yeux chassieux se plissèrent, tandis que Tony essayait la sueur de sa moustache d'un revers de main.

— Je vais te rendre ton arme et je te laisse le privilège de t'abattre toi-même dans la bouche.

— Mais pourquoi ? fit Tony, blafard.

— Parce que tu parles trop.

Tony Tollini considéra le vieux *don* qui enfournait un nouveau poivron frit dans sa bouche parcheminée.

— J'vais pas attendre cent sept ans ta réponse, prévint don Pietro en mâchant avec précaution.

L'ex-étoile montante d'international Data Corporation n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles, mais il comprit qu'on venait de lui faire une offre qu'il ne pouvait refuser.

Tony accepta en tremblant le Beretta qu'on lui tendait. L'arme était glacée. Ses yeux commencèrent à se voiler.

De l'autre côté de la table striée d'impacts de balles, le *don* de Little Italy l'observait avec un vague intérêt tandis qu'il portait le canon à sa bouche.

Tony sentit la saveur amère de l'acier sur sa langue. Fermant les paupières, il appuya sur la détente. Elle refusa de fonctionner. Les yeux de Tony s'écarquillèrent.

— Que quelqu'un aide ce pauv'diable, prononça don Pietro d'une voix lasse, tout en plongeant la main dans son sac graisseux. Il a oublié d'enlever la sécurité.

Tony n'eut pas le temps de réagir, quelqu'un plaçait le canon d'une arme sur sa tempe droite et le réceptacle de ses pensées jaillit en gerbes qui éclaboussèrent les portraits de saints accrochés au mur.

Sans la moindre émotion, don Pietro le regarda s'écrouler. Un morceau de cervelle évoquant du lait caillé suintait de son front en miettes.

Une lueur jaillit dans les yeux fatigués du vieux don. Lentement, il trempa le morceau de poivron déjà mastiqué dans la matière visqueuse et goûta avec soin le mélange. Alors que ses gardes du corps portaient la main à leur bouche pour éviter de vomir, don Pietro se pourlécha les babines en disant :

— Ça manque un peu d'ail.

CHAPITRE XXXII

— Expliquez-moi encore une fois, demanda Remo à Smith.

— Vous avez monté don Fiavorante contre don Carlo. Entre-temps, Chiun et moi avons fait revivre don Pietro.

— Qu'est-il arrivé à don Fiavorante ?

— Maître Chiun l'a éliminé après votre visite amicale. Réinstaller don Pietro n'a été qu'un jeu d'enfant.

— Depuis quand remet-on des mafiosi sur les rails ?

— Lorsqu'ils sont vieux et séniles, expliqua Smith, ils sont moins dangereux que des innovateurs comme don Fiavorante et don Carlo. Don Pietro ne verra aucun avantage à informatiser son...

Smith s'interrompt, fronçant les sourcils sur son écran.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna Remo.

— Don Carlo est toujours en poste. En ce moment même, il est en train de gérer son fichier « créances ».

— Don Fiavorante n'a pas dû faire exécuter le contrat, commenta Remo.

— À moins qu'il n'ait employé des amateurs, renifla Chiun. À présent, faites preuve de sagesse, ô Empereur, ajouta-t-il. Offrez à ce don Carlo ce qu'il convoite le plus au monde. L'argent ! Offrez-lui une somme généreuse, mais insistez pour qu'elle lui soit remise en main propre. Évoquez une dette troublant votre conscience.

— Ça ne marchera jamais, intervint Remo.

— Nous pouvons toujours essayer, contra Smith en désactivant le programme LANSCII, avant de faxer un message.

— J'ai télécopié mon offre à don Carlo, expliqua Smith.

— On peut le faire depuis le terminal ? s'étonna Remo.

— Application des plus courantes, répondit Smith.

— Tu as beaucoup à apprendre, Yeux-Ronds, renifla Chiun. Comme pénétrer dans des pièces surveillées.

— J'aimerais être une mouche et vous voir procéder.

— Tu répéteras ton erreur, se moqua Chiun. Même si tu n'es qu'une mouche insignifiante aux yeux ronds ! Hé ! Hé ! Hé !

La réponse parvint. Smith préleva le fax et le lut.

— Don Carlo attend avec impatience les soixante mille dollars proposés. Mais il me demande de lui faxer un chèque ?

— Dites-lui que non, intervint Chiun. Et que vous souhaitez lui présenter vos excuses en personne.

Smith transmet le message et reçut aussitôt la réponse.

— Il est d'accord, annonça-t-il après lecture de la télécopie. Comment un criminel aussi habile peut-il foncer tête baissée dans une ruse aussi évidente ? ajouta-t-il en relevant la tête.

— C'est très simple, répondit le Maître de Sinanju.

Remo et Smith le dévisagèrent.

— En premier lieu, il est cupide.

— Mais encore ? s'enquit Remo.

— Il n'est guère plus brillant que toi.

CHAPITRE XXXIII

Bruno le Chef préparait des raviolis lorsque don Carlo Imbroglia fit irruption dans la salle de conférences de LCN, en agitant l'édition du matin du *Herald* de Boston.

— C'est sur c't'enfoirée d'page trois ! gloussa-t-il en étalant le quotidien sur la table. Ils ont découvert l'cadavre de don Fiavorante hier soir.

— Comment qu'ça s'fait qu'Tony soit pas rentré ? s'étonna Bruno.

— Sois pas con. Il a liquidé l'tonton et les types de Fiavorante l'ont descendu. Mais d'après c'qu'ils disent dans l'article, le cadavre du tonton n'a aucune trace de balles.

— Ils disent qui c'est qui r'prend la r'lève ?

— Attends, j'y arrive... *Porca Madona* ! 'y a quelque chose de louche là-d'dans...

— Quoi ?

— Ce s'rait don Pietro Pubesci qui l'remplacerait.

— J'croyais qu'il était dans l'coma.

— P'têtre qu'ils l'ont r'lâché pour bonne conduite. Maint'nant va falloir liquider c'vieil enfoiré !

— Qui va s'charger du contrat ? Tous vos gars sont morts.

— On verra plus tard. Pour l'moment, faut qu'on s'protège. Verrouille toutes les portes. Enclenche toutes les alarmes. Que personne ne rentre, que personne ne sorte !

— Bien sûr, patron, mais les soixante mille tickets que vous d'vriez récupérer aujourd'hui ?

Don Carlo leva le nez de son journal.

— Tu t'en charges. Moi, j'me cacherai dans la salle d'informaterie, avec toutes les alarmes enclenchées. J's'rai plus en sécurité que c't'enfoirée de Première Dame des États-Unis.

— Et si c'est une arnaque ?

— Ils te touch'ront pas. C'est après moi qu'ils en ont.

— Si vous l'dites, patron... répondit Bruno sans enthousiasme.

— Mais bien sûr ! Et au r'tour, ramène-moi la morue la plus dégueu et la plus pourrie qu'tu puisses piquer.

— Pourquoi ?

— J'vais l'envoyer par Fedex à don Pietro. C't'enfoiré n'aura qu'à la respirer pour r'tomber dans l'coma.

Bruno le Chef gara la Cadillac noire sur le chantier Bartilucci, juste après minuit.

En descendant du véhicule, il regarda autour de lui. Personne en vue. Il gagna la petite pelle mécanique et grimpa dans la cabine. En cas de grabuge, il voulait se tenir prêt.

Une Buick bleue s'arrêta à côté de la Cadillac. Par précaution, Bruno mit en route l'engin. Les portières avant de la Buick s'ouvrirent et deux silhouettes surgirent dans un mouvement parfaitement synchrone.

Bruno reconnut le passager comme étant l'expert Jap en informatique dénommé Chiun. Le conducteur lui parut vaguement familier, mais pas son visage.

Ils s'approchèrent avec une assurance calme.

— Quoi de neuf, Bruno ? lança l'homme au complet de soie.

— On s'connait ?

— Tu r'mets pas ton vieux copain Remo ?

— Remo !

Bruno le Chef n'eut pas besoin d'en entendre davantage. C'était un guet-apens. Il fit avancer l'engin, manœuvrant le burin pneumatique qui se déploya.

— Laissez-moi faire, Petit Père, déclara Remo au Jap, lequel lui décocha un regard furieux. Je lui dois bien ça.

Hochant la tête, le vieil Asiatique resta près des voitures. Remo s'avança d'une démarche tranquille et agaçante.

Bruno braqua le burin vers la poitrine de Remo, puis il appuya à fond sur l'accélérateur. Avec une aisance incroyable, Remo reculait à chaque mouvement de l'engin. Bruno le dirigea vers un mur de briques mais Remo esquiva le coup une fraction de seconde avant que la machine ne transforme sa cage thoracique en pudding. Les briques volèrent en éclats. Une faillit même assommer Bruno.

Ce dernier manœuvrait les leviers de plus belle mais, quoi qu'il fasse, Remo évitait la lame. À présent, Bruno distinguait mieux son visage. Il semblait différent. Comme s'il avait subi une opération de chirurgie esthétique. Et Remo esquissait un sourire glacial.

Le sourire signifiait que Remo pouvait danser sans crainte avec l'engin toute la nuit. Bruno coupa le moteur afin de pouvoir parler.

— Qu'est-ce tu veux d'moi ? demanda Bruno, agressif.

— Ton patron.

— Il a pas pu v'nir.

— Je me contenterai de son adresse.

— J'suis pas une balance.

— Comme tu veux, répliqua Remo, le dos appuyé au mur de briques perforées.

Voyant venir sa chance, Bruno relança la machine. La pointe émoussée touchait la chemise de Remo, le plaquant au mur. Bruno pressa le bouton de commande du burin pneumatique et, à mesure

que l'électricité affluait dans le bras articulé, il sentit avec plaisir la cabine vibrer.

Bruno ferma les paupières, refusant de voir le sang et les boyaux qui allaient gicler de toutes parts. Et comme il avait les yeux clos, il rata tout le spectacle.

Le burin se mit à marteler. Bruno se cramponna à la cabine. Le châssis de l'engin vibrait vraiment comme s'il allait tomber en morceaux.

N'entendant aucun cri, Bruno ouvrit un œil. Il aperçut Remo, les bras en l'air, les mains accrochées à la pointe, comme s'il essayait de la repousser. Il était secoué comme un prunier. L'ennui, c'est que son sourire trahissait toujours une confiance froide.

Bruno le Chef vécut un instant irréel. Le bras métallique commença à se gauchir et à se tordre. Soudain, Bruno se retrouva propulsé hors de la cabine et atterrit sur le béton.

Lorsque l'air revint dans ses poumons, il leva la tête.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Remo soulevait l'engin par la pointe de son marteau-pilon, en le secouant comme un shaker.

— Oh, mon Dieu, articula Bruno en faisant le signe de la croix, tandis que Remo laissait retomber la machine.

Elle rebondit sur ses quatre pneus et le moteur continua à vibrer dans un nuage de fumée.

L'air de rien, Remo se laissa tomber sur un genou.

— C'était pas très gentil, Bruno, dit-il. Je croyais qu'on était potes.

— Et l'fric, c'était du bidon, hein ?

— Et tu es tombé dans le panneau.

— Et je le savais, ajouta une voix haut-perchée.

Bruno reconnut le Jap qui s'était approché à pas feutrés.

— Vous étiez d'mèche, tous les deux, hein ?

— Depuis le début. Maintenant, où se trouve Carlo ?

— Ne l'prenez pas mal mais j'ai prêté serment de n'jamais vendre mon patron.

— Je comprends parfaitement, déclara Remo.

— T'es dans l'bizness ?

— Si on veut.

— Quelle organisation ?

— Les Milli Vanilli. Tu n'en as jamais entendu parler ?

— Oui, ça m'dit quelque chose.

— Quand on cause, les gens nous écoutent vraiment. Maintenant, il me faut l'adresse de LCN.

Bruno se mit à protester mais un doigt à l'ongle effilé s'approcha et sembla empaler le lobe de son oreille gauche. La douleur fut instantanée, extrême et insupportable. Les orbites de Bruno explosèrent comme des ampoules de flash. Du moins c'est le message

qui parvint à son cerveau. Il saisit un morceau de béton et tenta d'y mordre pour contrôler sa douleur, mais ne réussit qu'à se casser plusieurs dents.

Lorsque l'ongle se retira du lobe de son oreille, Bruno constata, surpris, que le sang ne coulait pas.

— C'était juste l'oreille, reprit Remo. Je parie que tu as des parties plus sensibles.

Les larmes aux yeux, Bruno le Chef viola *l'omerta*, trahissant son don, sa famille et son honneur. Une fois qu'il eut répondu à toutes les questions, il demanda :

— J'imagine que vous allez me tuer, hein ?

— C'est la vie, mon pote, répliqua le dénommé Remo en l'agrippant par la tignasse pour le tirer vers la machine.

Bruno, ne sentant plus la moindre énergie dans ses muscles encore contractés, resta simplement étendu et gémit :

— Sois sympa, ne remet pas c't'engin en route.

— Bien sûr, dit Remo, sinon à quoi serviraient les amis ?

Et il fit descendre le bras articulé. Lorsque le burin aplatit la gorge de Bruno Boyardi comme un tuyau d'arrosage, ses bras et ses jambes s'agitèrent en un ultime spasme. L'instant d'après, il gisait, paisible.

— Bruno a dit que don Carlo était entouré d'alarmes hypersensibles, déclara Remo à Chiun en regagnant la Buick.

— L'occasion est donc venue pour moi de te faire honte, répliqua Chiun. Hé ! Hé Hé !

CHAPITRE XXXIV

Carlo Imbroglia était le caïd le plus en sécurité de toute l'histoire du crime. Assis dans une pièce sans fenêtre du cinquième étage de LCN, il gardait à portée de main une mitrailleuse Thompson-camembert chargée à bloc. Une porte blindée constituait la seule et unique issue. Au-delà de la porte, les écrans des multiples terminaux du réseau LCN rougeoyaient dans l'obscurité.

Rien ne bougeait dans la salle des ordinateurs car, à chaque coin du plafond, des boîtiers ressemblant à des caméras vidéo étaient braqués sur ce qui se passait en bas. À la moindre brise ou changement de pression atmosphérique, les détecteurs ultra-perfectionnés déclencheraient une alarme.

Dans sa chambre forte, don Carlo papillonnait des paupières devant son propre PC et tapotait sur le clavier de ses deux doigts boudinés. Il s'arrêtait souvent pour corriger les fautes, certain d'être aussi en sécurité qu'un lingot d'or à Fort Knox.

Bizarrement, les mots et les chiffres se mirent à se dupliquer, jusqu'à finir par remplir la totalité de l'écran, comme autant de petites araignées ambrées, derrière le verre antireflet. Lorsque l'écran devint totalement orangé, de grosses lettres noires s'inscrivirent.

— Qu'est-ce qu'i'm'fait c't'enfoiré ? s'énerva don Carlo, en martelant les touches qui refusaient de fonctionner.

CHAPITRE XXXV

— Tu as besoin d'une leçon qui s'inscrira à jamais dans ton esprit de Blanc, déclara Chiun à Remo, en ajustant son kimono sable d'or, une fois devant l'immeuble Manet.

— Trop aimable, répliqua sèchement son élève.

— Plutôt que de précipiter les choses, nous prendrons notre temps. Et ainsi nous déjouerons ces maudites alarmes.

— OK, fit Remo, bon prince. Je vous suis.

Ils firent éclater une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle était uniquement maintenue par un châssis d'aluminium. Sous l'œil attentif de Remo, le Maître de Sinanju posa simplement la main à plat, au centre de la vitre. Elle commença à enfler. Au moment où elle parut prête à se briser, sous la pression, Chiun prononça un seul mot et recula :

— Attrape !

Remo vit la vitre exploser vers lui, telle une flèche décochée par un arc. Il leva les mains devant son visage. Lorsque ses paumes entrèrent en contact avec le verre, Remo pivota sur ses talons. La tension de surface, agissant comme une colle, le fit tourner avec la vitre. À l'apogée de sa rotation, il frémit et changea de direction et le verre se projeta dans un marais voisin.

Chiun s'inclina avec malice et fit passer Remo devant.

— Que la jeunesse précède l'excellence !

— Vous avez marqué un point, reconnut son élève en franchissant l'ouverture.

— Nous verrons bien, dit Chiun en flottant derrière lui.

Ils parvinrent dans une salle évoquant Atlantic City. Roulettes, black-jacks et autres jeux se disputaient la vedette. Ils la traversèrent et débouchèrent dans un couloir.

— Comment allons-nous au cinquième ? s'enquit Remo.

Le Maître de Sinanju appuya sur un bouton lumineux où figurait une flèche dirigée vers le haut.

— En prenant l'ascenseur, répondit Chiun.

Remo détestait la façon cavalière avec laquelle son mentor abordait le danger. Mais il décida de jouer le jeu, quitte à reprendre la situation en main, si nécessaire.

Ils parvinrent au cinquième, dans un corridor où flottaient des relents d'ail. La salle qu'ils cherchaient était clairement indiquée : « INFORMATERIE. »

— OK, maintenant dites-moi l'astuce, souffla Remo.

Le Maître de Sinanju posa la main sur la poignée de porte et se tourna vers son élève :

— Il te faudra être très, très patient. Et silencieux. Tu peux être les deux ?

— Bien sûr.

— Alors nous allons commencer. Tu calques tes gestes sur les miens. Ni plus. Ni moins.

Remo observa le Maître de Sinanju. Mais Chiun ne remua pas ou ne sembla pas remuer. Les yeux rivés sur Remo, la main sur la poignée, il resta simplement debout. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Cinq. Puis dix. Remo fronça les sourcils. Il ouvrit les lèvres pour parler.

La main libre de Chiun l'en empêcha si vite qu'aucun geste ne parut intervenir. Remo retint sa langue. Il décocha un regard à la porte. À sa grande surprise, il vit qu'elle était à peine entrouverte. Il continua à regarder, gagné par l'intérêt.

Cinq minutes s'écoulèrent encore avant que le Maître de Sinanju ne franchisse le seuil. Remo synchronisait ses gestes sur l'extrême lenteur du langage corporel de son maître.

Remo était au supplice, tellement il trouvait cela ennuyeux. Mais cela fonctionnait. Il se retrouva dans la pièce en un peu moins de quatre-vingt-dix minutes. Ses pieds avançaient si lentement que les détecteurs à quartz du plafond ne détectaient rien du tout. Car bien que Remo et Chiun déplacent l'air ambiant, ils ne le perturbaient pas.

Remo était ravi d'avoir pu ôter son costume et sa chemise en soie sur le chantier. Les poils de ses bras nus jouaient le rôle de récepteurs sensoriels.

Comme ils mirent des heures à traverser la pièce, Remo eut tout le temps d'observer les terminaux, disposés de part et d'autre du couloir menant à la porte derrière laquelle se cachait don Carlo.

Il remarqua que les écrans, jusqu'alors traversés de lignes de chiffres et de lettres, semblaient devenu fous fourmillant de symboles couleur ambre, qui se multipliaient et se superposaient. Puis les écrans furent envahis par une lueur orangée.

C'est alors que de grosses lettres noires apparurent. Remo se demanda ce que « ABANDON DYNAMIQUE SYSTÈME » pouvait bien vouloir dire.

Il eut largement le temps d'y réfléchir. Ils avaient pénétré dans l'immeuble Manet vers une heure de l'après-midi. On approchait maintenant de 18 h 30 et il restait encore une bonne vingtaine de mètres à parcourir.

C'était un peu comme marcher sous l'eau mais sans eau ! Pour mettre son métabolisme en sommeil, Remo devait respirer très lentement et était à la limite de la suffocation. Il aurait aimé hurler,

relâcher toute cette énergie bridée en lui.

Mais Remo savait que le Maître de Sinanju testait sa patience, tout en lui faisant la démonstration de ses talents supérieurs. Remo s'interdisait de flancher. Même s'il soupçonnait fortement Chiun d'avancer encore plus lentement que nécessaire pour prolonger l'épreuve de son élève.

Tandis qu'ils cheminaient dans la salle des ordinateurs, Remo passa le plus clair de son temps à fixer la peau diaphane de la tête de son mentor. Il songea aux longs mois de leur séparation. La terrible bataille que Remo avait livrée au Moyen-Orient, sans le Maître de Sinanju à ses côtés. Et comment il avait saboté sa mission, sans Chiun pour le guider. Et il se souvint pourquoi son mentor lui causait autant de soucis. Chiun avait cent ans. Et il les paraissait. Même si ses exploits physiques prouvaient le contraire.

Remo exprima une pensée.

Je vous aime, Petit Père.

Et dans la pénombre de son esprit, il lui sembla entendre : *C'est la moindre des choses.*

Remo aurait volontiers souri, mais ce simple geste aurait déplacé des masses d'air. Il conserva ce sentiment chaleureux, tout le restant de la traversée de la pièce... qui semblait aussi infiniment longue que le tour du monde de Magellan.

Millimètre par millimètre, ils s'approchaient de la porte. Encore une douzaine de mètres... ou un peu moins d'une heure, à l'allure où ils avançaient.

Ils auraient pu atteindre la porte si, tout à coup, une douzaine d'yeux noirs, ouverts par des balles de calibre 45, n'avaient fleuri sur sa surface vierge.

Les sonneries d'alarme se déclenchèrent. Remo plongea sur Chiun. Trop tard. Le Maître de Sinanju tomba sur place, comme si une trappe s'était ouverte sous ses pieds. Les balles sifflèrent au-dessus de sa tête de vieillard. Elles se dirigeaient vers Remo, qui les esquiva juste à temps.

Dans toute la pièce, les écrans volèrent en éclats et de la fumée s'en échappa, dans un sifflement d'étincelles bleues et blanches. Puis la salle fut plongée dans l'obscurité.

À mesure que ses yeux s'adaptaient à la pénombre, Remo discerna la silhouette fantomatique de son mentor qui se relevait et flottait vers la porte criblée de balles.

Chiun glissa ses doigts dans quelques trous laissés par les projectiles et arracha le panneau blindé, avant de le jeter derrière lui, où il transforma un terminal en une galette de plastique et de circuits torturés.

Le Maître de Sinanju pénétra dans la pièce. Remo le suivit.

Et s'arrêta net sur le seuil. Don Carlo se tenait debout, un vieux fusil mitrailleur encore fumant dans les bras. Ses yeux minuscules flamboyaient de rage devant l'ordinateur en ruine, sur la table de jeu en Formica.

Remo comprit que le PC avait été la cible du caïd.

— C't'enfoiré d'ordinateur est foutu ! hurlait ce dernier.

— Joli coup, commenta Remo dans le noir.

— Qui a parlé ? Qui est là ?

— Appelez-moi Remo.

— C'est comme si t'étais mort, 'spèce d'enfoiré, répliqua don Carlo en introduisant un nouveau chargeur dans son arme.

— Et moi, je suis comment, Romain ? grinça la voix haut-perchée de Chiun.

Alors qu'il s'apprêtait à viser, Imbroglia se tourna vers le bruit inattendu.

— J'connais cette voix. T'es c't'enfoiré d'voleur jap.

— Ne l'appellez pas... commença à dire Remo.

Don Carlo n'eut pas le temps de se tourner complètement, une sandale heurta ses rotules et les pulvérisa. Une main aux longs ongles s'empara du canon de son arme. Lorsque le caïd dégringola sur la moquette, son arme lui avait échappé.

En un éclair, Chiun réduisit le fusil mitrailleur en miettes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? fit don Carlo, éberlué.

— Vous l'avez traité de Jap, observa Remo.

— Et alors, c'en est un, non ?

— Aïe ! Vous avez remis ça.

Imbroglia eut l'impression que des aiguilles d'acier serraient son poignet. Inexorablement. Il poussa un hurlement. La douleur était effroyable, comme s'il recevait des douzaines d'injections hypodermiques d'acide.

— Vous pouvez rien contr'moi ! s'égosilla-t-il dans son agonie. J'connais mes droits. Mes enfoirés d'ordinateurs sont tous foutus mais j'suis l'roi d'Boston, merde !

— Et voilà ton enfoirée d'couronne, répliqua Remo en s'emparant du terminal d'IDC criblé de balles, pour le lui enfoncer sur le crâne, tel un casque de cosmonaute.

L'autre proféra un juron étouffé. Chiun saisit l'écran, entraînant du même coup la tête du mafioso. Il écarta ses mains et *Crac !* les fit claquer sur l'objet.

La tête au casque futuriste du caïd se déforma, s'allongeant en hauteur et diminuant en largeur dans les mêmes proportions. Elle plana longtemps dans l'obscurité, en équilibre sur le cou épais du mafieux. Puis celui-ci s'écrasa dans un ultime gargouillis d'étincelles, entre les pieds de la table en Formica. Les membres de don Carlo

tressautèrent comme des cuisses de grenouille excitées par un courant électrique. L'instant d'après, il gisait paisiblement.

Dans le noir, Remo s'adressa à Chiun :

— On était censés découvrir si d'autres personnes avaient accès au programme LANSCH, fit-il remarquer.

Chiun haussa les épaules :

— Il m'a traité d'un nom impardonnable. Je ne pouvais permettre une telle calomnie. Que penseraient mes ancêtres ?

Ne trouvant aucune réplique adéquate, Remo se borna à répondre :

— Ils seraient fiers de vous, Petit Père. Comme moi.

Et les deux Maîtres de Sinanju s'inclinèrent gravement, se saluant dans un respect mutuel.

D'une cabine téléphonique située dans le hall d'un restaurant chinois voisin, Remo relatait les derniers événements à Harold W. Smith.

— ... et on a mis en pièces tous les ordinateurs.

— C'était inutile, répondit le directeur de CURE. J'avais glissé un virus dans le disque dur volé par Chiun. Il a lentement envahi toute la mémoire disponible du réseau LCN.

— D'où le message, « Abandon Dynamique Système » ?

— Exactement.

— Il ne me reste plus qu'à ramener Chiun à la réalité, conclut Remo en regardant son mentor par les portes vitrées.

— Pourquoi dites-vous cela, Remo ?

— Il trouve l'immobilier bon marché dans la région. Si on ne part pas illico, il va vouloir qu'on s'installe ici.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, Remo.

— Ôtez-la de votre esprit ! conclut Remo en raccrochant.

Il rejoignit Chiun dans la rue, qui contemplait un grand immeuble aux fenêtres non éclairées.

— Sais-tu qu'il est à vendre à un prix raisonnable ?

— Il doit être quasiment gratuit pour que vous qualifiez le prix de « raisonnable ». Et il est laid, aussi.

— Mais bon marché, observa Chiun.

— Il est plus laid que bon marché, contra Remo.

— Tu n'as pas entendu le prix.

— Je veux bien y jeter un œil, Petit Père, si vous me dites enfin la vérité au sujet de l'opération chirurgicale.

Le Maître de Sinanju passa une main diaphane sur sa barbe clairsemée, ses yeux noisette devinrent songeurs.

— Tu as raison, prononça le vieux Coréen, catégorique. Il est laid.

Remo battit des paupières :

— L'immeuble ou mon visage ?

— Les deux.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en avril 1993
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. : 1158. —
Dépôt légal : mai 1993.

Imprimé en France

{1} Variété d'airelles.

{2} En langage informatique : supprimer les défauts d'un programme.

{3} En français dans le texte. NdT.

{4} En argot américain smack désigne l'héroïne. NdT.

{5} Cf *Les Porcs de l'Angoisse*, l'Implacable n° 86.

{6} Réseau Local du Crime Sicilien, Échange d'informations.

{7} Fédéral Express : Société de transport de courrier et colis.